

ECRITURES CRITIQUES DE LA RELIGION TRADITIONNELLE EN VALAIS

(SECONDE MOITIE DU XX^{ème} SIECLE)

| | |
|-------------------|---|
| Maurice Zermatten | <i>Une soutane aux orties</i> |
| Maurice Chappaz | <i>Le Match Valais-Judée</i> |
| | <i>Portrait des Valaisans en légende et en vérité</i> |
| Narcisse Praz | <i>Les Assassins du clair de Dieu</i> |
| Germain Clavien | <i>A-Propos...</i> |

Mémoire présenté à la Faculté des Lettres de l'Université de Fribourg (Suisse)

Par

Juliane Ançay

Originaire de Fully

Pour l'obtention du grade de Licenciée ès Lettres

2005

3926956

TB
12.647

Médiathèque VS Mediathe



1010866371

TR 19 162



REMERCIEMENTS

A l'issue de ce travail, je tiens à remercier ceux qui m'ont aidée et soutenue :

Monsieur le Professeur Yves Giraud, professeur ordinaire à l'Université de Fribourg

Ma famille et mes amis, en particulier Vincent qui m'a inspirée

LISTE DES ABREVIATIONS

Œuvres étudiées

| | |
|-------------------|--|
| <i>SO</i> | <i>Une soutane aux orties</i> de Maurice Zermatten |
| <i>MVJ</i> | <i>Le Match Valais-Judée</i> de Maurice Chappaz |
| <i>PV</i> | <i>Portrait des Valaisans en légende et en vérité</i> de Maurice Chappaz |
| <i>AP</i> | <i>A-Propos...</i> de Germain Clavien |
| <i>ACD</i> | <i>Les Assassins du clair de Dieu</i> de Narcisse Praz |

Ouvrages de référence

| | |
|---------------------|--|
| <i>HV</i> | <i>Histoire du Valais</i> |
| <i>DEsef</i> | <i>Dictionnaire des Ecrivains suisses d'expression française</i> |
| <i>HISr</i> | <i>Histoire de la littérature en Suisse romande</i> |

INTRODUCTION

Aujourd'hui, beaucoup voient dans le Valais l'un des derniers bastions du catholicisme en Suisse. La tendance à généraliser et à présenter l'ensemble des habitants du canton, sans distinctions, comme de fervents pratiquants se révèle encore fort courante. Pourtant, la réalité quotidienne dévoile une situation plus complexe qui peut s'appliquer également à la littérature. Dans le but d'avoir une approche plus nuancée de la question religieuse, nous nous sommes intéressée au regard que portaient sur celle-ci différents auteurs valaisans, par le biais de la fiction.

Très rapidement, nous avons constaté qu'une quantité importante d'ouvrages, s'attaquaient, plus ou moins directement, à cette problématique. C'est pourquoi, dans un souci de concision, nous avons dû restreindre le corpus des écrivains et des œuvres à étudier. Notre choix s'est porté sur des romans - à une exception près - qui apparaissaient, au premier abord déjà, plutôt dissemblables, afin de pouvoir proposer une perspective contrastée, reflet d'une réalité qui l'était tout autant. Zermatten, Chappaz¹, Praz, Clavien : quatre auteurs contemporains, quatre regards spécifiques - et parfois saisissants - sur la religion.

¹ Nous proposons deux œuvres de cet auteur : comme elles se complètent parfaitement et que le choix était difficile, nous n'avons pas voulu en éliminer une.

Pour des raisons de cohérence, le cadre historique a également été circonscrit. La deuxième moitié du XX^e siècle semblait particulièrement passionnante à analyser en raison des événements en lien avec le Concile Vatican II qui ont laissé des traces indélébiles dans les annales du canton, tout comme dans les mentalités. Dans notre perspective, l'étude de certaines données concrètes semblait indispensable afin de comprendre le contexte religieux en Valais. Néanmoins, il ne s'agit nullement d'une étude historique ou théologique, mais expressément littéraire : nous nous sommes fondée sur une vérité livresque, qui peut parfois livrer des indications de nature sociologique, culturelle ou historique...

D'autre part, la sélection parmi les œuvres d'un même écrivain nous contraint à mettre en lumière un instantané de la pensée des auteurs. Les convictions religieuses peuvent se révéler évolutives et sont donc susceptibles de se modifier au fil des années. Nous ne pouvons pas détailler ces transformations et nous nous arrêterons donc sur le moment entourant les romans étudiés.

De plus, le prisme des quatre auteurs peut apparaître réducteur mais nous ne cherchons pas à décrire une situation générale : nous voulons montrer qu'il existe de réelles disparités dans la perception de la religion traditionnelle en Valais.

Il nous semble important d'esquisser le chemin emprunté pour aboutir à cette problématique particulière. Divers textes, dont *l'Evangile selon Judas* de Chappaz, nous ont amenée à constater l'existence, dans la littérature contemporaine, de

romans traitant des thèmes religieux. Par curiosité, nous avons alors décidé d'étudier le cas particulier du Valais que nous connaissons bien. Très vite, il s'est avéré que les œuvres débusquées présentaient des différences de tonalités qui méritaient d'être relevées et examinées avec attention.

Nous avons donc déterminé notre sujet : l'analyse de quatre écritures posant un regard particulier sur la religion en Valais. Lorsque nous nous sommes souciée plus précisément des auteurs concernés, nous avons constaté avec surprise que ces derniers - parfois même Chappaz !, restaient fort méconnus, en Valais également. Alors, par le biais de notre problématique, nous proposons également une (re)découverte d'écrivains - peut-être volontairement mis à l'index, dans le cas de Praz - souvent intéressants, chacun dans son style.

CHAPITRE I

CONTEXTE HISTORIQUE

1.1. Introduction

Le raccourci veut que l'on compare les Valaisans à leurs montagnes, ou, plus précisément, à la morphologie de leurs vallées ; les adjectifs abrupt, rocailleux, renfermé sont d'usage pour décrire des êtres perçus comme bornés, rudes et étroits d'esprit. Personne ne semble vraiment se formaliser de cette simplification. Pourtant, pour comprendre le Valais, cœur palpitant du massif alpin, il apparaît nécessaire de dépoussiérer certains clichés afin de développer une analyse plus pragmatique. Pour mettre en évidence certains mécanismes fondamentaux du Valais de la deuxième moitié du vingtième siècle, un retour dans le temps s'avère indispensable.

La longueur et la teneur de ce voyage dans le passé posent problème. De nombreux éléments de l'histoire de la région se révèlent en effet pertinents pour mieux la comprendre, ainsi que le caractère de ses occupants. D'autre part, certains événements du XX^e siècle prennent leur source dans les moments qui ont suivi la Révolution française ; remonter jusqu'à elle apparaît donc nécessaire. Mais nous tâcherons de ne retenir que les faits saillants - dans notre perspective - pour viser la plus grande clarté.

1.2. Avant le XX^e siècle...

Tout d'abord, il faut noter que les bouleversements de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e constituent une charnière dans l'histoire du canton. Ses habitants, englués dans un système politique routinier, encore proche d'une certaine forme de féodalité², présenteront une perméabilité incontestable aux idées révolutionnaires et, dans la continuité, un nouveau régime naît en 1798. Cette période s'appréhende aujourd'hui comme la bascule

entre un Moyen-Age qui se prolonge et une époque dite contemporaine, dont les caractéristiques, radicalement différentes, s'affirment **progressivement**³.

Le terme de mutation convient donc mieux que celui de transformation ; en effet, les changements, tant économiques que politiques ne sont pas extrêmes. D'ailleurs, au milieu du XIX^e siècle, la plupart des Valaisans subsistent toujours

du produit d'une agriculture qui fonctionne sur des bases séculaire, mises en place à la fin du Moyen-Age⁴.

Mais même si aucun changement majeur n'intervient, une nouvelle perception de l'individu est en germe : dans la mouvance de la Révolution française, les Valaisans, pour la première fois, conçoivent qu'ils peuvent contrôler leur destinée

² A la fin du XVIII^e siècle, le canton est un état indépendant, mais régi par la Diète, elle-même aux mains des grandes familles du Valais. L'évêque également exerce un pouvoir temporel important.

³ PAPILLOU, Jean-Henri, *Histoire du Valais, tome 3, Le Creuset révolutionnaire*, Sierre, Société d'histoire du Valais romand, 2002, p. 447.

⁴ *Ibid*, p. 447.

et construire une société enfin régie par le souci du bien commun.

Toutefois, restons prudents dans cette présentation de la pénétration des idéologies nouvelles : en effet, il ne faut pas se leurrer et imaginer que celles-ci se propageaient partout en toute liberté. D'une part, la majorité des Valaisans, inscrits dans un système parfaitement arbitraire et injuste, ne peuvent saisir l'essence des concepts de liberté, d'égalité et de fraternité. D'autre part, malgré l'indépendance de la presse officiellement proclamée, les idées circulent mal : d'abord parce que le canton présente encore un fort taux d'analphabétisme, ensuite à cause des disparités géographiques et enfin parce que les conservateurs exercent une certaine mainmise sur l'information.

D'ailleurs, en dehors de deux intermédiaires, l'un radical et l'autre libéral, ces aristocrates conservateurs maîtriseront l'essentiel du pouvoir durant tout le XIX^e siècle. Comme le souligne Papilloud,

quelle que soit l'organisation politique du Valais, les principaux personnages, les représentants des familles les plus en vue, se retrouvent à la tête du pays. Il y aurait donc, malgré les changements, les notables d'un côté et, de l'autre, le peuple⁵.

Le même auteur cite un extrait des *Mémoires historiques* d'Anne-Joseph de Rivaz qui démontre cette distorsion de la démocratie directe.

⁵ HV, tome 3, p. 481.

Quoique notre gouvernement fût très démocratique dans le droit, cependant dans le fait il était presque oligarchique ; c'était au vrai une démocratie du peuple tempérée par la monarchie de l'évêque et l'aristocratie des « Messieurs », car la plupart des charges qui donnaient voix aux Diètes étaient devenues par le fait comme héréditaires dans les principales familles du pays⁶.

Ces dernières tirent la plus grande part de leurs revenus du service étranger, des taxes qu'elles perçoivent ou des différentes charges exercées. Elles maintiennent ainsi leur emprise locale ou régionale, souvent sous la forme d'une clientèle.

L'autre tenant du pouvoir, l'évêque, assure lui son assise par le biais des curés, autorités morales incontestées dans les villages. Ces derniers assurent un rôle de personnage de référence pour toutes les questions familiales, politiques, économiques ou éthiques. De plus, ils occupent également, la plupart du temps, un rôle d'éducateurs, ayant en charge l'enseignement. Dans les bourgades, le curé règne souvent en maître.

N'oublions néanmoins pas de noter que c'est durant ces années de transition que naissent - et meurent avec les différents gouvernements - les premiers journaux, reflet d'une partie de l'opinion. Deux organes polémistes illustrent les forces antagonistes qui s'affrontaient déjà alors. D'un côté, *l'Echo des Alpes*, (1839-1844), porte les couleurs de la Liberté et du Progrès. De l'autre, *la Gazette du Simplon* (1844-1847⁷), prenant la relève du *Défenseur de la Religion et du Peuple*,

⁶ *Ibid.*, p. 453.

⁷ L'échec du Sonderbund et la future victoire radicale signent la fin de la *Gazette*.

s'affiche sous la devise « Dieu et Patrie » et dénonce l'anticléricalisme ainsi que les idées progressistes.

La présence plus forte des libéraux et des radicaux sur la scène cantonale va amener un relatif élargissement de la classe au pouvoir vers la fin du siècle. Mais dans le fond, le système reste le même : les dirigeants, loin de tout projet politique et guère menacés par la sanction des urnes, cherchent surtout à amasser des gains et à pourvoir d'avantages leur propre famille. Par exemple, le scandale financier de la Banque cantonale amène des démissions en 1870 mais pas de changement de gouvernement ; tout au plus, les conservateurs concernés sont remplacés par d'autres, moins compromis dans l'affaire.

Le Valais va payer les conséquences de cette

mentalité prédatrice qui confond[ait] les intérêts de l'Etat avec les siens propres et considér[ait] l'administration comme une réserve de prébendes destinées aux amis⁸.

Les milieux au pouvoir s'appuient volontiers sur le clientélisme des paysans, sur l'Eglise et sur l'obscurantisme populaire ; c'est d'ailleurs l'ouverture du canton, le développement de l'économie et l'évolution des mentalités qui sonneront le glas du monopole de l'aristocratie au pouvoir.

En effet, certaines améliorations vont enfin permettre un « démarrage économique »⁹ du Valais dans les années 1895. Parmi celles-ci, il faut citer les travaux d'endiguement du Rhône qui s'achèvent en 1894 : l'assainissement de milliers d'hectares de surface cultivable stimulera l'agriculture.

⁸ *HV*, tome 3, p. 593.

⁹ Moment étudié par Gérard Arlettaz et cité dans *HV*, tome 3, p. 607.

Parallèlement, les réseaux ferroviaire et routier se couvrent de chantiers. En 1860, le train arrive à Sion et, moins de vingt ans plus tard, à Brigue. De leur côté, les communes travaillent à rendre les routes - notamment celles des vallées latérales - plus praticables, en les élargissant ou encore en construisant des ponts.

Enfin, le bond que connaît le tourisme à partir des années 1890 « offre au Valais l'une des clés qui ouvrent la porte du monde moderne »¹⁰. Dans tout le canton, les hôtels et les liaisons ferroviaires avec les stations se multiplient, jusqu'au début de la première guerre.

1.3. Début du XXe siècle

L'ensemble de ces transformations - celle du tourisme en particulier - amène des contestations plus fortes, jusqu'au sein même du parti conservateur. Des députés dénoncent chez les dirigeants leur immobilisme ainsi que leur frilosité face à l'industrialisation et l'ouverture économique. Cette période correspond à la naissance du *Nouvelliste valaisan* (1903), « dévoué défenseur de l'agriculteur, du commerçant, de l'industriel, ... »¹¹, et inaugure un nouveau conservatisme, plus réceptif aux problèmes sociaux et économiques.

Méconnue et encore peu étudiée, la société de l'entre-deux-guerres est souvent analysée de manière contradictoire, certainement car elle opère alors une mue : d'où la perception

¹⁰ *HV*, tome 3, p. 612.

¹¹ *Ibid.*, p. 632.

par certains d'un Valais demeuré traditionnel et par les autres celle d'un Valais moderne.

Les crises économiques des années 1920 et 1930, le début de la première guerre ont fortement freiné le démarrage économique amorcé entre 1895 et 1914 : dans ce contexte, le fait que les transformations sociales et régionales soient demeurées partielles se comprend mieux. Ces changements vont se réaliser plus lentement que dans d'autres cantons suisses.

Malgré ces entraves, à partir de la Première Guerre mondiale, la quasi-totalité de la classe politique, désormais sous la houlette du conseiller d'état Maurice Troillet, s'ouvre à de nouvelles perspectives économiques et mise sur la rentabilité de l'agriculture. En même temps, malgré leur méfiance première, le parti conservateur se rapproche du monde ouvrier par le biais du syndicalisme chrétien-social. Grâce à ce double mouvement qui permet le maintien de différents courants de pensée au sein du parti, l'hégémonie conservatrice perdure au début du vingtième siècle.

Mais cette mainmise soumet le parti à toutes sortes de tensions, notamment à l'appel des sirènes d'extrême-droite. La dérive fasciste, même circonscrite aux régions de Sion et Conthey et limitée par le nombre de ses membres, se réalise en 1933 par la création d'un Front valaisan. Sous diverses appellations, le mouvement subsiste jusqu'en 1940 où il est dissout par un arrêté émanant du Conseil fédéral. Quoi qu'il en soit, cet épisode démontre peut-être l'existence d'un terreau favorable à l'imprégnation d'une certaine idéologie ;

« antisémitisme, anticommunisme, antimaçonnisme, antidémocratisme, défense de la famille et de la religion »¹², voilà les principaux chevaux de bataille de cette faction.

Les crises produisent d'autres effets. Pour le développement industriel entamé au début du siècle, le recours à une main-d'œuvre ainsi qu'à des investisseurs étrangers s'était avéré indispensable. Mais, dès la première guerre, l'apparition de difficultés nouvelles, à la fois économiques et sociales, pousse certains à les traduire comme les contre-coups néfastes de l'industrialisation. C'est alors que les hérauts

de l'identité nationale s'insurgent contre les promoteurs qui n'hésitent pas à sacrifier l'indépendance et les beautés naturelles du canton sur l'autel de la spéculation¹³.

Cette interprétation incite certains conservateurs à proposer une politique de stabilisation de la population indigène sur sa terre. L'ensemble du pouvoir se retrouve plus au moins dans cette tendance qui mise sur le développement de l'artisanat ou des industries locales. On oppose volontiers « la grande industrie, [...] oeuvre des capitaux étrangers » à « la petite industrie »¹⁴, fruit des énergies locales.

Durant une longue période, malgré les heurts causés par les crises et la première guerre mondiale, le tourisme « moderne » va progresser en Valais : on ouvre les routes de montagne aux automobiles, les stations s'adaptent aux saisons d'hiver et toute l'infrastructure hôtelière se renouvelle. Peu à peu, pour attirer les citadins,

¹² *Ibid.*, p. 649.

¹³ *Ibid.*, p. 662.

¹⁴ *Nouvelliste valaisan*, 3 février 1921, cité in : *HV*, tome 3, p. 662.

la publicité récupère les images identitaires et mythiques du « visage aimé de la Patrie », traditionnel et vierge d'industries¹⁵.

Cette présentation du Valais n'est pas une pure invention des publicistes mais résulte de l'image que le canton a désormais de lui-même.

Depuis plusieurs années, la question de l'identité nationale est un sujet de débat, surtout dans la presse. La création à Berne, en 1905, de la Heimatschutz ou Ligue pour la conservation de la Suisse pittoresque participe à ce mouvement, commun à la plupart des états européens d'ailleurs.

La perception d'un monde en pleine mutation a débouché, [...], sur une crise culturelle et philosophique, rançon du naufrage de l'individu dans une société de masse, d'un sentiment de perte d'identité et d'authenticité¹⁶.

Dès 1910, des intellectuels s'inquiètent de l'exode rural et surtout des dégâts causés par le tourisme aux paysages de montagne. « En défigurant les Alpes, en les dépeuplant, n'est-ce pas le caractère suisse, l'âme nationale elle-même que l'on met en péril ? »¹⁷.

Les artistes se mettent alors à chanter le Valais, dernier repaire des temps héroïques et gardien des valeurs morales suisses. Les Valaisans apparaissent comme des « alpicoles durs à la tâche, sobres, taciturnes, francs, fiers, instinctifs et religieux »¹⁸.

Cette représentation du canton et de ses habitants - qui correspond à la vision fantasmée de nombreux conservateurs -

¹⁵ *Ibid.*, p. 667.

¹⁶ LE DINH, Diana, *Le Heimatschutz, une ligue pour la beauté*, Lausanne, Histoire et Société contemporaines, 1992, p. 7.

¹⁷ *HV*, tome 3, p. 628.

¹⁸ *Ibid.*, p. 28.

va pousser le Valais à adhérer à cette image imposée de l'extérieur. Rares sont ceux qui vont dénoncer cette peinture mythique de la région : beaucoup de Valaisans s'identifient à ces portraits biaisés et d'autres les utilisent pour assouvir la soif de pittoresque des touristes.

Ces clichés vont se renforcer pendant l'entre-deux-guerres alors même que le canton continue sa modernisation, et, malgré les réappropriations parfois malicieuses par les populations locales, ils finissent par former un carcan dont il sera difficile de se libérer plus tard¹⁹.

Le souci croissant de la population valaisanne pour la défense de son patrimoine et de ses paysages illustre combien cette peur du vandalisme industriel est devenue vivace. Il aboutit, en 1942, à la création d'un Service cantonal de l'esthétique et de la protection des sites qui a pour but, notamment, d'entretenir les « usages et traditions qui font la saine originalité de notre peuple »²⁰. Le *Nouvelliste valaisan* du 28 février 1938 décrit d'ailleurs en ces termes les désirs du touriste :

c'est le vieux pays qu'il veut avoir sous les yeux, lui seul, le vieux pays avec sa foi religieuse, ses traditions, ses coutumes et ses chalets.

Ainsi, si le tourisme est bien interprété comme une manne financière providentielle, une partie des structures qu'il implique inquiète la population. L'industrialisation provoque des craintes similaires. On appréhende avec angoisse les risques liés à cette dernière et les changements des liens sociaux traditionnels qu'elle entraîne logiquement. Ce sentiment d'ambivalence des Valaisans face au changement se comprend

¹⁹ HV, tome 3, p. 631.

²⁰ Ibid., p. 670 cite : Archives d'Etat du Valais, 1001-265.

aisément. C'est pourquoi, si l'on ajoute à ces peurs les difficultés économiques et l'accroissement des revendications ouvrières, l'agriculture - valeur commune et intemporelle - se transforme en bouée de sauvetage pour le gouvernement.

L'administration Troillet va donc, dans une volonté idéale de conciliation de la tradition et de la modernité, tout miser sur elle. Ce plan de « colonisation intérieure » est présenté comme la solution à l'émigration, le moyen de sauvegarder les « vraies valeurs » et il se veut l'expression d'un canton confiant en ses propres possibilités. Mais les conservateurs, durant cette période de transition, grâce à une « agriculture saine, propre à assurer les traditions de la race »²¹ veulent également ériger un barrage face aux idées socialistes :

à la veille de la Seconde Guerre mondiale, cette vision sous-tend les discours : la montagne incarne la force vive de la nation²².

Sur le plan religieux, le canton connaît peu de changements. Ceux-ci sont intervenus plus tôt, lors des intermèdes radicaux du siècle précédent. Après l'expulsion des Jésuites, le gouvernement radical de 1848 s'était concentré sur la sécularisation du monde ecclésiastique. Il faut reconnaître la réussite de cette limitation du pouvoir de l'Eglise : le retour des catholiques-conservateurs au pouvoir ne rimera pas avec une restauration du régime théocratique qui préexistait. Les conservateurs ont accepté l'héritage radical car il leur permet de concentrer encore plus de pouvoir dans leurs mains. L'évêque

²¹ *Ibid.*, p. 675 cite: Guex 1971, t.1. p. 142-143.

²² *Ibid.*, p. 675.

recupère une partie des immeubles saisis, obtient un droit de surveillance des écoles mais toutes ses revendications politiques sont balayées. Cet état de fait se maintient durant tout le début du siècle.

1.4. Années 1945 à 1965

L'option du canton pour une politique résolument agricole va se révéler, au sortir de la Seconde Guerre mondiale, coûteuse pour la population :

Valorisé et protégé durant les hostilités, le secteur primaire se trouve durement confronté au marché international dès la reprise des échanges commerciaux. Les agriculteurs subissent les conséquences de la mévente de leurs produits, fortement concurrencés par les importations de fruits, de légumes ou de vins étrangers. Produire ne suffit donc plus : l'écoulement des récoltes pose de graves problèmes. Le monde agricole traverse une crise matérielle et sociale [...] ²³.

Désormais, sous l'impulsion de la conjoncture mondiale et suisse, le Valais retrouve l'impulsion industrielle qui avait marqué les années 1895-1914. Les activités liées aux grands barrages, à l'avancée des voies de communication et au tourisme renaissent et provoquent un déplacement des populations, une nouvelle forme d'exode rural.

Cet univers où règne le libéralisme constitue un contraste évident avec le monde rural qui se retrouve en rupture totale avec les centres urbains. Les techniques évoluant plus rapidement que les mentalités, un fossé se creuse entre les villes

²³ EVEQUOZ-DAYEN, Myriam, *Histoire du Valais, tome 4, Les Héritages en question*, Sierre, Société d'histoire du Valais romand, 2002, p. 730.

et les campagnes ; les habitants de ces dernières vivent mal ce clivage et se déprécient. Désormais,

la société valaisanne semble vivre un blocage dû à l'absence de consensus sur les valeurs héritées. Frappée par l'émigration des jeunes qui refusent de suivre la voie de leurs parents, qui recherchent ailleurs des possibilités d'ascension sociale, elle assiste à la dévalorisation de tout ce qui se réfère au passé. Le faible niveau de vie, le conformisme villageois, la morale catholique, les contraintes familiales pèsent lourdement²⁴.

Mais cette pratique ne se limite pas aux seuls villages. En effet, durant tout le siècle, le canton se caractérise par son fort taux d'émigration. Le faisceau de difficultés relevé plus haut explique, du moins en partie, pourquoi le phénomène demeure toujours très fréquent dans la société agropastorale ; on quitte sa terre natale en escomptant devenir quelqu'un, mais ailleurs...

Partir c'est se heurter aux valeurs héritées car le Valais connaît alors une forte proportion de personnes établies dans leur commune d'origine. La tradition favorisant un certain attachement à ce lieu, les moyens de transport réduits, la pratique de l'endogamie - particulièrement dans les régions de montagne - homogénéise la population et renforce le sentiment que l'on n'existe que dans l'endroit où l'on est né. Mais l'argent devient un nouveau moteur de constitution sociale, dépassant le simple cadre familial ou villageois. L'émigration a encore de beaux jours devant elle...

²⁴ *Ibid.*, p. 738.

1.5. Années 1965 à 1985

1.5.1. Economie

Les améliorations, durant cette période, se poursuivent à un rythme soutenu ; « le taux d'activités et les revenus augmentent considérablement »²⁵. Partout, le modèle technique et urbain se déploie et s'impose peu à peu. Mais ces nouveautés font vaciller le monde ancien :

de multiples possibilités de gain, la vente des terrains dans les communes touristiques ou périurbaines, des rentes AVS plus généreuses remettent en question la poursuite d'une agriculture de subsistance²⁶.

Dès lors, une grande partie des exploitations agricoles de moyenne importance disparaît rapidement, pour modifier sensiblement l'environnement rural. On remanie les parcelles pour les agrandir, on trace de nouvelles voies pour les desservir, on s'oriente vers la monoculture ; le rendement prime désormais.

Parallèlement, les petites exploitations connaissent, elles, une forte progression jusqu'au milieu des années huitante : ces cultures particulières constituent un revenu accessoire intéressant.

Cet ensemble de mutations est perçu différemment selon les générations ; les individus nés après la Seconde Guerre n'en conservent pas les séquelles et ne craignent donc pas les perspectives d'avenir s'offrant à eux. Par contre, certains

²⁵ *Ibid.*, p. 755.

²⁶ *Ibid.*, p. 755.

appréhendent plus difficilement cette période de forte croissance économique et de transition. En 1976, par exemple, *Les Maquereaux des cimes blanches* de Maurice Chappaz s'en prend au développement sauvage du tourisme et occasionne une vive controverse.

1.5.2. Religion et Société

Sur le plan social, il faut noter la progression du nombre de mariages, concernant des époux plus jeunes qu'ailleurs en Suisse. L'amélioration du niveau de vie explique en partie cet accroissement. La publicité ciblant le ménage - consommateur de plus en plus important - joue aussi un rôle dans cette augmentation ; les nouveaux couples cherchent à créer leur propre foyer pour vivre mieux que leurs parents.

D'autre part,

la jeunesse des épouses, trait caractéristique des régions catholiques francophones valaisannes, fribourgeoises et jurassiennes, peut se comprendre dans une société où le contrôle social des conduites restreint encore les comportements libertaires comme le concubinage. Le mariage précoce constitue une sorte d'émancipation de la tutelle des parents ou du groupe local²⁷.

La contestation de l'ensemble des institutions qui naît dès 1968 et l'accès plus généralisé aux études supérieures - repoussant l'entrée dans la vie active - va modifier quelque peu cet état des choses.

Dans la charrette des réformes qui particularisent ces années, le Concile Vatican II (1962-1965) impose un tournant décisif dans la pratique de la religion et dans les rapports entretenus

²⁷ *Ibid.*, p. 767.

entre l'Eglise et l'Etat. Jusqu'alors, le catholicisme profitait d'une situation influente et dominante en Valais ; mais cette position va bientôt s'effriter.

En 1958, une enquête conduite par l'Action catholique romande²⁸ démontre la large participation des fidèles aux célébrations et la sanctification du dimanche. D'ailleurs, l'interdiction de fréquentation des lieux publics durant les messes pose problème aux milieux économiques - notamment ceux qui sont concernés par le tourisme - qui se heurtent à une farouche résistance.

L'étude dévoile aussi que le latin demeure la langue des offices, dirigés par un prêtre en tenue liturgique, nimbé d'encens et tournant le dos aux participants. Le Concile va bouleverser ce rite immuable.

En 1958, à la mort de Pie XII, Jean XXIII lui succède et annonce « l'aggiornamento » de l'Eglise. Ce pape de la transition

souhaite que Vatican II soit un concile pastoral et non dogmatique en ce sens qu'il ne s'agit pas de modifier la doctrine mais de trouver un langage nouveau pour la rendre sensible aux défis du monde actuel²⁹.

Mais ce discours ne plaît pas à tous et, jusqu'à sa clôture, le Concile vivra une scission irrémédiable entre la majorité progressiste et un groupuscule hermétique aux changements. Existant depuis des années, ce mouvement intégriste refuse les mutations issues de la Révolution française et

²⁸ *Ibid.*, p. 798.

²⁹ RABOUD, Isabelle, *Temps nouveaux, vents contraires, Ecône et le Valais*, Sierre, Monographic SA, 1992, p. 117.

il s'inspire d'un triple courant politico-religieux : celui de la Contre-Réforme, de la Contre-Révolution et de l'anti-modernisme. [...] Au cours de ses affrontements avec ses adversaires, qu'il situe à l'extérieur et à l'intérieur de l'Eglise, le catholicisme intransigeant rappelle les trois caractéristiques de la pensée catholique : immuabilité, intangibilité et intégralité³⁰.

C'est dans ce cadre que Mgr Lefèvre - membre de la Commission centrale de préparation du Concile - s'oppose à toutes les réformes mises à l'étude, rêvant d'une pratique de la religion telle qu'elle l'était sous l'Ancien Régime. A ses yeux, les transformations conciliaires dans l'Eglise correspondent à la Révolution française dans l'histoire. Mais si les questions doctrinales ont constitué l'aspect le plus connu et discuté de la polémique entre Rome et Ecône, l'enjeu principal se révèle de nature politique. Comme de nombreux prêtres, l'évêque craint la perte de pouvoir de l'ensemble du clergé et la mise à mal de l'autorité de l'Eglise. De plus, Mgr Lefèvre ne cache pas sa sympathie pour les régimes de Salazar ou de Franco ;

ses modèles politiques [sont] fondés sur l'imposition, par la force, de l'ordre, de la sécurité et de l'autorité. [...] Aussi, n'est-il pas étonnant qu'il ne puisse accepter les réformes conciliaires qui privilégient désormais les valeurs de concertation, dialogue, liberté religieuse, participation et ouverture [...] ³¹.

Dans un Valais habitué à une hiérarchie très structurée, à des comportements directifs, ce langage sera porteur, pour certains religieux et surtout pour de nombreux fidèles. L'ensemble de ces derniers, modelé par l'épiscopat intransigeant de Mgr Bieler, appréhende avec scepticisme ces changements, au cœur d'un demi-siècle déjà empreint de nouveautés. Dès lors, le foyer intégriste de la Fraternité sacerdotale Saint-Pie X, à

³⁰ *Ibid.*, p. 115.

³¹ *Ibid.*, p. 122.

Ecône, ne va cesser de se développer. Le dernier pont avec l'église catholique ne sera rompu qu'en 1988, lors de l'ordination de quatre évêques sans mandat de Rome.

1.5.3.1. Evolution du facteur religieux jusqu'en 1985

Cet épisode paraît important pour comprendre l'enjeu religieux en Valais. Si, par la suite, dans les paroisses, une certaine sécularisation du catholicisme se réalise, le chemin sera long et semé d'embûches. Jusqu'en 1965, les pouvoirs de l'Eglise et de l'Etat s'imbriquaient dans différents domaines, comme ceux de la santé et de l'instruction par exemple. L'adaptation de l'Eglise à son temps ne va pas se faire sans heurts et sans ruptures. Dans cette période chargée de mutations, le Concile n'est-il pas intervenu simplement au mauvais moment ? La religion constituait à ce moment un des seuls fils auquel les Valaisans pouvaient se raccrocher. De nombreux changements interviennent : on rapproche les fidèles du chœur, on supprime le port obligatoire de la soutane, les laïcs – dont des femmes – prennent de la place dans la mission d'évangélisation, ...

Toutes ces transformations, qui tentent de réactiver dans la société les valeurs chrétiennes en rapprochant les sacrements des pratiquants, frappent les contemporains : il leur est parfois difficile d'accepter que ce qui est sacré soit dépouillé de distinctions et de rites³².

La pratique religieuse présente bientôt une forte hétérogénéité entre les zones restées plutôt rurales et les

³² HV, tome 4, p. 802.

agglomérations. Le Haut-Valais, par exemple, conserve une unité confessionnelle remarquable. Contrairement à certaines villes, du Bas notamment, qui connaissent, à l'approche de la fin du XXe siècle, une diversité culturelle et religieuse toujours plus marquée.

Pourtant, le catholicisme conserve encore une grande part de son influence dans de nombreuses paroisses jusque dans les années huitante grâce à une pastorale qui intègre la jeunesse. Il bénéficie aussi du maintien de l'enseignement de la catéchèse durant les années d'école obligatoire.

Mais, peu à peu, dans les plus grands centres urbains surtout, la religion s'érode, sous les yeux inquiets des milieux conservateurs : les vocations baissent et la pratique religieuse diminue. Ces derniers déplorent également la disparition d'une morale publique. Il faut dire que

la confession, le dogme de l'infailibilité pontificale, la virginité de Marie ou l'existence de l'enfer sont remis en question par la majorité des gens instruits.

Finalement, au milieu des années huitante, la situation de la religion apparaît contrastée et s'est modifiée:

Des interventions répétées, par le biais d'articles de presse ou de lettres de lecteur, signalent les positions très restrictives des milieux intégristes en matière de morale sociale, de toxicomanie ou d'interruption de grossesse. La théologie de la responsabilité personnelle, qui a succédé à celle de la peur et de la culpabilité, est mise en cause par les catholiques conservateurs qui reportent leurs critiques sur la catéchèse ou la confusion des rôles entre religieux et laïcs. Leur intransigeance contraste avec l'attitude plus nuancée de l'Eglise valaisanne³³.

³³ *Ibid.*, p. 807.

1.6. Conclusion

L'évolution économique et sociale du Valais amène la population à modifier son mode de vie. Ce renouvellement conduit à un affaiblissement de la religiosité. Désormais, on place les activités professionnelles et familiales, voire même les loisirs, au premier plan. Le libéralisme entraîne une forme d'individualisme, qui, pour certains, explique en grande partie le recul de ce sentiment religieux. Mais la majorité des Valaisans adhèrent encore au catholicisme, même si son contenu provoque des discussions. Parallèlement, les intégristes, « se considér[ant] comme détenteurs de la Vérité »³⁴, se lamentent sur la perte des valeurs et de la foi et veulent

recréer la chrétienté autour et par l'autel du Sacrifice. C'est par là que se résolvent tous les problèmes familiaux, sociaux et politiques³⁵.

Cette modification des composantes de la société valaisanne durant la deuxième moitié du vingtième siècle est extrêmement difficile à analyser sous un angle politique car, dans le discours, perdurent les

modèles identitaires relatifs à la montagne, au paysan, à la famille ou au particularisme valaisan [...]. En effet, l'utilisation répétée de ces thèmes se trouve en porte-à-faux, occulte même une réalité valaisanne incontournable, celle des grandes agglomérations industrielles ou des centres urbains. Les représentations liées à la vie politique n'ont pas intégré les importantes mutations en cours dans la vie matérielle et la société³⁶.

³⁴ RABOUD, Isabelle, *Ecône et le Valais, op.cit.*, p. 122.

³⁵ Mgr Lefèvre cité in: RABOUD, Isabelle, *Ecône et le Valais, op. cit.*, p. 123.

³⁶ *HV, tome 4*, p. 807.

Jusqu'à la fin des années soixante, l'évolution du canton ne modifie pas l'action des conservateurs, toujours majoritaires ;

leur confiance se nourrit de la correspondance entre l'idéologie du parti et les structures politiques, sociales et mentales du Valais, encore largement teintées de références rurales³⁷.

Mais, à partir de 1965, le parti perd des sièges et, en 1971, soucieux de limiter les pertes, de se recentrer et de se réactualiser, il rejoint les démocrates-chrétiens suisses. Déchiré entre ses diverses tendances internes, trop paternaliste et trop confiant en sa pérennité, le PDC freine son propre essor et ne se réalise pas pleinement comme lieu de débat politique. De plus, il ne parvient pas à prendre en compte les revendications de certains groupes sociaux, les femmes par exemple.

Les individus, plus détachés des liens familiaux et religieux, remettent plus facilement en question les choix d'un parti et cherchent moins à se fondre dans un moule identitaire collectif. L'émancipation lente, mais progressive, des Valaisans poursuit son chemin.

Jusqu'à la fin du siècle, dans un canton qui balance entre la conservation des héritages du passé et la quête de nouveaux acquis, entre la stabilisation et la poursuite du développement, l'héritage identitaire se modifie lentement. Dans cette situation de perpétuelle mutation, « la promotion à l'extérieur du canton de caractéristiques propres et la valorisation d'atouts particuliers »³⁸ se révèlent nécessaires.

Ainsi, l'image du canton dans la presse non-valaisanne témoigne de la permanence des stéréotypes et d'un important consensus sur les caractéristiques attribuées au Valais. Le « Vieux-Pays », canton à part de la Suisse, illustré par un village de

³⁷ *HV*, tome 4, p. 809.

³⁸ *Ibid.*, p. 783.

montagne où fleurit la culture populaire, peut relever de la mise en scène exotique d'un espace touristique³⁹.

Les Valaisans, eux, se distancient de ces clichés, mais non sans difficulté. Ils se situent désormais à la charnière entre deux mondes. En effet, les références à la culture rurale ou locale perdent en importance de manière inexorable dans les cadres professionnels, institutionnels et sociaux, mais elles imprègnent encore durablement les mentalités...

Chaque individu se retrouve face à un choix de mode de vie car un équilibre paraît impossible à réaliser: soit il persiste à demeurer dans la tradition, soit il opte résolument pour le progrès.

³⁹ *Ibid.*, p. 783.

CHAPITRE 2

DEFINITIONS

2.1. La religion traditionnelle en Valais

Il a été démontré, grâce à cet éclairage historique, que la religion majoritaire en Valais était et reste le catholicisme. Pourtant, nous choisissons de conserver l'étiquette de « religion traditionnelle ». Pourquoi ? Comme nous l'avons vu précédemment, jusque dans les années cinquante, la pratique religieuse se caractérise par son uniformité et son unité: dans tout le canton, le catholicisme se vit de la même manière.

Mais l'avènement du Concile Vatican II amène des perturbations dans ce bel ensemble et des fissures apparaissent peu à peu. Si la plus visible demeure l'affaire du schisme d'Ecône, des divergences ébranlent également la masse populaire qui n'adhère pas aux changements de façon homogène. Suite à ces événements, seule la crainte de l'excommunication peut expliquer le maintien - ou le retour - de certains fidèles dans le giron de l'Eglise.

Dès lors, même si la confession romaine reste la plus courante, de nombreuses tendances, jusqu'aux extrêmes, cohabitent en son sein. Ce passé tumultueux entraîne une ambivalence générale dans la conception et la pratique du catholicisme que l'on ne saurait, dans notre analyse, réduire à

cette seule étiquette. De là vient notre appellation de « religion traditionnelle » qui souligne ainsi l'héritage qu'elle constitue et implique que chacun gère ce don à sa manière. Plus tard, lorsque nous étudierons les œuvres proposées, nous tenterons de situer la mouvance religieuse caractérisant nos auteurs, afin de déterminer leur situation face à cette religion traditionnelle.

2.2. Ecritures critiques

Le dernier élément qu'il s'agit de préciser concerne le corpus des œuvres étudiées. Deux aspects distincts entrent en ligne de compte.

Tout d'abord, l'assemblage hétéroclite que constitue l'ensemble de ces ouvrages justifie le terme « écritures ». En effet, comment réunir des romans de formes très diverses, des nouvelles ou encore une « sorte de dictionnaire »⁴⁰ sous un même qualificatif littéraire? Comment concilier quatre auteurs n'ayant en commun - au départ - que leur origine valaisanne? Ces questions sont demeurées longtemps en suspens car aucune appellation ne nous convenait parfaitement. Finalement, *Ecritures* a remporté notre adhésion, car, en plus de la diversité, cette dénomination évoque la part biographique que pourrait receler les textes que nous considérerons.

Ensuite, l'adjectif « critiques » nécessite également quelques explications. Ce terme, après une autre série d'hésitations, nous

⁴⁰ CLAVIEN, Germain, *A-Propos...*, Pont-de-la-Morge, La Douraine, 1979, quatrième de couverture.

a paru le plus opportun pour qualifier le regard que pouvaient poser les écrivains sur la thématique religieuse. Il exprime l'existence d'un point de vue mais permet la coexistence de plusieurs perceptions, qui peuvent aller de l'adhésion au rejet, en passant par des positions intermédiaires peut-être plus nuancées.

CHAPITRE 3

AUTEURS ET ŒUVRES

3.1. Biographie et bibliographie sommaire des auteurs choisis

Afin de mieux situer les quatre écrivains valaisans sur lesquels nous concentrerons notre travail, nous proposons pour chacun un aperçu biographique et bibliographique, inspiré du *Dictionnaire des Ecrivains suisses d'Expression française*⁴¹ et de l'*Histoire de la littérature en Suisse romande*⁴². Cette dernière - comme d'autres ouvrages de référence - restant muette sur les vies de Narcisse Praz et de Germain Clavien, nous avons dû compléter nos informations par le biais d'autres sources, sur lesquelles nous reviendrons.

Lorsque des éléments autobiographiques interviendront dans l'analyse des œuvres choisies, nous les traiterons plus précisément à ce moment-là. Il s'agit ici d'une vue d'ensemble afin de mieux cerner le parcours humain et littéraire de ces auteurs de générations différentes. D'ailleurs, certaines conclusions de notre étude pourraient bien, par la suite, contredire ou, du moins, nuancer, les généralités biographiques couramment proposées dans les dictionnaires.

⁴¹ NICOLLIER, Alain, DAHLEM, Henri-Charles, *Dictionnaire des Ecrivains suisses d'expression française*, Genève, Editions GVA SA, 1994.

⁴² *Histoire de la littérature en Suisse romande, III, De la Seconde Guerre aux années 1970*, sous la direction de Roger Francillon, Lausanne, Editions Payot (coll. « Territoires »), 1998.

3.1.1. Maurice Zermatten

Originaire de Saint-Martin, dans le Val d'Hérens, Zermatten est né en 1910 et décédé en 2001, à Sion. De son père, il hérite le goût des contes du terroir et, comme lui⁴³, il obtient son brevet pédagogique. Ensuite, le jeune homme étudie les lettres à l'université de Fribourg, sous l'égide de Gonzague de Reynold, qui devient un modèle. C'est durant cette période qu'il commence à écrire, pour compenser son mal du pays.

Dans son œuvre, il est surtout l'évocateur de son pays valaisan, de ce petit peuple des montagnes qui possède un génie bien particulier, fidèle à son histoire, à ses contes et légendes, à sa religion catholique, à ses usages très anciens et à ses traditions⁴⁴.

A la fin d'un remplacement, Maurice Zermatten obtient un poste de professeur de français au lycée de Sion, pour lequel il abandonne son doctorat. Il sera également chargé de cours à l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich.

La plupart de ses romans revêtent une part autobiographique et présentent une description du Valais traditionnel qu'il a connu. Cette terre qu'il chérira jusqu'à la fin, il ne la montre pas

à la façon de Ramuz comme une terre de l'épopée des hommes forts, enveloppés de présence panthéistes et d'angoisse panique, mais comme une province éminemment pieuse, dans tous les sens du mot : respectueuse des antiques et pures traditions de la famille, de la patrie, de la religion⁴⁵.

⁴³ Comme Chappaz, période vécue à Fully lorsque Zermatten suit son père, enseignant dans un village de la commune.

⁴⁴ *DEsef*, vol 2, p. 926.

⁴⁵ SIMON, Pierre-Henri, « Le Cancer des solitudes », *Le Monde*, 13 janvier 1965, cité in : *HISr*, III, p. 251.

D'ailleurs, certains intitulés de ses œuvres sont évocateurs de cette vision du monde ; *Les Saisons valaisannes* ou *La Colère de Dieu* par exemple. De plus, il propose plusieurs séries de contes, typiques de son canton.

Si Zermatten est le premier auteur valaisan à avoir connu une reconnaissance internationale, son œuvre apparaît peut-être un peu désuète aujourd'hui et est reléguée par certains « à proximité d'une littérature édifiante et par trop pédagogique »⁴⁶ : pour eux, même s'il se nourrit de thématiques proches de celles de Chappaz par exemple, il n'a pas su, comme ce dernier, suffisamment les renouveler et les recréer.

Reconnu comme « une personnalité de référence pour l'opinion de la droite catholique conservatrice »⁴⁷, Zermatten s'inquiète beaucoup du rejet du passé et de la perte d'authenticité de son canton ; il éprouve une certaine crainte face aux idées nouvelles et extérieures, face à la spéculation. Souvent, dans ses romans, il teintera le modernisme de diabolique. L'auteur n'aura de cesse de se battre pour la préservation des traditions et des spécificités du Valais.

De ses engagements littéraire et politique⁴⁸ naîtront quelques polémiques ; notamment celle qui est à l'origine du schisme de

⁴⁶ *HIS*, III, p. 251.

⁴⁷ *HISr*, III, p. 252.

⁴⁸ Durant toute sa vie, Maurice Zermatten a été très actif : il a notamment siégé dans des commissions de l'UNESCO et de Pro Helvetia, il a dirigé *La Feuille d'Avis du Valais* de 1960 à 1970 ou encore il a fondé l'Université populaire de Sion.

la Société suisse des écrivains. En 1969, alors qu'il préside cette dernière, tout en étant gradé dans l'armée,

il traduit le « petit livre rouge » de la défense civile, dont certains passages s'en prennent avec violence aux intellectuels, traîtres potentiels à la patrie. Cette publication très critiquée entraînera une scission au sein de la Société, qui refuse de désavouer son président : ses adversaires, parmi lesquels on compte des auteurs prestigieux comme Max Frisch, créeront alors le « Groupe d'Olten »⁴⁹.

Romancier, essayiste, on lui doit aussi une dizaine de pièces de théâtre. De plus, Zermatten a, comme critique littéraire, écrit sur Ramuz ou Rilke. Il a encore consacré plusieurs ouvrages à des peintres, suisses et étrangers. Enfin, il a rédigé des ouvrages sur l'histoire de son canton, ou de la Suisse.

Apparemment lucide, l'auteur se rend finalement compte que son monde est en train de disparaître et il va jusqu'à se montrer pessimiste. Dans *Pour prolonger l'adieu* (1976), il se déclare convaincu que

le matérialisme l'emporte sur la spiritualité, le savoir domine la culture, la ville et ses frustrations ont absorbé la campagne et sa liberté, la laideur envahit le pays⁵⁰.

A partir des années 1950, moment de bouleversement, le trait s'accroît dans l'opposition – voire l'incompatibilité – entre les traditions et la modernité ; l'écrivain faisant preuve d'une certaine résignation...

⁴⁹ HlSr, III, p. 253.

⁵⁰ Ibid., p. 253.

L'ensemble des éléments que nous avons passés en revue expliquent que Zermatten, profondément inscrit dans un monde et une époque, ait connu un certain succès.

Mais la difficulté de concilier la position de l'artiste révolté et celle de l'homme de pouvoir, ainsi que le fait d'avoir exprimé son attachement à la tradition dans une forme trop démonstrative, ont conduit progressivement à la marginalisation de cet héritier des romanciers du début du XX^e siècle⁵¹.

Ce jugement, plutôt sévère, à l'encontre de l'auteur doit sans doute être nuancé. Si elle ne connaît plus la même diffusion à l'étranger, son œuvre reste lue et connue en Suisse, particulièrement en Valais. L'amour avec lequel Zermatten décrit les particularités de son canton et de ses habitants touche encore aujourd'hui ces derniers.

3.1.2. Maurice Chappaz

Né en 1916, ce fils d'avocat grandit entre Martigny, ville de son père et l'abbaye du Châble, résidence de son oncle Maurice Troillet, personnage important de l'histoire politique du canton dont nous avons cité le nom plus haut. Entretenant des relations conflictuelles avec son père, il fuit, dès qu'il le peut, la patrie paternelle pour le Châble. D'ailleurs, « baptisé Achille à l'origine, il sera significativement renommé Maurice par son oncle Troillet »⁵².

⁵¹ *Ibid.*, p. 254.

⁵² *HISr*, III, p. 123.

Il étudie au collège de Saint-Maurice où les chanoines l'initient « à une dimension mystique de la poésie »⁵³. Ces années de formation - de 1928 à 1937 - marquent le jeune homme. A l'époque, « l'Abbaye était un centre renommé de catholicisme libéral et de néo-thomisme »⁵⁴. C'est là aussi qu'il découvre l'univers de la littérature⁵⁵.

Cette attention aux rythmes et aux jeux phoniques - qu'il s'agisse d'une mise en valeur du patois, du latin, ou de la veine du jeu de mot freudien - restera ainsi constamment en éveil dans les écrits de Chappaz⁵⁶.

Au collège, il s'imprègne aussi durablement de la culture greco-latine et de la liturgie catholique. Enfin, on lui apprend à accorder la première importance à la Bible.

Par la suite, suivant la tradition familiale, il étudie le droit à Lausanne, qu'il abandonne pour suivre des cours de lettres à Genève. La Seconde Guerre mondiale vient modifier définitivement la carrière à laquelle on le promet; son père espérait, en effet, que son fils lui succéderait au barreau. La mobilisation interrompt ses études et les rencontres, dès 1939, avec Ramuz et Roud, le poussent à persévérer dans l'écriture. Le jeune auteur se consacre dès lors plus résolument à sa vocation.

En 1947, il épouse Corinna Bille et continue à publier. Mais le couple connaît des difficultés pécuniaires et sociales. Dans les années cinquante, on trouve donc Maurice Chappaz d'abord

⁵³ *DEsef*, vol. I, p. 180.

⁵⁴ *HISr*, III, p. 127.

⁵⁵ Les cours du Français Edmond Humeau entre 1929 et 1939 le marquent particulièrement.

⁵⁶ *HISr*, III, p. 127.

vigneron sur le domaine familial de Fully puis aide-géomètre sur le chantier de la Grande-Dixence. Cette dernière activité lui inspire plus tard (1965) un *Chant* au nom du barrage, qui le fait connaître du grand public.

Cette œuvre l'engage dans un débat politique, dans lequel - comme Zermatten mais avec des moyens autres - il dénonce le progrès qui dénature la terre ancestrale et défigure les traditions de la culture paysanne. La même année, son *Portrait des Valaisans* assied sa notoriété. Dans ses textes,

il célèbre la femme, le pays secret des glaciers et des cols, le vin de l'autel et des vignes du Rhône. S'il aime à décrire avec tendresse et nostalgie les habitants du Valais, il sait aussi fustiger et dénoncer, soit par l'humour et l'ironie du baroque *Match Valais-Judée*, soit par le biais d'un pamphlet, *Les Maquereaux des cimes blanches* (1976) qui dénonce les brasseurs d'affaires qui défigurent le Valais⁵⁷.

De son passage au collège de l'abbaye, il a gardé le goût de la traduction. Dans les années 1950, il travaille des auteurs qu'il reprendra bien plus tard : Virgile en 1987 et Théocrite (*Toute l'Idylle*) en 1992.

De ses années à Saint-Maurice date aussi peut-être la figure du modèle clérical. Ce dernier illustre son image de la vocation : le poète - comme le paysan - devient chez lui une sorte de « prêtre laïc »⁵⁸.

L'un et l'autre se définissent face à une échelle divine à laquelle ils ont chacun un accès différentiel. Mais le point commun de leurs actes reste la préservation du sacré dans le monde⁵⁹.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 181.

⁵⁸ *HLSr*, III, p. 132.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 132.

Comme beaucoup d'auteurs valaisans de cette période, Chappaz se nourrit de la vie traditionnelle et, dans ce contexte, comme chez Zermatten, l'émblématique paysan occupe une place importante. Il recherche

un compromis entre son statut d'écrivain - qui l'assimile aux intellectuels - et son désir d'intégration harmonieuse au monde rural - qui le rapproche des paysans⁶⁰.

D'ailleurs, il s'installe comme vigneron-encaveur à Veyras. Mais, dès lors, il va énormément voyager à travers le monde : il découvre Paris, mais aussi la Laponie, la Russie, la Chine, la Norvège ou encore le Québec. De ces pérégrinations, il ramène naturellement de la matière pour enrichir son œuvre mais aussi des écrits, comme par exemple, de son expédition au Népal et au Tibet, une correspondance avec Jean-Marc Lovay - *La Tentation de l'Orient* (1970).

Il ne s'arrêtera que durant la période qui suit le décès de son épouse en 1979, lorsqu'il s'installe au Châble. Cet événement marque un tournant dans son œuvre et oriente sa création vers l'introspection. Il produit alors « des livres de deuil »⁶¹ : *Octobre 79* et *Le Livre de C.*. Il s'attelle également à la rédaction d'un *Journal* (1981-1988). Chappaz s'attachera aussi à publier tous les inédits laissés par Corinna Bille.

En octobre 1997, l'écrivain reçoit le grand prix Schiller et la bourse Goncourt de la poésie qui consacrent son œuvre. Il poursuit son travail et publie, en 2001, *l'Evangile selon Judas*,

⁶⁰ *Ibid.*, p. 132.

⁶¹ *Ibid.*, p. 125.

apôtre qu'il considère comme son « double ambigu »⁶² et qui apparaît dans d'autres de ses romans.

La méditation sur sa vie, l'approche du grand âge et de la mort ont aussi suscité un retour en force de la question de Dieu dans la démarche littéraire de l'écrivain⁶³.

Différents éléments suggèrent une angoisse nouvelle, puisée dans la constante thématique chrétienne de la culpabilité. Chappaz semble opérer une reconsidération religieuse sur laquelle nous reviendrons plus en détail.

3.1.3. Narcisse Praz

Ce poète, romancier et pamphlétaire est né à Nendaz, en 1929 et reste pratiquement inconnu, même en Romandie.

Alors qu'il a 10 ans, sa famille l'envoie au séminaire à Fribourg, chez les Pères de Saint-François de Sales. Cette période de sa vie, déterminante pour comprendre le personnage, est décrite avec une certaine amertume dans la première partie son autobiographie⁶⁴ - *Autovivisection d'un mouton retourné - La Croix et la bannière*.

A l'époque, Praz avait accepté ce départ, décidé par ses parents - sa mère particulièrement - et le curé du village. Il se décrit comme un enfant cherchant à « être toujours le meilleur en tout, le premier en tout, poussé en cela par l'orgueil maternel »⁶⁵ : en chant, en récitation ou en prière !

⁶² *Ibid.*, p. 138.

⁶³ *Ibid.*, p. 138.

⁶⁴ Celle-ci compte trois volumes : *La Croix et la Bannière*, *Le Rocher de Sisyphe* et *Poète, prends ton luth et tire*.

⁶⁵ PRAZ, Narcisse, *La Croix et la Bannière*, Lausanne, Editions d'en bas, 1983, p. 15.

Pendant sept ans, il suit les cours, «jou[ant] la comédie de la piété, de la dévotion, de l'adaptation aux règles de la Congrégation sans jamais avoir le sentiment de jouer une comédie»⁶⁶. Il vit comme ses camarades, mais le doute s'insinue, surtout durant sa dernière année d'étude.

Dès lors, les leçons de philosophie, de morale et de religion dégénèrent régulièrement en guerre verbale. Ses deux thèmes favoris - qui ne le lâcheront plus - concernent l'incertitude quant à l'existence de Dieu et les injustices sociales. Son père, mineur, a marqué son fils de ses envolées socialistes, malgré une certaine réserve depuis l'entrée de ce dernier au séminaire. Quoi qu'il en soit, ce comportement et la découverte d'un livre de Staline dans sa chambre décident la direction à renvoyer Praz, après lui avoir fait subir des examens psychologiques le déclarant inapte à l'état sacerdotal.

Ce renvoi constitue une faillite pour le jeune homme qui n'est pas prêt à accepter son statut, dans le village, de « défroqué ». De plus, à cause de sa formation « intellectuelle », il craint de ne rien savoir faire de ses mains, alors qu'il doit désormais contribuer au revenu familial. Il trouve tout de même une place de manœuvre dans l'usine électrique (EOS) de la région et décide de s'intégrer à la vie sociale de ses contemporains.

Poussé par la volonté de réussir et le désir d'impressionner ses parents, il entreprend un apprentissage de commerce en

⁶⁶ *Ibid.*, p. 25.

Suisse allemande qui le conduit, par différents hasards, à devenir enseignant au Tessin. Mais Praz ne se satisfait pas de ce statut et part pour la Chaux-de-Fonds, puis le Jura, où il découvre le monde de l'horlogerie. Devenu homme d'affaires, il se marie et devient père. Après diverses expériences, il se lance dans un commerce de montres et se livre à de la contrebande. Dans son autobiographie, il dénonce son ambition d'alors : il cherchait, par le biais de la fortune, la reconnaissance de la bourgeoisie.

Lorsque le scandale éclate et que la condamnation tombe, encore plus désireux de prouver sa valeur, il décide de monter à Paris, dans le but de « faire fortune dans le cinéma » mais « ce rêve se transforme vite en cauchemar »⁶⁷ : il se retrouve ruiné et divorcé.

Narcisse Praz revient alors en Suisse, à Genève, et entame une double carrière : il tient un commerce horloger et dirige *La Pilule*, un périodique « satirique et satyrique »⁶⁸. L'hebdomadaire, de veine libertaire, paraît de 1970 à 1975 et va entériner son union avec « *Dulcinée-Anarchie* »⁶⁹ ; dès lors, son destin sera irrévocablement lié à l'anarchie.

Durant ces années, il mène différentes actions contre « le Système »⁷⁰ qui lui valent des aventures rocambolesques et des

⁶⁷ *DEsef*, vol. 2, p. 699.

⁶⁸ PRAZ, Narcisse, *Poète, prends ton luth et tire*, Lausanne, Editions d'en bas, 1984, p. 10.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 131.

⁷⁰ Le terme, récurrent, recoupe une liste interminable de « mots » contre lesquels il est en lutte perpétuelle. *Ibid.*, p. 194-195.

procès fracassants, comme ceux que lui intentent le Shah d'Iran et les polices genevoise et valaisanne⁷¹. Il fonde également le « FLEAU ou Front de Libération des Esclaves de l'Abrutissement Universel ». Ses excès, sa naïveté parfois, le conduisent encore à la faillite.

Une fois ses dettes payées - grâce à la création d'un réseau de « discount » de montres - il regagne le Valais pour se consacrer à l'écriture. Il entame alors une lutte pour « la sauvegarde de l'identité de sa région »⁷². Il vit encore dans son village natal où il a enterré « tous [ses] mots et [...] des révolutions avec [ses] rêvolutions »⁷³ ; seule l'anarchie subsiste.

3.1.4. Germain Clavien

Constituer un portrait intime de Germain Clavien se révèle difficile car les documents se rapportant à son œuvre ou à sa vie sont peu nombreux. Aucune biographie n'existe à l'heure actuelle et les rares articles de presse concernent plutôt ses œuvres. Nous composerons donc au mieux avec les éléments en notre possession, en précisant que, dans notre corpus d'œuvres, celle de Clavien est marginale et peut-être moins représentative. Il s'agit de l'auteur sur lequel nous nous arrêterons le moins dans notre perspective.

⁷¹ Les aventures de Narcisse Praz durant cette période, à la limite du burlesque parfois, ne peuvent se résumer en quelques lignes. Le détail de ses péripéties mérite le détour dans la troisième partie de son autobiographie.

⁷² *DEsef*, p. 700.

⁷³ *Ibid.*, p. 196.

Fils de paysan, Germain Clavien naît en 1933 et grandit dans une ferme. Plus tard, il connaît le passage obligé au Collège de Saint-Maurice, qui dispense alors une formation plus classique qu'à l'époque de Chappaz. Il poursuit ensuite ses études à Genève, Fribourg et Paris. Sa licence en lettres obtenue, il sillonne l'Europe durant plusieurs années. Parallèlement, il occupe différents emplois - de caviste à enseignant - pour se donner les moyens d'écrire. Dans *Théâtres d'écritures*⁷⁴, Clavien révèle que ses longs voyages, particulièrement dans le sud de l'Europe lui apportaient « un environnement humain plus chaleureux, plus vrai, plus stimulant que chez [lui] »⁷⁵.

En 1963, il entreprend, à Paris, la rédaction de sa série monumentale intitulée *Lettre à l'imaginaire* qui comprend à ce jour plus de dix romans d'inspiration autobiographique. Un des décors principal de cette suite est l'Arvèche, transposition littéraire du Valais.

Durant les quinze ans de son « époque parisienne », il écrit tous les jours, « de sept heures à midi, ou de 22 heures à deux ou trois heures du matin »⁷⁶. Finalement, Clavien se rend compte que sa vie s'est métamorphosée en « une fonction de l'écriture - car [il] ne vi[t] plus que par procuration ou pour

⁷⁴ BRIDEL, Yves, PASQUALI, Adrien, *Théâtres d'écritures, Comment travaillent les écrivains ?*, Berne, Peter Lang SA, 1993. Dans cet ouvrage, les auteurs présentent cette enquête réalisée auprès d'une soixantaine d'écrivains suisses.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 80.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 80.

écrire »⁷⁷. Cette prise de conscience le décide à modifier le cours de son existence.

Revenu vivre dans son canton d'origine au début des années huitante, il enseigne et poursuit son œuvre, qui compte, en dehors de ses romans, des recueils de poèmes, des pièces de théâtre et deux volumes de contes et d'aphorismes. Attaché à son indépendance, il édite désormais ses ouvrages lui-même par le biais de La Douraine, la maison d'édition qu'il a fondée, et continue dans la voie qu'il a choisie :

Quant à ce qui me motive, ce n'est pas le désir de plaire – quelle horreur ! - mais le besoin d'exprimer quelque chose qui est à moi et n'est qu'à moi⁷⁸.

Clavien apparaît comme un écrivain engagé qui refuse les compromis :

Il dit non à l'écriture alimentaire, commandée. L'écriture jaillit d'un cri intérieur, elle doit être une réponse aux soubresauts de l'âme et du cœur, elle apaise les émotions qui déchirent⁷⁹.

Il envisage pourtant sa profession comme «un métier contemplatif »⁸⁰, à contre-courant du mode de fonctionnement de notre société contemporaine qu'il cherche à interpeller par le biais de ses écrits. Frustré par le peu de réactions,

il ressent parfois, comme tant d'autres écrivains romands, un sentiment d'inutilité ou d'incompréhension de la part du grand public⁸¹.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 80.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 81.

⁷⁹ DELATTRE, Roland, «Germain Clavien; Le souffle de l'indépendance», *Résonances*, février 1990, p. 33.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 33.

⁸¹ *Ibid.*, p. 33.

3.2. Résumé et présentation des œuvres choisies

Dans cette partie, nous proposerons un éclairage des ouvrages que nous voulons analyser. Notre objectif est de donner une idée du contenu et de la forme des œuvres, mais sans entrer dans leur étude approfondie : il s'agit d'une première approche permettant de dissocier et d'envisager des objets littéraires très différents. Les résumés apparaîtront donc comme fort inégaux : les romans justifieront logiquement plus d'explications que les aphorismes par exemple.

3.2.1. *Une soutane aux orties* (1971), Maurice Zermatten

Le propos d'*Une soutane aux orties* pourrait se résumer à ce titre qui révèle déjà beaucoup. Mais quelques développements supplémentaires s'avèrent nécessaires, tant le choix de ce sujet semble, à première vue, insolite chez un auteur comme Zermatten, connu pour son conservatisme religieux. C'est d'ailleurs cette apparente anomalie au sein de sa bibliographie qui a attiré notre attention sur ce roman.

Ce dernier raconte l'histoire de Gérard, un prêtre valaisan dans la quarantaine, qui décide, mais après de nombreuses tergiversations de quitter l'habit.

Différents faits ont sérieusement ébranlé sa foi:

ses incertitudes dues aux remous de l'Eglise et, surtout, depuis qu'il a retrouvé Nathalie - un amour fervent d'enfance - son état de célibat⁸².

Toute la première partie du roman décrit les errances et les interrogations torturées de Gérard. Les confrontations avec son meilleur ami, un curé habité par la foi et des certitudes, sont - à chaque fois - des drames supplémentaires pour lui. Il souffre de plus en plus de devoir refouler et dissimuler les remises en question de son état sacerdotal, issues de la déception que lui inspire l'Eglise catholique, à la suite de Vatican II :

Le premier ébranlement lui était venu des disputes de ces milliers d'évêques réunis en Concile, forêt de mitres que le Saint-Esprit abandonnait au souffle de l'esprit nouveau. Ces palabres lui semblaient dérisoires. Ce n'est pas de théologie dont il avait besoin, ni d'arguments théologiques rassurant son intelligence. C'est toute sa chair qui se rebellait⁸³.

Son comportement, ainsi que celui des fidèles, en viennent à le dégoûter désormais :

Comment avait-il pu, si longtemps, vivre à Combyre, dans la médiocrité de ces âmes abonnées à tous les péchés et qui ne faisaient aucun progrès, aucun, refusant toutes réformes un peu profondes, et confondant Dieu avec un marchand d'indulgences ? Ces confessions inutiles ! Ces communions hypocrites ! Ces promesses jamais tenues ! [...] Je me croyais prêtre et je ne suis qu'un fonctionnaire vaguement intéressé au maintien de l'ordre public. Où est votre charité ? Que devient la mienne ? Autant nous séparer...⁸⁴

Gérard finit par douter de la véracité des messages évangéliques et, finalement, de lui :

Mon cœur dévoré par la charité évangélique : quelle fiction ! Quand je vous prêche l'humilité, l'amour, je vous mens. Quand je vous promets un au-delà de récompenses, je répète des paroles vides

⁸² ZERMATTEN, Maurice, *Une soutane aux orties, L'offrande d'un amour*, Yens, Cabédita (coll. « Archives vivantes »), rééd. 1996 (1971), quatrième de couverture. Le sous-titre du roman ne figure pas dans l'édition originale et, dans la réédition, c'est la postface qui fait défaut. Nous reviendrons sur cette dernière dans l'analyse.

⁸³ *Ibid.*, p. 28-29.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 28.

de sens. La mort nous plonge dans une nuit ténébreuse, voilà la vérité. Un seul témoin est-il revenu nous prouver le contraire ? Lazare ne nous a point laissé de message. Un coma sans souvenirs. Le Christ ? Croyez bien que j'ai lu tout ce que l'on peut lire sur sa glorieuse résurrection. J'ai pleuré toutes mes larmes, un matin de Pâques. Bienheureux ceux qui croient...⁸⁵.

Après une déconstruction systématique de son ancien mode de fonctionnement, il souhaite désormais un renouvellement et une transformation de sa vie :

Poésie, écume de l'espérance humaine à la crête des vagues. Fini ! J'ai consenti longtemps à de pieuses légendes : je suis désabusé. Mon rêve se dissipe. Je n'aspire plus qu'à vivre d'un humble bonheur humain, près d'un être aimé, comme tout le monde. Mon « Dieu » n'était qu'une projection de ma peur. En son nom, je n'avais que l'amour à la bouche : c'était pour tromper ma faim. Elle brame, aujourd'hui, comme un cerf au clair de lune. [...] Plus rien en lui que le besoin de presser sur son cœur un cœur vivant⁸⁶.

Au même moment, à l'occasion d'un baptême, il retrouve Nathalie, un amour d'enfance. Alors que cela fait des mois « qu'[il] se sent défaillir »⁸⁷, cette rencontre le bouleverse profondément :

J'ai appuyé sur la tête de l'enfant l'extrémité de l'étole et c'est ce geste qui me fit frôler du coude le bras de Nathalie. Je ne l'ai pas fait exprès, je crois pouvoir le jurer. J'ai senti comme un rayon de feu me traverser le corps⁸⁸.

Finalement, il ne parvient pas à administrer le sacrement à l'enfant ; ce sera la dernière fois qu'il porte l'habit.

Avant de retrouver Nathalie, Gérard traverse une nouvelle période de doute et d'angoisse, mais, finalement, il décide de défroquer, réalisant que sa foi vacille :

⁸⁵ *Ibid.*, p. 28.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 28-29.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 17.

⁸⁸ *Ibid.*, p.17.

J'ai lutté longtemps, Nathalie. La divinité du Christ, c'est la pierre d'angle de tout l'édifice. L'existence de Dieu ne me paraît pas inconcevable. Mais ce fils qui meurt et ressuscite... [...] Un matin, à la consécration, je me suis dit que la transsubstantiation n'était qu'une mauvaise figure de style...⁸⁹.

La fin du roman raconte les étapes de la passion, parfois dramatique, qui unit Nathalie et Gérard, en raison de leur passé respectif. Le couple s'est établi à Genève car la vie en Valais semble impossible pour eux. Nathalie refuse qu'on lui assigne l'étiquette de « femme du curé » et personne ne peut oublier le curé en Gérard, surtout pas lui. Ce dernier connaît encore des moments de souffrance et de doute.

La naissance de sa fille l'amène à vouloir se réconcilier avec son passé. Pour la première fois depuis des années, il revient en Valais pour rencontrer Paul, son ami prêtre : leur discussion le conduit enfin vers l'apaisement. Il comprend alors que sa décision l'a fait vivre, jusqu'à maintenant, dans la peur de la damnation, mais surtout, que sa foi demeure toujours, en partie, vivante. Cette réconciliation finale n'est pourtant pas aussi limpide qu'il n'y paraît et le roman s'achève sur un point d'interrogation :

Ne t'impatiente pas, Nathalie. Celui qui revient vers toi ne s'éloignera plus. Je lutte seulement encore contre cet épais brouillard...⁹⁰.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 99.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 311.

3.2.2. *Le Match Valais-Judée* (1968), Maurice Chappaz

Cet ouvrage, sous-titré par l'auteur lui-même, se définit comme un « fabliau pour le Jubilé de la religion catholique, *deux mille ans dans les montagnes en trente-six tableaux* »⁹¹. Chappaz célèbre donc à sa manière l'événement en mettant en scène un combat entre Sion « la divine » et Sion « la bovine ». Le récit est volontairement ancré dans un registre médiéval, comme en témoigne cette salutation liminaire - « recevez, avec mes insultes d'amitié, notre dernier moyen âge »⁹² - mais le brouillage temporel est permanent.

Les prophètes, les saints, Dieu et Diable débarquent en Valais, dans Sion « Ville sainte » où ils ont à affronter les démiurges modernes. Passé et présent coïncident le temps d'un « match » ou d'une joute qui met en scène les principaux conflits internes de l'écrivain : tradition contre modernité, enfance contre âge adulte, passé contre présent⁹³.

En préambule, l'auteur formule au lecteur un triple avertissement qui renoue avec certaines thématiques récurrentes dans l'ensemble de l'œuvre et qui apporte un éclairage sur le sens de celle-ci.

Il commence par interpeller les Valaisans pour leur affirmer : « il n'y a pas de grandes personnes » et « je suis un chrétien mais je ne puis pas dialoguer avec le Christ »⁹⁴. Il met là en évidence deux aspects caractéristiques et fondamentaux du *Match*.

⁹¹ CHAPPAZ, Maurice, *Le Match Valais-Judée*, Cossonay, Editions Empreinte, coéd. Plaisir de lire, rééd.1994 (1968), incipit.

⁹² *MVJ*, préambule.

⁹³ *HISr*, III, p. 134-135.

⁹⁴ *MVJ*, préambule.

Tout d'abord, il indique qu'il abandonne un « registre réaliste, adulte, moraliste »⁹⁵ pour imaginer un jeu où les enfants prennent de la place. L'épisode du petit berger Joset⁹⁶ - réactualisation du combat entre David et Goliath - qui vainc le prophète Malachie à coup de devinettes l'illustre bien.

Ensuite, il explicite la tension - issue de contradictions religieuses - qui l'habite. L'imbrication, ou plutôt le « retour », du sacré dans le profane instaure une « formulation dialectique d'oppositions fortes, constitutives de la culture chrétienne »⁹⁷ qui structure le récit.

Dans cette optique, *Le Match* devient un combat, d'où le Diable et ses alliés sortent d'ailleurs perdants. Ces derniers - promoteurs et hôteliers - reçoivent aussi au départ un avertissement déguisé. En effet, Chappaz, après s'être adressé aux Valaisans dans l'introduction, apostrophe les « Autres », les « Français, Allemands, ... »⁹⁸ pour leur signaler que

Le Valais est une ville sainte que personne encore n'avait trouvée.

[...]

Je souhaite que vous ne soyez jamais des touristes.

Tout *Le Match* sera marqué, comme l'ensemble de l'œuvre, par cette valorisation d'un passé disparu, ou en passe de l'être, et le jugement ambigu d'un présent appréhendé avec difficulté.

Le récit, composé de quatre parties - la Joute, le Repas, la Chasse au Diable et Salut !, s'achève sur une défaite d'Azzazel et de ses associés. Le Valais, sain et sauf, voit « le retour de la

⁹⁵ *HISr*, III, p. 134.

⁹⁶ *MVJ*, tableau 13, p. 37-39.

⁹⁷ *HISr*, III, p. 134.

⁹⁸ *MVJ*, préambule.

nature intacte »⁹⁹. Saint Bernard conduit un Diable enchaîné à l'Hospice ; leur montée au Col figure « la fin du progrès » et « le retour « au désert » »¹⁰⁰.

Finalement, signalons l'index des personnages et des vins valaisans qui mérite le détour et citons le dernier avertissement de l'auteur :

Les personnages du passé sont ceux de ma fantaisie.
Les bonshommes du présent n'incarnent nul particulier.
Caricature, imaginaire, drame de marionnettes, et vérité de situations.

De cet écheveau, inutile d'essayer de tirer une vérité mais nous tenterons de démêler et de mettre en évidence les éléments éclairant notre problématique

Portait des Valaisans (1965), Maurice Chappaz

Cet ouvrage est le pur produit d'un conteur ; dans une série de nouvelles, divisées en deux parties - Images intérieures et Images d'Epinal - se succèdent les gestes et les anecdotes du quotidien.

L'auteur explique son projet dans une préface qui dit tout :

Je n'ai rien inventé. J'ai dessiné un Valais roman, roman sans d, avec tout ce qui traînait : les propos de table des curés, les murmures des familles, les blagues enfantines, les histoires déjà retenues dans les cahiers de folklore, les anecdotes imaginaires, les on-dit, les incroyables histoires vraies, les confessions d'adolescents – mes souvenirs enregistrés, transformés, pendant des dizaines d'années.

J'ai accroché le fil populaire. Je n'ai pas peur d'être trivial. [...] Franc, comme la Bible et comme Rabelais, ou comme Freud ?

⁹⁹ *HISr*, III, p. 135.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 136.

[...] L'exact et l'inexact je ne le reconnais plus, je l'ai digéré, je l'ai exagéré.

J'ai voulu faire le portrait d'une race.

Si quelqu'un y est en même temps, c'est surtout moi-même¹⁰¹.

3.2.3. *Les Assassins du clair de Dieu* (1988), Narcisse Praz

Ce roman, extrêmement dense, présente quatre parties distinctes. La première est écrite à la première personne par l'héroïne, Magda-Leyna dei Miramonti. Châtelaine d'un domaine en ruines, elle réalise la vacuité de son titre. Mais les habitants de Brinione, ce village du val de San Severo dans le Piémont - parfois si proche d'un certain Valais - s'acharnent, malgré ses invectives, à l'affubler du titre de « Signora ».

Sa vie paisible et rangée va basculer, à la suite de différentes rencontres, notamment celle de Remo Mora. Cet artiste tourmenté, en rupture avec la société, s'installe dans un ermitage voisin du manoir de Magda-Leyna. Le prêtre du village va tenter de le diriger vers la prêtrise, mais il ne parviendra qu'à le faire sombrer définitivement dans la folie.

La jeune femme découvre également Nando Nandi, l'anarchiste du village, que tous respectent d'une certaine façon :

Et chaque année, depuis que Brinione a retrouvé la paix de l'après-guerre, [...] voici qu'apparaît, claudicant, la béquille insolente, l'anarchiste, Nando Nandi, son accordéon en bandoulière. Il vient

¹⁰¹ CHAPPAZ, Maurice, *Portrait des Valaisans en légende et en vérité*, Lausanne, Cahiers de la Renaissance vaudoise, 1965, préface.

Notre exemplaire est dédié à Gonzague de Reynold : « si ce gros coquillage paysan peut plaire à son oreille, en respectueux hommage. Maurice Chappaz, septembre 65 ».

s'asseoir sur les marches de la Fontaine aux Morts de la Dernière Guerre et joue le Chant des Partisans. [...] Sur les terrasses, on se tait et on écoute : Nando Nandi, ce n'est pas n'importe qui. Nando Nandi, tout mécréant qu'il est, a son auréole de partisan. Tout anarchiste qu'il est, il impose le respect, jamais la pitié.¹⁰²

Et ses idées, il les explique à qui veut l'écouter:

Pour moi, la liberté est une et indivisible. La liberté c'est : personne au-dessus de moi, personne au-dessous de moi. Je n'ai de compte à rendre à personne. Vous m'amusez, vous et votre liberté ! Liberté de pensée ? Vous sortez tous, en ce jour de Pâques, du confessionnal où vous êtes allés rendre compte au prêtre de vos péchés. Et vous appelez ça liberté ? Rendre compte au prêtre, ce n'est pas la liberté. Et rendre des comptes à L'Etat, ce n'est pas non plus la liberté. La liberté, c'est ni Dieu, ni Maître¹⁰³.

Derrière ce discours, récurrent dans tout le roman, le visage de l'auteur se détache nettement.

Les destins de ces personnalités particulières vont influencer et modifier la vie, jusque là bien rangée, de Magda-Leyna. Mais l'arrivée d'un homme au château, un visiteur recommandé par le Padre, va bouleverser définitivement son existence : la jeune femme entame une relation passionnelle avec cet inconnu, dont elle ignore le nom même et qui repart bientôt pour Rome.

Dès lors, dans la deuxième partie du roman, les épîtres - qui parodient nettement le modèle biblique¹⁰⁴ - que s'échangent les amants nous sont restituées. Avant cela, le mystérieux « Romain » avait évoqué un projet secret et chargé sa maîtresse d'une curieuse mission :

Le temps presse pour vous, Magda-Leyna, car je vous demande l'impossible : notre entreprise (voyez comme je dispose de vous comme de moi-même !) n'a de sens que si vous la vivez pleinement. Or, vous ne pouvez la vivre pleinement si vous n'êtes

¹⁰² PRAZ, Narcisse, *Les Assassins du clair de Dieu*, Sion, Editions Au Bouquin Hardi, 1988, p. 46-47.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 47.

¹⁰⁴ Les lettres de la jeune femme suivent le modèle suivant : « Première Epître de Magda-Leyna au Romain » ; PRAZ, Narcisse, *ACD*, p. 141.

totalement acquise à l'esprit qui doit l'animer. Ce que je vous demande est titanesque, ni plus ni moins, de renier Dieu¹⁰⁵.

Les lettres de la jeune femme seront donc des réponses à cette injonction, mais pas celles de l'inconnu :

Continuez de m'écrire ainsi. C'est parfait. Mais détrompez-vous : je ne vous viendrai nullement en aide. A aucun moment je ne vous dirai : c'est juste ou c'est faux. A aucun moment je ne vous encouragerai à poursuivre votre chemin ou à en dévier : c'est vous et vous seule qui devez parvenir à votre propre libération¹⁰⁶.

Dans la partie suivante - qui reprend la forme d'un journal, une fois la tâche de Magda-Leyna accomplie, son amant lui révèle enfin son identité et la vérité. Il s'appelle Francesco Lombardi et est le fils de Farinetti¹⁰⁷, un faux-monnayeur abattu par les gendarmes, un « libertaire au grand cœur narguant l'autorité, l'Etat et toutes ses émanations »¹⁰⁸. Il est surtout cardinal, futur pape et membre d'une conspiration réunissant de nombreux cardinaux : une fois élu, il compte convoquer un concile qui votera la « dissolution de l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine »¹⁰⁹.

Par une série de hasards, le Padre - avec l'aide de Remo Mora - découvre la conjuration et veut mettre le Vatican en garde. De son côté, Magda-Leyna ne dispose d'aucun moyen pour prévenir son amant reparti à Rome. Le journal de la jeune femme reste inachevé : « Remo Mora, la furie chante son *dies irae* à tue-gosier et s'est armé d'une hache »¹¹⁰. L'artiste, devenu fou, boute le feu au manoir et lui annonce alors, à

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 127.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 161.

¹⁰⁷ Il s'agit certainement d'une utilisation du personnage connu en français sous le nom de Farinet.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 290.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 301.

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 326.

travers les flammes, la mort de Francesco. Le texte s'achève sur l'incrédulité et l'incompréhension de l'héroïne qui agonise en entendant les secours arriver.

Une dernière partie réunit des articles de presse signés Giovanni Primo qui résument la suite des événements : la mort de la comtesse dei Miramonti, celle du cardinal Lombardi - en plein conclave - et l'élection d'un nouveau pape, Pierre II, en hommage à l'apôtre. Enfin, le journal ajoute en post scriptum un pamphlet libertaire signalant le meurtre du cardinal Lombardi et attaquant le Vatican.

Dans les dernières pages, « l'auteur de cette reconstitution historique »¹¹¹ souligne

La lucidité de nos précurseurs qui eurent la bonne inspiration de débûquer Dieu dans son seul et unique refuge : le cerveau humain.

Et de conclure, comme dans un roman d'anticipation :

Grâce à eux, les utopies d'hier sont devenues les réalité d'aujourd'hui¹¹².

3.2.4. *A-Propos...* (1979), Germain Clavien

Cette œuvre apparaît bien plus facile à décrire que la précédente. Elle se présente sous la forme d'un lexique, proposant une série de définitions - plus ou moins longues - de termes divers. La quatrième de couverture résume de la manière suivante le projet de l'auteur :

Depuis longtemps Clavien rêvait d'une apologie à sa manière du vingtième siècle. Délaissant pour quelque temps la droite route de la

¹¹¹ *Ibid.*, p. 352.

¹¹² *Ibid.*, p. 353.

Lettre à l'imaginaire, il s'est mis à gambader suivant son humeur dans les fourrés du vocabulaire et il nous donne un livre à la forme entièrement nouvelle¹¹³.

Les thèmes abordés touchent donc autant au monde des affaires qu'à la littérature, à la politique, à la société de consommation, ou encore - et cela nous intéresse particulièrement - à l'univers de la religion.

Cet ouvrage présente une hétérogénéité dans son ton qui passe du sérieux à l'ironie, voire au sarcasme, d'une certaine retenue à l'attaque en règle, de l'humour à une vraie réflexion. C'est d'ailleurs cette diversité qui rendra l'analyse plus difficile.

Comme nous reviendrons, par la suite, sur la plupart des termes ayant trait à la religion, nous donnerons, à titre d'exemple, une définition touchant à la littérature. De plus, elle nous permet de découvrir d'autres particularités de Clavien, président de l'Association valaisanne des Ecrivains.

ECRIVAIN

- M'as-tu-lu qui dispense des interviews à la radio et à la télévision.
- Quelqu'un qui se paye de mots et se prend pour un écrivain. Comme pour les tableaux de maîtres, les copies peuvent se multiplier à l'infini, mais seul l'original a une réelle valeur. Dénombez les gens qui écrivent des livres, vous en trouverez des centaines qui font parler d'eux, obtiennent des prix littéraires ou des succès de librairie ; cherchez l'original qui a son mode à lui, des idées, un style, vous les compterez sur les doigts de la main.
- Une rosse de plus à l'attelage de l'éditeur.
- Un morceau de choix ou un os à ronger pour la critique.

¹¹³ CLAVIEN, Germain, *A-Propos...*, Pont-de-la-Morge, La Douraine, 1979, quatrième de couverture.

- Personnage autour duquel on organise des shows télévisés, qui sert aux éditeurs et aux libraires à faire vendre du livre.
- Homme de lettres qui fait comme les autres, qui écrit du « nouveau-roman » quand la mode est au « nouveau-roman », [...]. Il existe des originaux qui ne se plient pas au goût du jour, qui poursuivent leur œuvre sans se soucier de la mode ; mais ils ne sont au goût du jour, justement, et le public ne les connaît pas, il n'en parle pas.
- N'importe qui, pourvu qu'il soit publié par un éditeur de roman.
- Journaliste en cheville avec un éditeur.
- Confiseur qui fait dans la littérature, en attendant d'entrer à l'Académie.
- Espèce de fou ou de saint qui consacre sa vie à l'écriture, généralement ignoré et tirant le diable par la queue de son vivant, et couvert d'éloges après sa mort.
- Quelqu'un qui a plus de peine à se faire reconnaître et à trouver des lecteurs lorsqu'il est habité par un don ou une passion de l'écriture authentique que lorsqu'il est marron, pour la bonne et simple raison qu'il y a dans le monde infiniment plus de tricheurs et de gens dépourvus de goût, que d'hommes exigeants qui savent ce qu'ils veulent.
- Laissé pour compte de la société de consommation quand il a du talent.
- Un infortuné dans notre monde¹¹⁴.

¹¹⁴ AP, p. 94-95.

CHAPITRE 4

ANALYSE

La manière d'aborder cette analyse nous a longtemps embarrassée. Nous avons opté, finalement, pour une approche thématique. Les œuvres seront donc examinées simultanément à l'intérieur des thèmes choisis - même si ceux-ci sont traités de façon inégale d'un ouvrage à l'autre - afin d'établir rapidement des comparaisons claires entre les approches des différents auteurs. Au fil des pages, les quatre points de vue se dessineront ainsi de plus en plus nettement.

Nous tenterons ensuite de résumer ces positions et d'établir des liens avec la personnalité des auteurs. Finalement, nous chercherons à déterminer la motivation de ces derniers et à préciser l'effet que les œuvres cherchent à produire sur le lecteur.

4.1. L'ecclésiastique / le religieux

Si certains des thèmes que nous allons traiter sont particuliers à l'une ou l'autre œuvre, le curé se trouve présent partout et apparaît comme une sorte de personnage emblématique de chaque auteur. Nous lui accorderons donc une large place, notamment à travers des extraits caractéristiques,

avant d'aborder différents types de religieux ou de personnages bibliques, spécifiques à un ouvrage, parfois deux.

4.1.1. Le curé

L'omniprésence du curé chez nos quatre auteurs est révélatrice de la place de ce dernier dans la société villageoise valaisanne, et ce souvent jusque dans les années huitante¹¹⁵, comme nous l'exposons dans notre introduction historique.

Dans les localités, le prêtre détient une autorité spirituelle et temporelle qui le place au coeur des événements constituant le quotidien de ses paroissiens. De plus, en tant que représentant de Dieu, il permet à chacun de rationaliser la religion, de lui donner un visage tangible. Personnage de référence régional, le curé focalise l'attention et, bien souvent, les villageois n'ignorent pas grand-chose de sa vie. Les critiques et les louanges se révèlent donc parlantes pour tout un chacun.

Nous supposons que les auteurs, concevant - peut-être inconsciemment - cette proximité quotidienne, presque plus culturelle que religieuse, entre le prêtre et la majorité des lecteurs valaisans ont joué sur cette connivence.

Une restriction pourrait être émise ici quant à la composition du public des auteurs, pour certains bien plus large que le seul Valais. Le fait est évident mais nous pouvons affirmer que, dans le contexte de l'époque, la plupart des lecteurs¹¹⁶

¹¹⁵ Nos ouvrages se répartissent entre les années soixante et huitante.

¹¹⁶ De toute façon, ceux qui vont lire de tels ouvrages sont presque tous informés des bases du christianisme.

connaissaient au moins la culture chrétienne, sinon catholique. Néanmoins, ce qui importe, c'est que ces écrivains valaisans profondément imprégnés de ce sentiment religieux - de par leur lieu de naissance - s'adressent, en premier lieu, à leurs compatriotes. Et, ensemble, nous allons décrypter le contenu de ce message en nous appuyant sur de larges extraits pour étayer notre propos.

Commençons avec Chappaz et ses vibrants portraits :

1 Les prêtres ne peuvent être totalement compris. Ils sont
beaucoup plus seuls qu'aucun laïc ne pourra l'imaginer. Parfois je
me les représente comme si c'étaient des morts qui seraient revenus
du cimetière. On s'achoppe à leur différence, à leur signe
5 ineffaçable sur eux et, pour finir, en reflet sur nous. Ils incarnent
une réalité pour laquelle l'humanité est mal mûre : celle du Dieu-
homme. Elle est craintive, gênée, superstitieuse, notre attitude vis-
à-vis du sacré. Nous respectons les autorités. Et les autorités
peuvent se sentir perdues dans un métier qui met parfois le monde
10 sous verre. [...]

Les curés sont à cheval sur deux mondes. Dans l'un ils jouent
aux cartes, ils boivent des petits verres, ils fument des cigares, ils
nous enseignent la recette de la grive aux myrtilles. Cette grive,
pour bien la savourer, il faut l'engloutir tout entière dans sa bouche
15 et puis se mettre la figure dans les mains, se recueillir et attendre
qu'elle soit fondue. Ceux qui sont chastes par force communient
avec la pourriture de la grive. Leurs goûts étant aiguisés, ils se
voilent les yeux. Cela peut être l'envers de la nuit des sens. Mais ils
se reprennent d'un matin à l'autre avec un peu de blé vivant, blé
20 mouillé de vin. Ils concilient pour nous être favorables ces deux
nourritures, ces deux existences. [...]

Oh ! Messieurs les Curés valaisans je vous salue ! si j'étais plus
jeune, si les paysans étaient toujours votre public, je partirais au
séminaire¹¹⁷.

Dans un autre style, du même auteur, le *Match* évoque à
nouveau sur le mode de la fantaisie grotesque ces personnages :

1 A Sion tout va à la dérive. A Sion les chapeaux ne coiffent plus que
les cheminées. [...] Les églises grondent. Le clergé sort de ses
coquillages. Adieu les porches ! A bas les orgues ! Les curés les

¹¹⁷ *PV*, p. 142-143-148.

5 plus courageux adressent des pieds de nez aux Apôtres aux coins
des rues. Quand ceux-ci tanguent les pommettes vineuses, ils leur
crient avec politesse d'alpage : « Te va bien, Pierre ? Salut, Paul...
Ta voui ! ta voui ! » Ils se sauvent à toutes jambes, à coups de
genoux dans les robes. Les Apôtres cherchent les boucheries dans
10 les rues. Ils ont la fringale quand ils n'ont pas bu et musiqué. Les
Curés les aperçoivent ronger un gigot de mouton séché ou
déchiqueter une épaule de cabri. Les Curés, l'estomac de nageur qui
remonte d'un coup, hurlent dans des porte-voix fabriqués avec leurs
chapeaux roulés : « Ho ! ho ! Grand bien te fasse dans tes gros
15 sacs ! » Et loin, via via ! « Galopins, croés galopins, vous allez
voir ! » répliquent Pierre, Thomas ou André. Ils font semblant de
ronfler sur un banc et tout à coup ils attrapent par les boutons de
soutane un de leurs houspilleurs. Ils plantent les doigts à la place
des boutons. Ils se colletent. Ils portent des coups de tête. Ils se
font des clefs aux jambes. Ils s'insultent de nouveau.

20 - Primaires !

- Chameaux du désert !

- Crapauds, crapotins !

Enfin, les Apôtres cernent tous les Curés. Curés de saint Ours et
vicaires de sainte Groseille ! Ils les ceignent, les jettent comme
25 des gerbes sur l'épaule et les portent dans un grenier voisin de celui
des Chanoines. On les suspend aux poutres du plafond. On les
nourrit d'une couenne de lard au bout d'une gaule et, bons princes,
d'une éponge de fendant toujours humide du tonneau à Bernard. Le
plus vieux vide sa gorge : « Je suis foutu ! » Et il s'endort. Ils ont
30 les phalanges qui craquent. Ils rotent, ils chantent les vêpres :

Les teines et les meines

Sont pleines d'épeines

Le vieux se réveille et ils se balancent avec les jupes dans le vent
des hannetons qui traversent le grillage de la lucarne, avec le
35 zézaïement des insectes et les souvenirs de leurs villages. Les
complis bidonnent aux croisées :

Ceux de Collonges

Piquent les prunes

Ceux du Diabley

40 *Grimpent les parois.*

Et puis il y a le bal des lucioles. Le chapelet s'éteint. Le clergé la
nuit hume la senteur des pivoinies et regarde passer la lune comme
un fromage. Et puis ils entendent les apôtres jouer la sérénade à
leurs servantes. Ils poussent un grand cri : « Sion est
45 renversée ! »¹¹⁸

Ces deux extraits apparaissent, à première vue, totalement
étrangers l'un à l'autre, bien que seules trois années les

¹¹⁸ *MVJ*, p. 44-46.

séparent. Mais chacune de ces œuvres possède son ton propre et, de par sa forme même, ne peut ressembler à l'autre. Le *Portrait* cherche à esquisser le quotidien des Valaisans, dans toute sa trivialité, sans mensonge ; folklore, légendes, souvenirs et anecdotes s'entremêlent donc dans une toile suspendue entre l'imaginaire et la réalité, les deux aspects d'un même monde. *Le Match* se présente lui, dès le début, comme un fabliau, une fantaisie de son auteur.

Le premier texte cherche, selon nous, à expliquer cette espèce de déférence, cette obéissance parfois craintive des fidèles envers leur curé.

Pour Chappaz, le prêtre « à cheval sur deux mondes » (l. 7) ne pourra jamais être parfaitement expliqué. Il lui concède une part quasi magique en le considérant comme l'incarnation même du divin sur terre (l. 3-4). Mais cet état de représentation, s'il est presque unanimement reconnu, inspire de la peur et de la superstition ; sentiments que la population éprouve aussi vis-à-vis du sacré, car elle ne l'appréhende pas parfaitement non plus (l. 4-5). La considération envers les curés, bâtie en grande partie sur cette incompréhension, les place encore plus à distance de leurs fidèles, alors que leur métier les pousse déjà parfois à mettre « le monde sous verre » (l. 9) : Chappaz souligne avec une certaine mélancolie la solitude des prêtres qui sont séparés du reste des hommes. Leur fonction les place dans une situation équivoque où ils sont mis à part car ils personnifient le divin, mais, lorsque leur humanité reprend le dessus, celle-ci apparaît, par contraste, trop charnelle.

Dans la suite de l'extrait, l'auteur peint, dans une parodie d'eucharistie (l. 8 à 12), le côté « humain » des curés qui mangent, boivent et fument aussi. Chappaz sourit en coin et semble goûter avec eux ces petits plaisirs permis, cette gourmandise si terrienne. Le ton malicieux de la description rend encore plus concret cet aspect de leur personnalité. Mais l'humour cède vite la place au sérieux pour saluer la réussite des prêtres dans la conciliation de l'humain et du sacré (l. 12-13). Ces mêmes lignes font également allusion à l'autre face : à chaque consécration, lors de la messe du matin, ils rattrapent ou compensent leurs petits écarts ; « ils se reprennent ».

Le coup de chapeau final renoue avec l'ironie pour signifier une certaine connivence avec les curés, tout en regrettant la disparition progressive de la ruralité. Peut-être même va-t-il plus loin pour dénoncer un certain embourgeoisement des curés qui s'éloigneraient inéluctablement du monde paysan ? De la même manière, sans doute redoute-t-il aussi les changements liés au Concile qui modifient fatalement le statut du curé ? Comme dans le premier texte, nous retrouvons le regard sans concession du peuple valaisan :

 Passe une procession. [...]

 Lui, il se méfiait du changement, du monde renversé, des prêtres maigres.

 - Tu vois ces nouveaux monseigneurs tout plats qui ont avalé des pelotes d'épines, avec leurs mitres raccourcies !¹¹⁹

Le Match adopte un ton radicalement différent, a priori fort éloigné de toute forme de respect pour le clergé. Dans un combat grotesque dans les rues de « Sion la bovine », les

¹¹⁹ PV, p. 31.

apôtres ridiculisent les curés. Ceux-ci, poltrons pour la plupart (l. 8-9), s'enfuient en s'empêtrant dans leur robe (l. 11) et hurlent des injures. Finalement, les Apôtres capturent les prêtres pour les pendre, dans une caricature de crucifixion, aux poutres d'un grenier (l. 24 et suivantes). Le ton devient mordant : l'éponge biblique imbibée de vinaigre découvre ici le goût du fendant, un vieux prêtre - comme Jésus en croix - « braille » son désespoir (l. 24-25) mais surtout le cri d'expiration se transforme en chant de victoire pour les Apôtres.

Cet extrait nous pose problème car il entre en contradiction avec l'apparente estime pour le clergé qui traversait le premier texte. Dans *Le Match*, les curés sont tournés en ridicule. Mais ils sont présentés comme des fantoches dans une ambiance carnavalesque, voire rabelaisienne. Leurs aventures et leur comportement portent au sourire indulgent, comme celui que l'on pourrait adresser à des enfants parfois turbulents. Ainsi, plus que de la dérision, Chappaz nous propose une farce truculente, une grosse plaisanterie que l'on pense sans venin. Dans ce contexte, il peut se permettre une certaine familiarité avec les personnages, comme Guareschi avec son célèbre Don Camillo¹²⁰.

Dans cet ouvrage où Chappaz a mêlé tendresse et colère, bien et mal sont étroitement imbriqués. Comme le lui dit Chessex,

¹²⁰ Nous pouvons citer par exemple : GUARESCHI, Giovanni, *Le Petit Monde de Don Camillo*, Paris, Seuil, 1951.

tu tempêtes, tu te fâches, tu ris, tu lances des insultes d'amitié ; et tu connais si profondément ton pays et chacun de tes personnages qu'on se repaît à notre tour avec des plaisirs de cannibale [...] ¹²¹.

Ces ambivalences constituent une clé de compréhension : comme nous le montre déjà le *Portrait*, Chappaz s'inspire pour parler des Valaisans - des curés valaisans particulièrement - de personnes connues, dont il n'ignore ni les défauts, ni les qualités. Et s'il ose se moquer des prêtres à travers une mise en scène plutôt cocasse, le *Portrait* ne nous laisse pas oublier l'estime qu'il leur porte.

Nous ressentons cette théâtralisation plus comme un jeu d'intertextualité avec les Ecritures que comme une attaque en règle des personnages. A sa manière, impertinente mais malicieuse, il leur témoigne une vraie affection : « les histoires de curés me charment, me piquent comme si j'avais pu en être un » ¹²². De plus, il cherche à démontrer que bien souvent les curés de village constituent des personnages et des personnalités hauts en couleur - sympathiques, joviaux mais bourrus. L'auteur leur redonne une certaine proximité en rappelant qu'ils restent des hommes. Il parvient bien à montrer le paradoxe de la réunion du charnel, du terrestre avec le sacré, qui constitue l'autre pan de la vie des prêtres :

Doit-on choisir de souffrir, piler tous ses désirs, mortifier sa nature ? Les disciplines religieuses requièrent de l'humour ou de la sainteté. A chaque journée il manque un trait de génie pour être accomplie. Les prêtres cherchent inlassables ce trait de génie. La sainteté, personne ne la décrira. De la sainteté naît l'imperceptibilité ¹²³.

¹²¹ *MVJ*, préface, XVII.

¹²² *PV.*, p. 121.

¹²³ *Ibid.*, p. 143.

De son côté, Zermatten aborde le curé bien différemment :

Il faut être folle pour prononcer ce nom à la légère. Même défroqué, le prêtre reste prêtre. Au-delà de la silhouette de Gérard, elle voyait se profiler l'image du curé de son enfance. Il passait dans les ruelles, chapeau large, soutane tombant jusqu'aux chevilles, irréaliste présence visible de l'invisible, homme de l'au-delà... Le dimanche matin, quand il déposait l'hostie sur la langue des écoliers, **Nathalie s'étonnait de sentir la peau rugueuse de son doigt. Les anges n'ont pas de main...**

Pas un ange, non. Il lui arrivait de se fâcher quand on ne savait pas son catéchisme. Il lui arrivait aussi de rire. Mais qu'il ait vécu comme un autre homme, avec une femme ! L'idée n'en serait venue à personne.

A l'autel, dans ses ornements d'or et d'argent, rouges, noirs ou verts, blancs, parfois, selon le temps liturgique, il se confondait avec Dieu, derrière des nuages d'encens, porté au-dessus du monde par les musiques célestes.

Gérard en complet-veston, ressassant ses doutes, avouant son besoin de tendresse, tendant la main, frôlant des bras nus comme un assoiffé... Nathalie éprouvait la sensation d'une brûlure. Scandalisée ? Elle n'était pas si préoccupée de l'Eglise qu'elle se sentit si profondément choquée. Mais qu'on la laisse du moins reprendre son souffle. Elle imaginait volontiers que les drames du doute et de la désertion ne concernaient que les petits vicaires citadins, affolés par l'étalage des chairs nues. Il lui fallait un peu de temps pour comprendre.¹²⁴

Le portrait dressé par Nathalie ressemble plus à l'image traditionnelle du prêtre, celle que tout un chacun aurait pu dessiner dans les années cinquante. Le curé revêt une dimension quasi mystique qui fait que l'on oublie parfois l'être de chair en lui. Même si elle s'en défend, la jeune femme admet mal la partie « humaine » de Gérard quand « elle s'étonn[e] de sentir la peau rugueuse de son doigt ». Cet exemple permet à Zermatten d'insister, comme Chappaz, sur la difficile conciliation du sacré avec le terrestre. Le prêtre demeure pour les paroissiens une autorité inaltérable et une interface avec l'au-delà. Ceux-ci l'associent complètement à la tâche qu'il

¹²⁴ SO, p. 141-142.

remplit, comme s'ils n'avaient jamais réfléchi à lui en dehors de sa fonction.

L'émotion que décrit Nathalie lorsqu'elle réalise l'ambiguïté et la difficulté du rôle du prêtre se calque, à notre avis, au moins en partie, sur les propres émotions et doutes de l'écrivain. Ceux-ci sont d'ailleurs clairement exprimés dans la postface de l'édition originale - qui disparaît malheureusement par la suite. Cette simple page nous semble pourtant extrêmement pertinente pour comprendre la démarche de Zermatten ; son absence des rééditions nous apparaît comme une erreur manifeste. Le texte débute par un constat général qui reflète les interrogations de l'auteur :

Un journal, qui se recommande par le sérieux de son information, annonce que 28 000 prêtres ont quitté l'Eglise romaine. Pour aller où ? Après quels déchirements ? Qui, demain, sonnera les cloches de Pâques ? [...]

Ensuite, dans ce cadre, il pose un cas particulier qui pourra illustrer et préciser son propos :

Le romancier a trouvé sur le chemin de sa rêverie ce prêtre vacillant qui succombe à l'heure où tout est remis en question dans les renoncements d'après-concile.

L'extrait précise encore une fois les difficultés d'adaptation de la communauté religieuse valaisanne dans le contexte de l'application du concile Vatican II. Par exemple, en autorisant le prêtre à s'habiller « comme tout le monde », on a supprimé une partie de ce qui faisait du curé un homme à part. Zermatten exprime ici des questions légitimes face au changement de société qu'entraînent les réformes. Face à ces transformations brutales, l'auteur adopte un ton beaucoup plus mesuré que celui auquel on aurait pu attendre de sa part :

Vingt-huit mille *tragédies* aux contours divers où s'inscrivent les figures des tentations, celles qu'apercevaient les peintres des premiers âges.[...] Coupable ? Qui en décidera ? Pas le romancier.

Il nous semble que l'écrivain découvre en même que ses personnages l'aspect humain et donc déchiré du prêtre. Partant de l'imagerie traditionnelle du curé, Zermatten la dissèque pour la déconstruire peu à peu et nous présente ainsi un homme qui doute : « Et si le Christ était tout de même vraiment ressuscité... »¹²⁵. Cette phrase, mise dans la bouche d'un prêtre catholique, est extrêmement forte et exprime à elle seule la gravité de la crise. Cependant, regrettant de faillir à la mission qu'il s'était imposée - transformer sa paroisse entre autres - Gérard ne renonce pas sans atermoiements :

Il passa dans sa chambre. Coupable ? Quel mal avait-il fait ? Il avait senti sur lui ce regard mauvais, cette condamnation sans appel. Elle ira se plaindre chez Mme Farrade, avant de dévider son chapelet sur le chemin de l'oratoire. C'est là toute la religion que j'ai réussi à leur inculquer... Qu'elle y aille !¹²⁶

Malgré cette rancœur, le curé partage l'incompréhension et la déroute de ses paroissiens qui perdent leur dernier repère : des deux côtés, on ne sait plus en qui placer ses espérances, sa confiance.

A la fin du roman, si Gérard a défroqué tout en parvenant à apaiser - en partie - ses incertitudes, son ami, lui, est demeuré dans les ordres ; Zermatten cherche visiblement à nous présenter la face et le revers de la médaille, dans un réel souci d'objectivité.

¹²⁵ *SO*, p. 32.

¹²⁶ *Ibid.*, p. 25.

Sa démarche nous apparaît proche de celle d'Estaunié dans son roman, *L'Empreinte*¹²⁷, qui narre les errances d'un jeune homme promis à devenir jésuite. Certains doutes amènent Léonard à renoncer à la prêtrise mais il ne parvient pas à mener une vie « ordinaire ». A la suite d'une dispute avec son amie, il se rend compte que le religieux fait toujours partie de lui :

[...] Marcelle dit un jour :

- Je ne t'en veux pas. Je sens bien qu'à certains moments c'est l'autre qui est dans tes yeux.

L'autre - elle l'avait deviné - c'était l'être marqué jadis d'une empreinte indélébile, celui que Léonard avait cru chasser de lui-même et qui était revenu. [...] Et désormais, sans trêve, Léonard le sentit dévorer son âme. En même temps, son supplice s'affina : il découvrit qu'il n'aimait pas.

Douleur tragique ! le savoir ! comprendre que le cœur est mort, que, s'il n'aime pas, c'est qu'il ne peut pas aimer ! En vain des ivresses de sens l'aveuglaient comme les autres. Si le corps avait échappé au cylindrage de l'éducation initiale, l'âme, elle, n'avait point résisté. Trop souvent on avait dit devant elle que l'amour est une abomination. Façonnée pour la prêtrise, elle était veuve à jamais !¹²⁸

Léonard va encore essayer de lutter contre lui-même pour s'intégrer au monde, mais toutes ses tentatives se soldent par des échecs. Finalement, malgré des doutes toujours vivaces, un peu par dépit, il décide de confier à nouveau son âme et son corps à Dieu.

Le propos apparaît nettement plus sévère et unilatéral que chez Zermatten : l'auteur condamne son héros à la désolation une fois qu'il a renoncé à devenir jésuite. Aucune vie normale ne lui est promise. Mais, à travers cet échec, c'est un système religieux qui est attaqué, c'est-à-dire une forme d'« endoctrinement » au collège des jeunes garçons pour qu'ils se vouent à la prêtrise. A la fin du roman, Léonard aspire à

¹²⁷ ESTAUNIE, Edouard, *L'Empreinte*, Paris, Perrin et Cie, 1896.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 275-276.

retrouver la sérénité en revenant à son point de départ, mais rien ne garantit qu'il y parviendra. A notre avis, sa vie est irrémédiablement gâchée. Même si le personnage central nous semble un peu faible de caractère, l'écrivain se montre dur, même intransigeant, envers certains religieux. Il est manifeste que l'auteur a adopté un parti dès le départ, voire une voie un peu arbitraire.

Avec Zermatten, nous avons l'impression d'avoir affaire à un écrivain, sincère dans sa foi, mais dont toutes les habitudes et certaines certitudes ont été bousculées. Désireux de ne pas se dérober, il affronte les remises en question que le changement de situation dans l'Eglise met en évidence. Les difficultés d'adaptation qu'il éprouve sont parfois perceptibles dans le roman, notamment dans le finale en demi-teinte. Mais lorsqu'il aborde cet épineux problème de la condition du prêtre, son souci de franchise et d'ouverture d'esprit mérite d'être salué car, malgré des réserves¹²⁹, il ne condamne pas le comportement de Gérard :

Une Soutane aux Orties ne prétend pas être un miroir exemplaire. Tout au plus, s'agit-il d'un cas particulier. Cette aventure est sans modèle. [...]

Alors, pour ou contre le célibat des prêtres ?

Je n'ai pas de réponse. Ceci n'est pas une thèse mais un roman. Le *Condottiere* de Simoni rappelle seulement que l'homme est une créature solitaire.

« Ce n'est pas la réponse qui éclaire, c'est la question. »

La réflexion est de Ionesco.¹³⁰

¹²⁹ Comme Estaunié, il accorde une large place aux tourments qui assaillent celui qui choisit de renoncer au sacerdoce.

¹³⁰ *SO*, postface.

Clavien aborde la présentation du prêtre d'une manière radicalement différente en proposant les définitions suivantes - que nous avons décidé de numéroté afin de faciliter l'analyse :

CURÉ

- 1 Ecclésiastique auquel on donne un salaire et une maison pour prêcher aux autres qu'il faut partager son bien avec les pauvres et ne pas se préoccuper la veille de savoir où on couchera le lendemain.
- 2 Reproche vivant à la profession qu'il exerce, dans nombre de cas. Il en va des curés comme des livres : la médiocrité de ceux-ci, c'est la tiédeur de ceux-là. Seuls ceux qui tendent à la perfection sont acceptables.
- 3 Un morceau de choix pour le diable.
- 4 Homme d'église armé d'une belle conviction qui, du haut de la chaire, dit sans sourciller à ses ouailles ce qu'elles doivent faire et qui n'hésite pas lui-même à mettre en pratique certains passages de ses sermons.
- 5 Quelqu'un de bien chez lui actuellement, qui peut changer de voiture toutes les années.
- 6 Religieux soumis au vœu de chasteté, qui doit renoncer à prendre femme. Il peut toutefois posséder une servante.
- 7 Ecclésiastique qui a fait des vœux et qui doit obéissance et à Dieu, mais tout d'abord à ses supérieurs hiérarchiques et au pape.
- 8 Ecclésiastique qui peut sortir le soir, fréquenter les cafés et les dancings, bref, un homme comme les autres depuis qu'il a reçu l'autorisation de s'habiller en clergyman.
- 9 Chargé de paroisse plein d'onction sacerdotale, qui dit sa messe, assure les enterrements et les mariages, et vit tranquillement dans sa cure avec sa voiture et sa servante.
- 10 Autorité religieuse de la paroisse qui, vu son goût pour la bonne chère et les siestes prolongées, a tendance à faire du lard, tout comme les autorités civiles de la commune.¹³¹

Ces lignes, contrairement à celles de Chappaz ou Zermatten, laissent peu de place à l'ambiguïté. Clavien adopte un ton mordant et caustique et n'hésite pas à recourir à l'aphorisme - souvent piquant comme dans la sixième définition - pour condamner tous les travers des prêtres. Mais la jubilation - voire l'humour - qui se dégage de ce véritable exercice de style

¹³¹ AP, p. 79.

atténue la sévérité du propos. De plus, même s'il y a une part de sarcasme anti-clérical, il concède du terrain et ne condamne pas tous les prêtres unanimement (définition 2). Clavien reprend en grande partie les clichés populaires, les caricatures courantes et anti-cléricales pour les reformuler.

Curieusement, la difficulté de bien appréhender la nouvelle place des prêtres dans la société se manifeste également chez lui. En effet, l'auteur souligne l'ambiguïté de la tenue civile des prêtres (définition 8) qui ne les distingue plus de la masse des fidèles. D'autre part, il réactualise l'idée que l'habit ne fait pas le moine. Le fait que Clavien, comme Zermatten, s'attarde sur ce problème, renforce l'idée que les Valaisans peinent à s'adapter aux changements provoqués par Vatican II.

Finalement, l'essentiel est de constater que seuls le comportement et les avantages de la fonction du curé sont ici dénoncés : pour décrypter les vues de l'écrivain sur l'aspect purement religieux, il faudra attendre les définitions suivantes. Pour le moment, il ressort au lecteur les railleries traditionnelles qui visent les curés et permet ainsi à tout un chacun de goûter aux jeux de mots.

Le propos va devenir encore plus agressif et virulent chez Praz :

Padre, sachez-le, je ne vous le pardonnerai jamais. Le pardon est chrétien ? Et le mépris, votre mépris pour l'œuvre de Remo, est-il plus chrétien que mon non-pardon ? Vous voici devant moi, chez moi, dans ma chambre. Car vous ne vous embarrassez pas de scrupules ni de respect des convenances : vous êtes le représentant de Dieu, Dieu est mon maître, donc vous êtes ici chez l'esclave de Dieu, pourquoi vous gêner ? Dans ma chambre il y a mon lit, mes

deux tables de nuit, un canapé, deux fauteuils, mon clavecin et sa chaise et un grand crucifix en bois sculpté au mur. Vous avez salué le crucifix en entrant, vous m'avez adressé un signe qui est peut-être votre bénédiction, merci, et vous vous êtes assis sans plus de formalité sur mon canapé. Etes-vous bien installé, au moins, Padre ? Est-il au moins assez confortable, mon canapé ? C'est la première fois que je vous observe : vous êtes gros, Padre. Volumineux. [...]

Vous êtes caricatural, Padre, le saviez-vous ? Je vous l'apprends, si vous lisez dans mes yeux en ce moment ! Votre voix ? Quelque chose me dit que je ne vais pas tarder à l'entendre. En effet :

- Ma fille, je suis atterré.

C'est la voix du devoir, de l'intransigeance. Mais attention, elle sait aussi se faire lait et miel lorsqu'il s'agit d'obtenir une faveur morale ou matérielle.¹³²

Praz présente l'avantage d'être absolument limpide dans son roman quant à sa vision du curé et il ne varie pas d'un iota au fil des pages. Nous aurions pu proposer de nombreux passages mais, en fin de compte, tous délivrent la même image du curé, celle d'un personnage détestable et méprisable.

Pour appuyer ce dernier aspect, nous citons également les pages qui relatent le calvaire d'une adolescente - Sylvana - violée qui tombe enceinte. La mère de celle-ci écrit à l'évêque pour lui demander l'autorisation d'avorter. Ce dernier annonce qu'il répondra « par la voie et la voix du parocco »¹³³. Le curé dénonce alors le comportement de Sylvana durant un sermon :

1 « Mes biens chers frères ! Jésus a dit : « Malheur à celui par qui le scandale arrive ! » Eh bien, le scandale est sur nous. Le scandale est parmi nous. [...] Cette jeune fille, quoi qu'elle puisse prétendre, est pécheresse. Il vous reste, Madame, vous qui l'avez conçue et élevée
5 selon les principes sacrés de notre sainte religion, à l'amener à assumer pleinement sa grossesse comme une expiation de son péché et comme un martyre à accepter pour la plus grande gloire de Dieu. D'autres avant elle ont sacrifié leur vie... »

10 Sitôt ces mots prononcés, je vis Sylvana se lever. De tous les bancs les têtes se tournèrent vers elle. Elle jaillit de l'assemblée médusée, emprunta l'allée centrale et sortit sans même tendre sa main vers le bénitier, très droite. [...] Sylvana n'attendrait pas le lundi

¹³² ACD, p. 73.

¹³³ Ibid., p. 94.

15 matin pour s'en aller prendre son train pour Genève via Milan, je le compris tout de suite. Merci, Monsieur le parocco, merci, Monseigneur l'évêque de Milan, merci votre sainteté le Pape¹³⁴.

L'ensemble de ce passage illustre parfaitement l'intransigeance, voire un certain sadisme du prêtre, loin de l'image d'un bon pasteur prenant soin d'une brebis blessée. Le curé se présente ici comme le héraut de principes moraux et religieux et, en tant que garant de ces valeurs, il se permet de condamner ceux qui pourraient, un tant soit peu, en dévier. Loin des préceptes évangéliques, le comportement du « parocco » dénature le statut du prêtre et le ramène au niveau de n'importe quel pécheur.

Dans le premier extrait, le comportement et le physique du prêtre sont attaqués, mais surtout, à travers eux, comme nous venons de le démontrer ci-dessus, la fonction même est décriée. L'écrivain adopte de surcroît, tout au long de son roman, un ton ironique, qui vire parfois à l'acerbe (l. 4 à 7) : la satire est radicale. Praz ne fait aucune concession au curé et l'excessivité du discours, l'intransigeance du trait, peut porter quelquefois à sourire. Mais cette véhémence, compréhensive maintenant que nous connaissons le vécu de l'auteur, semble volontairement chargée d'ironie et constitue ainsi une force vive qui soutient tout le roman.

A la fin de ce développement, le rôle central que joue le curé dans la perception de la religion catholique se dessine très nettement. N'oublions pas que ce curé est quelque chose en

¹³⁴ *Ibid.*, p. 98-99.

plus qu'un ecclésiastique : pasteur, il doit veiller sur ses fidèles et reste ainsi constamment en contact direct avec le monde. Religieux au cœur des villages, il subit les pressions de deux mondes qui entrent en contact par son intermédiaire. C'est d'ailleurs cette difficile conciliation qui intéresse Chappaz et Zermatten, surtout durant la période de changements qui interviennent alors en Valais, à la fois dans le monde et dans le siècle ; mais cette question préoccupe peu Clavien qui s'amuse avec le personnage et encore moins Praz qui le rejette. Il est révélateur de noter que de nombreux auteurs se sont intéressés à ce statut du curé et qu'il est ainsi devenu le héros de plusieurs romans, notamment chez Bernanos¹³⁵. Nous avons choisi d'évoquer l'ouvrage d'un auteur moins connu mais tout aussi pertinent pour notre recherche.

Dans *Mon Curé chez les riches*, Vautel¹³⁶ raconte l'histoire d'un prêtre, un ancien poilu au langage vert, officiant dans un village de paysans et d'ouvriers. Confronté à l'arrivée de nouveaux riches dans la commune, il perd momentanément ses repères au contact de leur mode de vie citadin.

Le roman décrit de manière attachante ce curé atypique, proche de ses paroissiens - car profondément populaire - et totalement habité par sa foi. L'abbé Pellegrin de Vautel nous fait inévitablement songer aux curés valaisans de Chappaz - même si le ton du roman est radicalement différent: l'argot du premier devient patois chez les seconds mais tous vivent en harmonie

¹³⁵ Deux célèbres romans de cet auteur mettent en scène un prêtre : BERNANOS, Georges, *Journal d'un Curé de campagne*, Paris, Plon, 1936 et *Sous le soleil de Satan*, Paris, Plon, 1926.

¹³⁶ VAUTEL, Clément, *Mon Curé chez les riches*, Paris, Albin Michel, 1923.

avec les gens des campagnes qu'ils connaissent si bien, car ils en sont également. Ils parlent le même langage coloré mais le discours reste franc et direct, au risque de déplaire.

Sur un autre plan, Vautel met en évidence la question du changement d'époque, et donc de mœurs, qui amène une disparition inéluctable de cette race de curés de campagne. L'auteur rejoint ici encore une fois Chappaz dans cette évocation nostalgique, mais nettement plus pathétique chez Vautel. Zermatten soulève également ce problème de l'évolution des mentalités mais essaie d'observer une position moins émotionnelle ou, du moins, plus neutre.

La ressemblance entre ces différents curés est frappante mais un peu étonnante car, en plus de la distance géographique - entre la province française et le Valais, une cinquantaine d'années les sépare. Mais notre contexte historique explique ce phénomène : en Valais, les premiers bouleversements ne sont intervenus que lors de l'avènement du Concile Vatican II, donc plus tardivement que partout ailleurs. D'ailleurs, peut-être faut-il commencer à considérer ce dernier synode comme le déclencheur d'une crise demeurée jusqu'alors latente.

4.1.2. le pape et les autres religieux

Après le curé, nous avons décidé de nous concentrer sur la figure du pape. Elle ne se retrouve pas chez chacun de nos auteurs ; néanmoins, de par son rôle central dans l'église catholique romaine, elle mérite que l'on s'attarde sur elle. Le

regard que portent sur le pape Clavien ou Praz amènera un éclairage plus contrasté de leur vision de la religion. Nous nous arrêterons également sur quelques personnages de l'Eglise catholique méritant des explications.

Dans son roman, Zermatten ne parle pas directement du pape. Néanmoins, il fait allusion au Vatican dans son ensemble, dans le cadre du Concile et de ses conséquences. Plein d'espoir dans les réformes prévues, le prêtre par les regretter :

Cette paroisse qu'on lui confiait, après quatre ans de vicariat aux Ouches, il la voulait noble, généreuse, parfaite... Chacun s'y serait aimé dans l'amour commun du Christ, âme d'une Eglise dont il devait purifier le corps. Lutte épuisante ; [...]. Puis, ce Concile, cette immense espérance... Et ces craquements, sous ses pieds...¹³⁷

Plus grave, certaines questions soulevées l'amènent à douter :

Je sais très exactement quand tout a commencé. Un jeudi matin, en janvier 1964, le facteur m'apporta la *Revue mensuelle de théologie*. Ses articles nourrissaient régulièrement mes réflexions. [...] Les querelles devenaient brûlantes autour du Concile. Mon regard tomba sur des lignes qui me bouleversèrent. Elles remettaient tout en question. Les mots se sont mis à trembler devant mes yeux. J'ai lu, relu. J'ai fait de mon mieux, d'abord, pour récuser ce que j'appelais de grossières erreurs. L'argumentation du théologien me poursuivait. Son habileté à exploiter des textes connus ne pouvait pas ne pas me séduire. J'ai pu croire de bonne foi, un instant, qu'il fallait gratter sous la tradition pour retrouver la fraîcheur de la parole évangélique. Et tout s'est lentement corrompu en moi, dans ma pensée, dans mon cœur¹³⁸.

Ainsi, ce curé plein d'ambition pour sa paroisse est conduit, alors qu'il plaçait beaucoup d'espérance dans le renouvellement que pouvait amener le Concile, à douter de certains dogmes, de l'Eglise et de sa foi. Si le visage du pape n'apparaît pas directement, il se devine néanmoins, en filigrane, derrière ce Concile : il reste néanmoins difficile de déterminer le regard

¹³⁷ *SO*, p. 24.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 123.

que porte sur lui Zermatten. Mais, lorsque son curé remet en question certaines décisions émanant de Rome, indirectement c'est l'infaillibilité du pape, ciment de l'Eglise, qui devient caduque. Si Zermatten n'attaque pas de front et avec intransigeance la figure papale, il faut néanmoins souligner qu'il envisage la possibilité - à travers son personnage - d'erreurs commises au sein du Vatican : toute une hiérarchie se retrouve ainsi un peu chancelante.

Du côté de Chappaz, alors que son roman déborde de personnages bibliques et d'ecclésiastiques en tous genres, le pape est quasi-absent du roman. Son rôle consiste uniquement à envoyer des combattants, les Prophètes, qui appartiennent au camp de Sion la divine :

- Fini ce bol de café ?

Le Pape a souhaité bon voyage aux Prophètes. Il leur a crié sur le chemin : « Pourvu que vous attrapiez une piquette car vous chamboulez tout à Rome. Allez jouer au Café du Vatican, à Isérables¹³⁹. »

Mais ce Pape se révèle être, en définitive, le perpétuel gardien de cette « vermine »¹⁴⁰ et non son ami : il la garde à Rome, un peu comme Bernard maintient le Diable enchaîné¹⁴¹ au Col. D'ailleurs, à l'heure du départ, il souhaite la défaite des Prophètes. Enfin, il apparaît, dans ce bref extrait, comme un personnage très terrien - ayant juste troqué le verre de vin contre une tasse de café, proche des curés dont nous parlions plus haut.

¹³⁹ *MVJ*, p. 19.

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 20.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 12.

Malgré tout, si le Pape semble échapper à la critique, il faut signaler la présence, en Valais, de ses ambassadeurs : un évêque et un cardinal. En effet, un des héros du *Match* est Théodule, que l'auteur présente ainsi : « Saint, prince évêque du Valais. IV^e siècle. Siège d'Octodure. Pariait avec le Diable et bénissait les vignes »¹⁴². A l'échelle du canton, l'évêque est la voix du pape. La bonhomie avec laquelle l'auteur présente Théodule, qui, malgré son titre, bénit les vignobles, ramène pourtant le personnage au rang des curés de village. Chappaz accorde également une place à Mathieu Schiner, cardinal de Sion.

La forte présence de ces représentants de l'autorité religieuse est, à notre avis, uniquement due à leur implication dans l'histoire du canton. S'il avait existé un pape valaisan, il ne fait aucun doute que son rôle aurait été central dans le récit ; par défaut, Chappaz a donc opté pour l'évêque Théodule et le cardinal Schiner. Enfin, nous pouvons souligner que l'écrivain leur réserve le même sort que celui prodigué aux simples curés : il englobe dans un même mouvement l'ensemble des religieux. Un passage extrait du *Portrait* précise encore plus sa vision du prêtre et, par conséquent, à notre avis, de tous les ecclésiastiques :

Le Valaisan croit au prêtre parce qu'il porte une robe et qu'il est voué à la chasteté. Il est retranché du troupeau. Il est comme une victime ancienne, bien visible et bien surveillée. La foule les décortique, tire sur eux : je vois les prêtres, avec leurs robes noires, comme des cibles. Chacun de ces hommes mérite le respect. Le monde demeure le monde mais eux, qu'ils le veuillent ou non, ils sont chastes. Ils sont notre offrande¹⁴³.

¹⁴² *MVJ*, postface.

¹⁴³ *PV*, p. 121.

« Il est retranché du troupeau ». Les religieux apparaissent, aux yeux des fidèles, comme des êtres à part. Physiquement et moralement - à cause de leur tenue et de leur statut, ils se différencient des autres hommes. Mais cette position en vue est à double tranchant : elle leur permet d'entrer dans le cercle des notables mais, contrairement à ces derniers, ils n'ont pas de liberté d'action. Traditionnellement, le religieux est obligé de se conformer à ce que sa fonction représente pour les fidèles. Surveillé par ces derniers, il n'a pas le droit de dévier de sa voie, de ce qu'on attend de lui : si c'était le cas, la sanction serait sans appel. Les fidèles n'admettent et ne pardonnent aucune erreur de parcours : le religieux se doit d'apparaître exemplaire et irréprochable.

Dans ce contexte, l'épreuve que représente le fait d'assumer, surtout dans son propre village, un statut de « défroqué » semble plus compréhensible. Nous avons déjà rencontré à deux reprises ce cas de figure et nous pouvons, désormais, mieux l'envisager. Nous avons développé, dans la biographie de Praz, le moment, où, ayant abandonné le séminaire, le jeune homme regagne son hameau. Ensuite, il y a la situation de Gérard qui jette sa *soutane aux orties*. Dans la réalité, comme dans le roman, le « défroqué » est parfaitement conscient que sa décision le condamne à un opprobre irrévocable...

Chez Chappaz, la présence des religieux est permanente et multiple. Ces derniers apparaissent en nombre et accompagnés d'une kyrielle de personnages bibliques. Confrontés à cette pléthore d'acteurs, nous nous arrêterons uniquement sur les

Chanoines, à cause de leur récurrence - qui s'explique certainement par le passé de l'écrivain à Saint-Maurice ; que ce soit dans le *Match* ou dans le *Portrait*, malgré les inévitables railleries, l'affection de Chappaz pour eux transparait nettement. Dans la première nouvelle du *Portrait* - « Le rugissement matinal » - qui leur est entièrement consacrée, une certaine familiarité, probablement issue du quotidien partagé, se devine :

Dans les longs couloirs humides du couvent bâti dans l'ancien lit d'un fleuve, sous cinq étages de falaises et qui pousse du dos le collège qui ronfle dans la nuit, on a d'abord entendu une sonnette : le domestique des chanoines, la gorge embrumée, la face sans trait ni contour, une cigarette collée aux lèvres, circule en appelant les Pères. Ils grelottent dans leurs soutanes, ils sont à jeun, intacts, dispos, silencieux et se rendent vers les autels dispersés dans la nef d'une haute église [...]¹⁴⁴.

Dans le *Match*, les chanoines jouent un rôle actif et livrent, par exemple, un combat acharné contre les Apôtres, qui finissent, malgré tout, par l'emporter grâce à des munitions composées de guêpes et de frelons :

Ils attrapent les Chanoines rutilants et boursoufflés par les guêpes. [...] Ils les malaxent avec le pouce comme des sculpteurs. Et ils les alignent dans les corridors du couvent, les bras en croix avec des gâteaux sur les mains pour faire rentrer toutes les guêpes qui errent et s'apaisent. Ce sont les surveillantes. Elles veillent sur les gâteaux, les dards prêts si quelqu'un bouge. On change aussi les écriteaux et un séminariste calligraphie à la craie bleue sur la porte d'entrée : SION-LA-DIVINE¹⁴⁵.

Cette fois, nous assistons à une parodie de crucifixion. Même s'ils sont victimes d'une caricature assez osée, l'humour reste sous-jacent : le ton demeure identique à celui utilisé à l'encontre des curés. Les Chanoines réagissent à l'attaque des Apôtres surtout parce que ces derniers s'approprient les vignes

¹⁴⁴ *PV*, p. 13.

¹⁴⁵ *MVJ*, p. 26.

du Chapitre : ce sacrilège leur est intolérable ! Nous retrouvons la même impertinence, un peu ironique mais surtout malicieuse, qui caractérisait la description des curés.

Chez Clavien, point de chanoines ; par contre, il nous propose, dans son lexique, une entrée spécifique pour le pape :

- 1 Homme de théâtre qui joue avec une grande vérité, mais dont le rôle a été considérablement remanié au cours des âges et des représentations. En effet, celui qui le tenait au début et qui l'immortalisa était loin de vivre dans la pourpre des princes de l'Eglise. S'il faut en croire les Ecritures, c'était un va-nu-pieds qui enseignait et pratiquait le partage et préférait la compagnie des vagabonds et des mendiants à celle des gens qui ont pignon sur rue. Par ailleurs, dans sa version initiale, le mystère de la Passion engageait la vie de l'interprète d'une manière si totale qu'il finissait par entraîner la mort de celui-ci. Or, plus trace d'un pareil engagement dans l'interprétation de ses doublures. Le jeu de celles-ci, plus extérieur, met plutôt l'accent sur la théâtralité des poses, sur la solennité des paroles et des attitudes. Certes, lorsque le pape apparaît sur scène coiffé de la tiare à triple rang de perles et revêtu des ornements pontificaux, dans l'imposant décor du Vatican, avec Saint-Pierre et le palais résidentiel dans le fond, la banque du Saint-Esprit sur la droite et le trône des trônes au centre du plateau, cela fait toujours grand effet sur la foule. Mais en dépit de la pompe et de la magnificence déployées, le genre du spectacle auquel on assiste tire plutôt sur la comédie ; le sens de la tragédie initiale quant à lui paraît bien s'être perdu.
- 2 Revers de la médaille chrétienne.
- 3 Titre qui serait moins recherché par les hauts dignitaires de l'Eglise, si celui qui le décroche devait passer par où a passé celui dont il se dit le représentant.

La première longue tirade se révèle fondamentale à notre avis. Si, de prime abord, elle peut apparaître comme un simple réquisitoire à l'encontre du pape et de ses travers, elle recèle des clefs utiles pour la compréhension de la pensée de l'auteur. Pour railler l'évêque de Rome, Clavien reprend, somme toute, un ensemble de critiques déjà entendues, notamment sur le problème des fastes pontificaux. Mais son développement va

beaucoup plus loin. En effet, il présente le pape comme un acteur et installe dès lors un second degré dans le discours en décrivant le Vatican comme un théâtre. Une lecture plus fine relèvera donc aisément que l'attaque est double : si Clavien blâme la qualité douteuse du jeu des protagonistes¹⁴⁶, bons ou mauvais, ceux-ci restent des acteurs. La hiérarchie de l'Eglise perd ainsi toute consistance religieuse pour devenir un spectacle comme un autre, ou presque. En effet, sa prestation se transforme en une véritable mascarade car elle n'a même pas le mérite d'offrir un divertissement de qualité. En conclusion de sa diatribe, Clavien le compare à un acteur de comédie : de là à entendre farce, il n'y a qu'un pas.

Même si, à nouveau, l'auteur s'amuse visiblement dans cet exercice de style, l'attaque demeure incontestable à notre avis. Maintenant, il s'agit de déterminer si cette analyse peut être extrapolée et concerner l'ensemble de l'Eglise catholique. La deuxième définition freine cette généralisation car elle sous-entend l'existence d'un endroit de la médaille chrétienne. Mais nous détenons toujours une quantité insuffisante d'éléments pour définir plus précisément cette face et déterminer sa valeur pour l'auteur.

Avant de passer à la place du pape chez Praz, arrêtons-nous encore sur la définition que propose Clavien du missionnaire :

- 1 Apôtre qui, naturellement, trouve sa religion meilleure que celle des autres et voudrait que tous les gens abandonnent la leur pour la sienne.

¹⁴⁶ Clavien, dans sa troisième définition, s'en prend, non pas uniquement au pape, mais à tous les « hauts dignitaires de l'Eglise ».

- 2 Propagateur d'une foi ou d'une religion au détriment d'une autre. Aux dires des anthropologues, celui-ci fait autant, sinon davantage de mal que de bien. Les missionnaires qui suivirent Colomb en Amérique, anéantirent les religions indigènes pour la leur, et mirent fin pour combien de siècles à une civilisation brillante.
- 3 Religieux qui, d'une manière détournée, sans en être conscient le plus souvent, il est vrai, fait lui aussi de la politique.
- 4 Quelqu'un d'assez inconscient ou culotté, qui vient vous parler de religion, alors qu'il n'a pas le respect de celle d'autrui.
- 5 Mauvais esprit, impie, iconoclaste pour les gens d'une autre religion.
- 6 Ecclésiastique chargé de la délicate mission d'enseigner à des gens dénués de tout que l'homme ne vit pas seulement de pain et que c'est une bénédiction pour eux, en définitive, que de ne pas manger à leur faim en ce monde, car dans l'autre ils feront bombance, en quelque sorte.
- 7 Morceau de choix pour la marmite des cannibales.
- 8 Ecclésiastique à qui sa religion fait faire des complexes de supériorité.
- 9 Sorte de camelot de la religion¹⁴⁷.

Nous retrouvons, dans la caractérisation de ce missionnaire, la causticité, l'humour mordant qui parcouraient déjà la définition du curé. D'ailleurs, l'auteur leur décerne, à tous deux et à plusieurs reprises, la même étiquette d' « ecclésiastique » ou de « religieux ». Nous pouvons donc supposer que n'importe quel personnage entrant dans ces catégories se verraient traiter d'une manière analogue par Clavien.

Néanmoins, le fait que l'auteur ait choisi de traiter le cas particulier du missionnaire ne se révèle pas anodin. En effet, il apparaît à plusieurs reprises que la notion de prosélytisme est insupportable aux yeux de l'écrivain. C'est la perte d'une identité propre, d'une forme de pensée qu'il regrette ; surtout - on le constate dans sa référence à Colomb - si toute une culture se retrouve anéantie. Le reproche s'étend ici à n'importe quelle

¹⁴⁷ AP, p. 169.

religion, mais touche fortement l'église catholique qui, longtemps, accorda une large place aux missions.

A cette notion d'apostolat qu'il abhorre, Clavien mêle le thème du « complexe de supériorité » (définition 8). Croire qu'une religion est meilleure qu'une autre et imposer celle-ci le révolte. En décomposant ce raisonnement, il nous semble fondamental de souligner que l'auteur ne remet pas en cause le principe même de la religion et lui accorde d'ailleurs une large place dans son ouvrage.

Finalement, nous terminons cette approche des personnages annexes avec le regard porté par Praz sur le souverain pontife dans *Les Assassins du Clair de Dieu*. L'évêque de Rome constitue un des éléments-clefs de l'intrigue même du roman, puisque le cardinal Lombardi veut être élu au prochain Conclave pour pouvoir dissoudre l'Eglise. Mais son plan va échouer car il est assassiné. Le nouveau pape choisit le nom de Pierre II, « en hommage à celui à qui Jésus a dit : « Tu es Petrus et super hanc petram edificabo ecclesiam meam » »¹⁴⁸ et amorce ainsi un retour aux fondements du christianisme, une volonté encore plus profonde de l'enraciner :

Et, d'une voix puissante, l'homme de Dieu ajouta, face au monde qui l'écoutait : « Et les forces du Mal ne prévaudront point contre Elle ! ». Ces paroles trahissaient une profonde émotion qui résonnait comme un avertissement aux ennemis de l'Eglise¹⁴⁹.

Le projet du cardinal Lombardi, même s'il se solde par un échec, illustre de manière limpide la pensée de Praz. Ce dernier

¹⁴⁸ ACD, p. 335.

¹⁴⁹ Ibid., p. 335.

ne réserve pas au pape un sort plus enviable que celui destiné aux curés. Il leur voue un égal mépris, en dehors de toute considération digne : il exécrera n'importe quel religieux de manière similaire.

Si, dans son roman, son héros connaît une fin tragique, c'est parce que l'auteur, lucide, constate la puissance de l'Eglise et la difficulté de la remettre en cause. Mais, malgré tout, cela n'empêche pas notre Don Quichotte d'attaquer le Vatican, à la suite de la dénonciation du meurtre du cardinal :

Si Monsieur le Procureur de la République Italienne veut bien donner la peine de prendre contact avec nous, nous lui donnerons tous les détails de cet assassinat [...]. On nous a déjà prévenus : - le Vatican est un Etat dans l'Etat et les enquêteurs de l'Etat italien n'y seront pas admis. Nous lançons donc, parallèlement un appel à l'opinion internationale afin qu'il soit mis fin à cette situation qui permet à des gens qui se proclament au-dessus de tout soupçon de jouer les Borgia impunément¹⁵⁰.

L'auteur reprend ici un lieu commun en citant les Borgia, mais il cherche surtout à mettre en évidence des comportements déviants qui se répètent. Mais le reste de l'extrait est plus pertinent. Contrairement à Chappaz, par exemple, qui place le religieux à cheval sur deux mondes, Praz le voit comme n'importe quel autre homme, mais coupable d'hypocrisie. D'après nous, la situation présentée se révèle tellement extrême qu'elle devient inconcevable - bien qu'elle corresponde à une certaine tendance à l'excès de l'écrivain. Ainsi, elle se transforme en métaphore pour souligner - pour Praz - l'aptitude et l'habitude historique des religieux à profiter des avantages de leur condition, sans vraiment renoncer au monde, et à leur pouvoir sur ce dernier.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 350.

4.2. le fidèle

Maintenant que nous avons approché les membres du clergé, la manière dont le fidèle est perçu par chacun des écrivains doit être considérée. Hormis Praz qui lui octroie une place importante dans son œuvre, les autres écrivains ne s'arrêtent guère sur lui. Zermatten nous propose le portrait d'une seule fidèle en la personne de Nathalie, mais son cas est, nous le verrons, un peu particulier. En rassemblant différents éléments, nous pourrions déterminer la perception de Chappaz. Par contre, la mission sera presque impossible à réaliser dans l'*A-Propos...* de Clavien.

Commençons cette fois par aborder le fidèle sous la loupe de Narcisse Praz. Ce dernier - comme il l'a fait lui-même - amène son héroïne à décrypter le fonctionnement de l'Eglise à la lumière d'un manuel de psychiatrie, auquel il est fait régulièrement référence dans les Epîtres de la seconde partie du roman :

Je glisse imperceptiblement vers la Bible pour constater que prophètes et prédicateurs n'ont rien inventé mais beaucoup emprunté, tout dérobé, devrais-je dire, aux religions qu'ils condamnent, puis fatalement, je me réfugie dans mon Manuel de Psychiatrie qui, non moins fatalement, me donne réponse à tout¹⁵¹.

Ainsi, grâce à cet ouvrage, Magda-Leyna va également interpréter le comportement des masses populaires de croyants. Pour elle, les fidèles fonctionnent à l'espérance car ils ne sont pas prêts à accepter la finitude des choses, leur finitude.

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 168.

Finalement peu importe la religion, pourvu que l'espérance les soutienne. Ce dialogue entre Magda-Leyna et son ami l'anarchiste illustre leur opinion :

- Le jour où l'Eglise catholique eut enfin le droit de bâtir des lieux de culte, son premier soin ne fut-il pas de les nantir d'un clocher et de garnir ce clocher? Vous ne trouvez pas, Nando, que c'est un symbole intéressant que celui de la cloche? La cloche? Cela résume toute une philosophie, cela tient lieu de théologie. On entend une cloche tinter et on se dit : « Tiens, voilà l'opinion des catholiques romains ». [...] Toute la théologie dans une cloche. Vous ne trouvez pas cela amusant, Nando? [...] Il sourit :
- En somme, conclut-il, tu leur voles la cloche, ils sont perdus ? [...]
- Vois-tu, Nando, ton drapeau¹⁵², sans une cloche, c'est un message à vide. C'est sans espérance. Hisse donc une cloche au sommet de ton chêne, agite-la matin et soir juste avant ou juste après l'Angélus et je parie qu'avant dix jours tu auras des fidèles devant ta porte!¹⁵³

En somme, pour eux, l'homme a besoin qu'on lui délivre un message, qu'on lui dise ce à quoi il est destiné : il ne supporte pas de vivre uniquement sa vie, sans espérer quoi que ce soit de plus. Ce comportement se situe exactement à l'opposé de celui de Nando :

- Mais je n'en veux pas, moi, des fidèles! Ni devant, ni derrière ma porte ! Je ne cherche à convertir personne, moi. Je n'ai pas de vérité à leur proposer, moi! J'ai hissé mon drapeau pour qu'on me fiche la paix, pour qu'on sache qu'ici habite un homme libre qui n'attend rien de personne et n'a rien à donner à personne¹⁵⁴.

Cette manière aliénée de penser conduit Magda-Leyna à considérer l'ensemble des fidèles comme des fous qui se rassurent par la présence des autres. C'est en regardant passer une procession que notre héroïne parvient à cette conclusion :

Je regardai défiler cette procession d'humains normaux que j'eusse, individuellement, jugés fous si je les avais rencontrés isolément, celui-ci sur la Place de la Concorde à Paris, son gonfanon, ses litanies et ses ora pro nobis au vent, celui-là au Hyde Park de Londres, celle-ci toute seule sur la place du village de

¹⁵² Il s'agit du drapeau anarchiste qui flotte au sommet d'un arbre devant sa maison.

¹⁵³ *ACD*, p. 184-185.

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 185.

Brinione, celle-là en pleine gare de Milan à une heure de grande affluence, leur gonfalon, leurs litanies et leurs ora pro nobis au vent.

Je venais de découvrir la règle de la normalité : l'appartenance au plus grand nombre. Crois ce que tout le monde croit et tu es normal. Ne t'éloigne jamais du troupeau et tu seras normal. Ne proclame jamais une idée qui ne soit partagée par la majorité des gens et tu seras normal. Contiens ton excentricité dans les limites de l'admissible pour la majorité des gens et tu seras encore normale, mais déjà suspecte, ma fille¹⁵⁵.

Ce qui mérite d'être relevé dans la démarche de Praz, c'est qu'il attaque le comportement du fidèle sous un angle psychologique, presque sociologique, et que la théologie entre très peu en ligne de compte, en dehors de la question de l'espérance. Maintenant que nous percevons un peu mieux le personnage, nous pouvons comprendre d'emblée et instinctivement que ce qu'il exècre le plus dans l'attitude de n'importe quel pratiquant est son côté « mouton ». Praz recherche la liberté individuelle : il honnit tout ce qui peut ressembler à un mouvement de foule un tant soit peu organisé et dirigé.

Nous aborderons donc les questions relatives à la foi plus tard, lorsque l'auteur mettra ce problème en évidence, notamment dans les pages où il traite de l'existence de Dieu.

Chez Chappaz, le statut du fidèle est envisagé sous un angle radicalement différent. Tout d'abord, il n'apparaît guère dans le *Match*, mais, par contre, il se dessine à travers le *Portrait*. Dans cet ouvrage les paysans, à l'appel des cloches, vont à la messe. Le contraste avec Praz est si saisissant qu'il mérite d'être relevé :

Les cloches se lancent comme des soûlonnes dans l'air bleu. Elles courent au bois de sapins, elles patinent sur les pentes, elles sautent sur place. Elles se battent avec le gendarme la Mort, lequel devient

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 180.

soudain un Christ doré. Que disent-elles à nos gens ? « Va te confesser, il y a un confesseur au fond de l'église, un capucin. » Il soigne les âmes comme le fromager les fromages. Les sale, les claque, les frotte, les tourne, les retourne, les baigne. Siffle un pater, chante un ave, il lève les bras au ciel ! [...] La foudre éclate près de nos maisons. Il semble que les cloches crient : « Mettez-vous tout nus dans le Rhône ! » Il y a un gouffre en elles¹⁵⁶.

Les cloches sont également ici actrices de l'action, mais jouent un rôle beaucoup plus noble. Elles deviennent des messagères, qui battent le rappel des troupes. Car, chez Chappaz - contrairement à Praz, la participation populaire revêt une dimension positive et confère du sens à la célébration religieuse. La comparaison avec le bistrot, dans toute sa trivialité, illustre ce point de vue :

On prêche sur le haut pays. L'abbé Basile énumère les professions des apôtres : Matthieu était de l'Office des Poursuites, Paul était Caporal, Untel Pêcheur, Vétérinaire, Thomas peut-être était Cafetier...

Les cafés jouaient un rôle dans les sermons, comme dans le village où ils n'étaient jamais vides. Basile a bouffé du miel et il exhorte ses ouailles : « Si vous voulez prier, venez à l'église, je vous dis. Quelques-uns me répondent : on peut bien prier dans sa chambre. Ça c'est fort ! Quand vous avez envie de boire trois décis, buvez-vous tout seuls dans votre chambre ? Que non, vous prenez la direction du café, sacripants, assistez donc à la messe du dimanche ! »¹⁵⁷

Avec beaucoup d'humour, on retrouve ces fameux curés de campagne qui savent parler à leurs fidèles le langage franc et coloré qu'ils connaissent. Les paroissiens apparaissent dans cet extrait profondément croyants, mais pas forcément dans le respect absolu des règles de la doctrine de l'Eglise. Chappaz les présente comme de grands enfants turbulents. Au plus profond d'eux-mêmes, leur foi est enracinée mais cela ne les empêche pas de s'amuser à leur manière. C'est pourquoi ils craignent que

¹⁵⁶ *PV*, p. 86.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 140.

les changements apportés par le Concile ne viennent briser cet équilibre :

- Je vous livre la dernière histoire que j'ai apprise, après quoi le Vieux Pays est devenu le Jeune Pays et, entre-temps, tous les curés ont été changés ainsi que la liturgie et les églises. Les citadins doivent nous rapporter leur foi. Seront-ils tristes ? Nous, nous étions aussi absolus et pas plus sérieux que les enfants. Parfois de vilains enfants¹⁵⁸.

Les Valaisans de Chappaz se révèlent finalement aussi hauts en couleur et indomptés que leurs prêtres, ce qui explique d'ailleurs leur acceptation et entente mutuelles - même si les curés se distinguent de la foule de par leur statut. D'ailleurs, pour l'écrivain, cette consécration engage le respect, voire l'obéissance, des paroissiens : finalement, ils choisissent leur prêtre. Par conséquent, ils deviendront intraitables et renieront celui qui trahirait leur confiance :

Les prêtres sont aussi consacrés par la voix du peuple. Jeunes gens vous êtes poussés vers l'autel, vous êtes fêtés comme des députés par le village lors de la première messe, vous êtes choisis, présentés. Aussi celui qui transgresse la loi de l'offrande, s'il est découvert, doit quitter le pays. Je parle d'un Valais encore épiscopal, encore coofficiant. On supportera un tyran, on aura de l'affection pour une victime débonnaire, mais il perdra son pouvoir celui qui ne se gardera pas vierge¹⁵⁹.

Les fidèles valaisans se perçoivent, consciemment ou non, très différents des « citadins » et ce sentiment crée un certain communautarisme à l'encontre de ces derniers. L'auteur, après avoir mis en évidence sa crainte de la grisaille urbaine dans l'avant-dernier extrait, insiste encore sur d'autres particularités des fidèles de son canton :

On allait aux sermons comme à des chansons.
On allait écouter les vieux de la vieille. Un lièvre sous la soutane
avant d'entrer à l'église, ils se le permettaient. [...]

¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 147.

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 122.

Lucas fixait la bande qui se tenait près des bénitiers et qui, d'après lui, vendait des veaux au fond de l'église, il leur jetait comme un tison cette formule ambiguë : « Mes frères, celui qui prie se sauve, celui qui ne prie pas se damne. C'est le bonheur que je vous souhaite. Amen. »

Mais avez-vous connu la barrette, la barrette du père Guillaume? Il se balançait à tomber de sa chaire : « Dans cent ans, ce ne seront plus les mêmes fidèles dans cette église. » Il était gai. Il s'attristait : « Dans cent ans, ce ne sera plus le même curé ! » Puis : « Les mauvais chrétiens sont comme Pierre qui a renié Jésus-Christ par trois fois. Passe encore pour une fois... Les mauvais chrétiens sont comme ces girouettes qu'on met sur le toit des maisons pour empêcher la foudre de tomber. »

Pardonnez-moi mon goût pour les sermons rustiques.

J'ai besoin de rire et j'ai besoin d'être converti. Et je ne suis pas sans chair ni pleurs, comme la cigale, un insecte de la poésie pure. Plutôt artiste malgré moi¹⁶⁰.

Même si les mots le disent, les excuses de Chappaz sonnent ici plutôt comme une revendication de sa particularité et d'une volonté de présenter une exception valaisanne, que comme un pardon contrit. On retrouve dans ces lignes, un humour, une trivialité rassurante, un franc-parler peut-être parfois un peu fruste, qui spécifient les fidèles vus par l'auteur.

Malgré la reconnaissance de son imperfection dans les dernières lignes de l'extrait, Chappaz insiste aussi sur sa détermination - et celle de tous les autres fidèles, à croire, à se purifier ; à être convertis :

L'accent est mis sur une qualité qui doit nous donner dans l'intelligence, dans l'âme, la saveur de la neige, la fraîcheur de la source. Les corps doivent répondre.

Même s'ils gémissent. [...] ¹⁶¹

C'est pour cela que les curés, en tant que guides, doivent indiquer une voie parfaite à leurs ouailles, mais aussi les canaliser :

¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 141.

¹⁶¹ *Ibid.*, p. 122.

Comme disait le vieux Siméon : « Eh bien ! une fois les gens ne croyaient pas tant alors... si ! les gens croyaient encore, mais les prêtres ne croyaient pas tant ! »

Méfiez-vous du Valais crédule !

Mes compatriotes iraient bien plus loin que les prêtres. Les prêtres sont un garde-fou¹⁶².

Exigeants, les fidèles oublient l'homme dans le curé pour qu'il se livre tout entier à sa tâche ; leur salut. Opiniâtres, les prêtres ne veulent faillir à cette mission, quitte à se perdre eux-mêmes :

J'ai vu des prêtres petit à petit mangés par leurs paroisses comme des hosties. Leurs vies fondaient comme la neige. Ils s'étaient donnés pour maçonner les chapelles, crier l'évangile, réciter les offices et avancer avec les âmes. D'instinct la beauté attirait les vrais pères mais ils avaient l'art surtout de leurs grosses pattes légères, de leurs gros doigts intelligents, de toucher la souffrance d'autrui et de la bénir. Ils avaient de larges antennes. Ils tâtaient les adolescences, les démons de midi, les agonies.

Quels refrains les villages têtus chantent-ils certains jours de mai ? - « C'est injuste, je ne crois plus. » - « J'ai prié, je ne suis pas exaucé. » - « Je n'en peux plus ! » Jour de néant, jour de coup de hache ! **Les villages réclament l'offrande claire et pure des choses impossibles**¹⁶³.

Entêtés, les paroissiens semblent prêts à ne rien concéder au curé ; peut-être parce qu'ils prennent leur foi, leur salut extrêmement au sérieux. Ils attendent que le prêtre se dévoue totalement à cette cause. Mais cette quête d'absolu peut conduire à des excès :

Nous sommes hardis et excessifs. Commettre un meurtre n'est rien, croire est plus important. Deux garçons assommèrent leur rival qui avait soumissionné la place à la laiterie et l'avait obtenue. Ils se sont mis à genoux près du corps et ont prié, les bras étendus, les cinq plaies du Christ, cinq Pater pour le repos de l'âme de leur victime.

- Vous avez affaire à des roublards, ont dit les gendarmes.

Peut-être...

- La religion, il ne faut pas en prendre plus qu'on n'en peut supporter, jurait un ermite.

- Pourquoi ?

Mais lui se tapant le front :

¹⁶² *Ibid.*, p. 140.

¹⁶³ *Ibid.*, p. 143-144.

- L'abîme est en haut¹⁶⁴.

A cause de leur propension à l'exagération ou à la démesure, les Valaisans de Chappaz n'apparaissent donc pas comme des fidèles traditionnels. Finalement, la foi constitue une composante essentielle de leur quotidien ; elle y est intégrée de façon si naturelle que les gens ne se rendent pas forcément compte de cette particularité : « Les Valaisans ont le chapelet à la main quand ce n'est pas le verre.¹⁶⁵ »

D'ailleurs, Chappaz lève le sien pour ajouter :

« Vous voulez savoir pourquoi nous sommes religieux ? Ce qui me plaît le plus dans la religion, à cause de toute la matière, c'est la résurrection des corps. » Je suis physique comme la vigne et le vin. Lui, il se trouble, moi je prie. Et ma prière c'est peut-être de me soûler jusqu'à ce que je sois ivre-mort. Eh bien, c'est une prière comme une autre ! Jusqu'à ce que je clarifie mon regard, jusqu'à ce que je distingue Celui qui m'a offert le monde¹⁶⁶.

Dans ce dernier extrait, le choix des pronoms se révèle particulièrement intéressant à observer. Alors que la question de départ porte sur l'ensemble des fidèles, y compris l'auteur - « nous », la réponse se concentre uniquement sur le « je » de Chappaz. Nous voyons dans ce choix deux explications, peut-être complémentaires. Tout d'abord, pour permettre la comparaison « physique » avec la vigne et le vin, le singulier constitue un meilleur ancrage et présente un pendant à la figure christique. Ensuite, il souligne une compréhension, ou plutôt une assimilation parfaite de l'écrivain aux gens dont il parle. Ce qui lui permet de parler en leur nom.

¹⁶⁴ *Ibid.*, p. 32-33.

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 56.

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 78.

Les fidèles du *Portrait* semblent vivre une religion en dehors du temps et des usages, plus selon le rythme des gens et du village que selon celui de l'église : « Villages, couvents malfaisants ou attentifs, certains réussissent à comprendre et à se dominer »¹⁶⁷.

La prière, l'attachement à Dieu et aux Ecritures se pratiquent dans la banalité du quotidien, sans grande réflexion théologique, loin de Rome et de ses préceptes. Mais Chappaz parvient ainsi à mettre en évidence chez les fidèles une foi simple, voire un peu rudimentaire, mais vraiment intériorisée et donc plus vraie :

Les villages étaient certes trop pauvres de science mais ils ont inventé leur propre remède. Ce fut le cœur, ce fut l'église intérieure¹⁶⁸.

Ces Valaisans, malgré leurs attitudes souvent impertinentes, dévoilent une forte religiosité alliée à un profond respect pour le sacré. Chappaz démontre qu'ils partagent en fait le même humour truculent, un brin irrévérencieux, mais jamais insultant : ces fidèles pratiquent avec sincérité leur religion au quotidien. Ce bref récit l'illustre bien :

Je bavardais au terme d'un souper à une grande table et l'un des convives, en contant une histoire, dit une forte obscénité. Un signe du doigt du maître de la maison et l'un des garçons enleva le pain et disparut. « Hé », fis-je à mon voisin.- « Pour qu'il n'entende pas », me dit-il et il ajouta : « Chez nous, le pain ne doit entendre ni une impureté ni un mensonge. » - « C'est donc le royaume de Dieu ici, par instants du moins. »¹⁶⁹

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 81.

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 80.

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 81.

Si le fidèle de Chappaz est intéressant à étudier, c'est parce que le *Portrait* fourmille de renseignements les plus divers à son sujet ; la situation se présente fort différemment chez Zermatten. En effet, tout d'abord, le roman ne s'attarde guère sur l'attitude des fidèles pour se concentrer plutôt sur la figure du prêtre ; il se révèle donc difficile pour nous de relever des informations pertinentes car elles sont rares. Ensuite, le deuxième problème qui se présente concerne Nathalie. Cette dernière apparaît, de par son rôle dans le récit, comme un exemple de fidèle assez particulier puisqu'elle met en doute sa foi et n'affiche pas un statut de pratiquante assidue -- bien au contraire.

La pauvreté des informations nous oblige néanmoins à nous intéresser de plus près à Nathalie et à essayer de comprendre ce que Zermatten voulait nous montrer à travers elle. Nous essayerons de déterminer si elle apparaît pour lui comme un cas de figure singulier ou comme un modèle en voie de se généraliser et quelle image elle dégage dans le récit.

Le personnage de Nathalie entre en jeu dès le début du roman, à la deuxième page exactement. Gérard, avec surprise, la reconnaît alors qu'elle est la marraine dans un baptême qu'il doit célébrer :

Je la reconnus dans un éclair, comme si nous ne nous étions jamais quittés. Ce ne serait pas très exact de dire que je reçus un choc. J'ai baissé les yeux parce qu'une lumière trop vive entraînait en moi, m'envahissait jusqu'à l'âme. Nathalie... [...]

J'allai vers elle, automate ensoutané.

- Nathalie...

Ma voix était ferme, me semble-t-il, naturel, ce geste de ma main qui s'avance à la rencontre de la sienne. - Gérard... Est-elle moins surprise ? [...]

Est-elle seulement mariée ? La main gantée ne me donne pas de réponse.

- Vous avez une bien belle église, Monsieur le Curé...

Me signifie-t-elle que la distance, entre elle et moi, est infranchissable ? Raille-t-elle mon choix ? J'essaie de rétablir le pont :

- Depuis combien d'années ?...

- Ne comptez pas¹⁷⁰.

Dans cet extrait et les pages qui suivent, la jeune femme apparaît comme une fidèle exemplaire, respectueuse envers son curé et connaissant les étapes de la cérémonie sur le bout des doigts. D'ailleurs, elle est allée à bonne école puisque l'auteur souligne son éducation religieuse : « Signe de connivence avec cette jeune femme qui ne pouvait avoir oublié ses études chez les sœurs ? »¹⁷¹. Imprégnée par cette formation traditionnelle, lorsqu'elle retrouve son vieil ami Gérard, elle ne voit que le prêtre et souligne encore leur statut différent :

- Je suis sûre que je vous dérange... [...]

- Tu ne vas pas me dire *vous* comme à un Monseigneur ? [...]

- Ce n'est pas facile de tutoyer un prêtre... On nous a tellement appris à vous respecter... Enfin, si cela peut te faire plaisir...¹⁷²

Mais, même s'il lui reste des traces de son passé, Nathalie a changé. Elle a quitté le Valais de son enfance pour aller enseigner à Genève, ville symbole du protestantisme. Après un mauvais mariage, elle a déjà connu le divorce et n'est guère revenue en Valais depuis :

Ils pouvaient reparler de Planigent :

- Moi, depuis mon divorce, je n'ai pas osé y remettre les pieds. Maintenant que je suis veuve... Ils n'ont rien oublié, sans doute. Je n'y ai plus d'attaches que la tombe de mon père.

- Et nos souvenirs¹⁷³.

¹⁷⁰ *SO*, p. 10-11-12.

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 12.

¹⁷² *Ibid.*, p. 65.

¹⁷³ *Ibid.*, p. 174.

Dans ce dernier passage, la difficulté de Nathalie à supporter le regard des autres est palpable. Tout comme dans le suivant, mais pour Gérard :

Il hésita. Pas tout de suite, pas en pleine lumière ! Ce soir... Ne voir personne, ne se montrer à personne. Ces regards qui le brûlent comme des braises.

- Défroqué !...

Qu'on attache une meule à son cou ! Qu'on le jette au fond de la mer ¹⁷⁴!

Les deux héros apparaissent comme des parias en leur pays, à cause de leur statut de divorcée et de défroqué. Dans le contexte de l'époque, cette perception colle à la réalité. Il est intéressant de noter que les personnages éprouvent une certaine culpabilité face à leur choix de vie ; ce sentiment, tout comme dans le roman *L'Empreinte* dont nous avons parlé plus haut, est à relier avec l'imprégnation religieuse que les personnages ont connue par le passé. D'ailleurs, ils ne renient pas forcément cette culture :

- Tu es donc libre ?

- Naturellement.

- Mais alors...

- Alors, rien. Non, Gérard, n'allons pas trop vite. [...]

- Mais enfin, je suis un homme comme les autres, rien de plus, rien de moins...

- Tu sais bien que ce n'est pas vrai... Je n'ai rien à t'apprendre. Est-ce que tu mesures ?... Il m'arrive encore d'aller à l'église, tu sais... *Toute une part de moi-même...*

Elle eut un geste de colère, désespéré, et, les deux coudes sur la table, cacha son visage dans ses mains. [...]

« Est-ce que tu mesures ?... » Comme si j'avais la lèpre ¹⁷⁵!

Maintenant, Nathalie exprime ses doutes quant à la viabilité de sa relation avec Gérard et essaie de lui expliciter son sentiment de culpabilité. Lorsqu'elle avoue pratiquer encore, même irrégulièrement, c'est un certain sentiment religieux et un

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 118.

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 174-175.

sens du sacré qu'on lui a inculqué qu'elle met en évidence. Mais l'hésitation qui habite son propos soulève une question : cette partie d'elle, encore ancrée dans la religion, quelle en est la véritable nature? Nous avons montré plus haut que cette religiosité trouvait ses racines dans une imprégnation, une accoutumance qui avait eu cours durant la jeunesse du personnage. Par contre, à aucun moment Nathalie ne fait réellement une profession de foi claire. Néanmoins, le fait que, même en ayant pris ses distances avec son passé - en terre protestante qui plus est, elle ne renonce pas totalement à la religion, pourrait tout de même indiquer une adhésion au catholicisme. Mais là ne se situe pas le vrai problème.

La foi de Nathalie ne constitue pas un enjeu central. Il nous semble que l'auteur expose ici plus un problème de société que de religion. En effet, la jeune femme n'évoque guère le regard de Dieu pour ne se concentrer que sur celui de ses congénères. Les extraits précédents, qui mettaient en exergue la difficulté de Nathalie d'assumer son choix de vie dans le cadre du Valais et sa honte face au regard de la population locale, entrent bien dans cette problématique.

Les transformations des modes de vie traditionnels qui ont lieu à partir de la seconde moitié du vingtième siècle entrent en conjonction avec les questions qui agitent le Concile. Des problèmes essentiels comme le statut des divorcés au sein de l'Eglise et celui du célibat des prêtres apparaissent clairement au fil des lignes du roman de Zermatten. Ce dernier nous propose donc un modèle de fidèle un peu particulier car

Nathalie ne peut pas vraiment accéder à cette condition. Sans faire preuve de trop de complaisance envers elle, l'auteur explicite donc ses souffrances, notamment celle de subir l'opprobre de ses semblables. De plus, la jeune femme a conscience que ce rejet sera définitif si elle noue une véritable relation avec un « défroqué ».

En dehors de certaines considérations dogmatiques, Zermatten dénonce ainsi le comportement parfois peu charitable de ceux qui pourraient porter l'étiquette de « véritables » fidèles ! Ainsi, indirectement, l'auteur dénonce certaines attitudes des pratiquants catholiques. Dans le même temps, il met en lumière la sincérité de Nathalie qui s'inflige régulièrement un jugement critique, sans pourtant charger de reproches ses semblables. Gérard fait preuve d'un peu moins de considération envers ces derniers, mais il n'a pas encore le recul nécessaire pour apprécier sa nouvelle situation et mettre toutes ses émotions de côté.

La manière dont Zermatten peint, à travers les lignes, les défauts, les doutes, l'authenticité de Nathalie rend le personnage plutôt touchant. De plus, en la présentant comme victime d'un mauvais mariage, il cherche presque à justifier, voire à cautionner son divorce. De l'autre côté, il pose de bons catholiques, respectueux des usages de leur religion, mais parfois trop intransigeants. Il semble donc que l'écrivain ne se satisfasse pas de la vision manichéenne consistant à opposer bons et mauvais chrétiens. Zermatten établit même une certaine

distance entre lui et ceux qui considèrent que le statut civil des individus peut constituer une entrave à leur pratique religieuse.

Conscient des changements intervenus dans la société contemporaine, particulièrement de la perte des privilèges du mariage catholique, l'écrivain - sans les condamner - s'interroge sur la place que doivent occuper cette nouvelle catégorie de fidèles au sein de l'Eglise. Cette réflexion et ce questionnement autour du personnage de Nathalie dénotent un vrai souci de Zermatten de comprendre, voire d'intégrer, ce type de fidèle. Peu à peu, l'écrivain nous apparaît donc moins conformiste que ce que l'on aurait pu attendre.

Un dernier cas reste à étudier : il s'agit de la vision présentée par Clavien dans son *A-Propos*.... Nous l'avons dit plus haut, aucun élément ne vient proposer un éclairage direct sur la question. Mais, par le biais d'autres définitions, nous tenterons de regrouper des informations afin d'en retirer au moins une indication générale.

Tout d'abord, lorsqu'il définit le curé, il signale tout de même la présence de ses « ouailles ». Difficile de déterminer s'il insufflé une connotation particulière dans l'interprétation de ce terme. Néanmoins, en reprenant la totalité de l'extrait, le ton se précise :

Homme d'église armé d'une belle conviction qui, du haut de la chaire, dit sans sourciller à ses ouailles ce qu'elles doivent faire et qui n'hésite pas lui-même à mettre en pratique certains passages de ses sermons¹⁷⁶.

¹⁷⁶ AP, p. 79.

Dans cet ouvrage datant de la fin des années septante, il est amusant de noter la manière dont le curé apparaît. En effet, l'image du prêtre sermonnant ses fidèles depuis sa chaire avait plutôt cours dans l'ancien rite mais elle demeure extrêmement parlante : elle explicite une forme de pouvoir du curé sur ses paroissiens. Chez Clavien, les « ouailles » se retrouvent confortées dans leur statut de pauvres brebis, victimes d'une certaine hypocrisie de leur prédicateur.

Cette idée se retrouve également dans plusieurs propositions définissant le pasteur :

- 1 Sorte de curé à la manière protestante. Plus malin que son homologue catholique, le pasteur a réussi à persuader la communauté de pourvoir à l'entretien non seulement de sa propre personne mais à celui de sa femme et de ses enfants. De cette manière, il se trouve plus libre pour exercer son ministère et peut jouir des avantages de la religion, sans avoir à en éprouver les inconvénients.
- 2 Homme d'église que l'on peut également rapprocher des pope, druide, mollah, imam, brahmane, derviche, ... En effet, comme chacun de ceux-ci, il prétend lui aussi que la Vérité parle par sa bouche et non par celle des autres.
- 3 Emissaire céleste chargé de la garde des âmes contre rémunération terrestre.
- 4 Homme d'église auquel on aurait donné ce nom de pasteur à cause de la **docilité ovine de ses ouailles**, ou parce qu'il faut le suivre comme les moutons suivent le berger qui les garde ?...¹⁷⁷

Dans la première partie de cette dernière proposition, l'écrivain dénonce assez vertement une forme de servilité des fidèles protestants - comme il l'a déjà fait pour les catholiques, mais en jouant ici sur le sens premier du mot « pasteur ».

La fin de l'énoncé se révèle un peu plus ambiguë. Cette représentation du berger gardant son troupeau ne nous semble pas forcément péjorative : au contraire, une idée de force

¹⁷⁷ *Ibid.*, p. 192.

protectrice se dégage alors de la figure du pasteur. Mais la proposition est nuancée par la présence de points d'interrogation et de suspension. Illustrent-ils les doutes de l'écrivain ? Il s'agit d'une éventualité à envisager.

Dans la deuxième définition, nous retrouvons une critique que nous avons déjà rencontrée chez Clavien. Il reproche - d'ailleurs à chaque religion de manière indifférente - la volonté des dignitaires d'affirmer la supériorité de leur foi sur celle des autres.

Dans l'énumération de cette seconde proposition, la présence d'un druide nous trouble. Même s'il s'agit simplement d'un entassement de termes équivalents, ce dernier détonne un peu car il remplissait la fonction de prêtre dans les religions celtes, aujourd'hui plus au moins éteintes. Sa présence, entre un pape et un mollah, surprend donc. Peut-être l'auteur voulait-il renforcer le comportement immuable des prêtres, en dépit du temps et des pratiques ?

A la lecture de plusieurs définitions, nous pouvons relever à différentes reprises la présence des « âmes » ; par exemple dans la troisième proposition caractérisant le pasteur. Le choix de ce terme n'est pas anodin. En effet, dans le contexte où il se trouve placé, le choix du mot « âme » induit la reconnaissance de la part spirituelle des individus.

Nous pouvons donc dire que, même s'il condamne une trop grande docilité des fidèles, Clavien légitime et accepte leur existence, tout comme celle des différentes religions. Par

contre, il demeure, pour l'heure, difficile de savoir s'il participe ou non à leur groupe.

4.3. Les pratiques et les croyances

Dans ce nouveau chapitre, nous aborderons certains éléments qui constituent le vécu, au quotidien, du catholicisme. Il s'agira de rituels institutionnalisés, ainsi que d'autres pratiques moins structurées ; ces dernières pouvant même relever de la superstition.

4.3.1. Les pratiques : messe et sacrements

Les pratiques ritualisées de la religion traditionnelle sont nombreuses et variées. Selon les temps liturgiques, différentes célébrations peuvent avoir lieu, avec des points forts à Pâques et à Noël par exemple. De plus, les sacrements - baptême, confession, communion, confirmation, mariage, sacerdoce, extrême-onction - occupent une place importante dans le quotidien des fidèles.

Tous ces usages, même si leur liste n'est pas exhaustive, se retrouvent - plus au moins détaillés - dans les œuvres de nos auteurs. Nous étudierons donc comment ces derniers nous présentent ces pratiques dans leur exercice concret.

Chez Chappaz, les messes sont présentées comme de véritables rituels sacrés, avec une part intangible, flottant entre

des caractéristiques naturelles et magiques à la fois. L'exemple que nous avons choisi illustre parfaitement cette vision particulière. Il s'agit de l'évocation, à l'abbaye de Saint-Maurice, d'un office nocturne, certainement les matines puisque, comme ces dernières, la célébration se déroule avant le lever du jour. La description, subtilement déclinée entre lumière et obscurité, nous fait un peu songer à une peinture classique flamande.

Même si l'extrait fait un peu long, nous restituons tous les passages qui nous semblent importants :

¹ On pénètre à l'intérieur du vaisseau obscur et saint par de petites portes latérales. L'épaisseur des ténèbres y est dense et, suspendu à un fil, brûle seulement un lumignon de verre rouge rempli d'huile, tout près de la voûte, au milieu du vide. C'est un signe sur la page sombre et
⁵ qui marque à notre esprit noirâtre la présence : de Dieu.

Les prêtres à la porte de l'église se préparent, se lavent les mains, revêtent l'aube blanche, baisent l'étole, enfilent la chasuble tressillée d'or où, longue et large, la croix est brodée. Un petit garçon monte sur un escabeau et se hausse sur la pointe des pieds pour allumer les cierges
¹⁰ qui clignent et font tanguer le doux portrait familial de la Vierge à l'Enfant. Le printemps sort de dessous la terre. [...] Le vent glisse et gémit doucement par huis et les serrures.

« Hoc, hoc... » crient à voix basse les prêtres penchés à l'autel sur un petit disque de farine blanche. Ils s'arrêtent, ils s'essoufflent, ils reprennent. Il faut que les paroles tombent de leurs lèvres, tranchées
¹⁵ comme du granit, pures, sans lapsus ni embrouille et qu'ils installent la phrase comme des moellons pour construire un mur, une digue dans les ténèbres, un pont vers l'autre monde. [...] « Hoc est enim... » Ils deviennent graves et rouges ou pâles pour maçonner la grande affirmation. Le Père Joris entre en agonie. Il est courbé en deux, plié par
²⁰ les crampes comme un mangeur qui reste soudain étranglé, les coudes sur la nappe de dentelles, le bout des doigts tenant l'hostie blanche, sa nuque raidie et toute sa figure hors d'haleine, immobile en pleine course, ses cheveux mêmes agités par le fluide, nourris par les perles de sueur, prêts à s'embraser aussi violemment que des herbes sèches, tant
²⁵ l'effort, l'étincelle le tend, le parcourt de la plante des pieds à la racine du cercelet. « Hoc, hoc... » ils sont là dans la basilique ; ces mots sont des rochers qui doivent leur sortir de la bouche, tourner en bas le menton, descendre, bondir par-dessus le sternum et tomber dans le petit lac de vin et frapper, baiser, pénétrer le soleil blanc. La langue des
³⁰ prêtres remue les arbres, les maisons, les chemins. Il faut, il faut le verbe. [...]

35 Le guerrier de la foi tue son cœur, et tout à coup le printemps : corpus meum. Joris qui était figé, gelé, scellé, enfin il hurle, enfin il se relève, il se dresse comme sur un échafaudage et donne son Christ¹⁷⁸.

Différents éléments attirent immédiatement notre attention. Tout d'abord, malgré l'atmosphère paisible du lieu, de la violence va rapidement se dégager de la célébration même du rituel, alors que celui-ci avait débuté dans la quiétude.

En effet, les deux premiers paragraphes décrivent le décor traditionnel de l'église, ainsi que la préparation des religieux à la messe : tout se déroule dans un silence feutré et respectueux. Mais, par la suite, les événements s'intensifient. Dans le texte de Chappaz, le prêtre officiant finit par livrer, face à l'autel, un véritable combat dans lequel il jette toutes ses forces et qui le conduit à une forme de transport. La présentation de l'hostie, mais surtout la transsubstantiation, apparaissent donc comme des moments extrêmement forts et liés au surnaturel ; il s'agit clairement, pour l'auteur, d'un miracle, qui, de plus, se renouvelle sans cesse.

Ce moment-clef de la messe donne également l'occasion au curé de Chappaz d'entrer en contact avec « l'autre monde ». En effet, nous nous rappelons que, pour l'auteur, les prêtres présentent la particularité de vivre sur la frontière qui sépare les mortels d'un univers immatériel. Dans cet extrait, l'auteur met en scène ce moment charnière où l'ecclésiastique jette « un pont vers l'autre monde » (ligne 12).

¹⁷⁸ PV, p. 14 et 17.

Pour réaliser cette transition, le curé doit néanmoins prononcer des mots qui ont valeur de formule magique. Dans ces lignes, Chappaz insiste sur la vigueur et la puissance du « verbe », surtout si on y met la conviction nécessaire. Un parallèle entre ce dernier élément et son écriture - particulièrement dans cette volonté de toujours rechercher et poser les mots précis, en adéquation avec ses idées - doit peut-être s'établir ?

Un deuxième fait important est mis en évidence grâce aux paroles du prêtre. « Hoc est enim... » : dans les souvenirs de jeunesse de Chappaz, l'ancien rite a toujours cours puisque le latin a toute sa place. A la lecture de cet extrait, il nous semble certain que cette langue, qui résonne encore visiblement dans les oreilles de l'auteur, lui parle fortement. Peut-être plus que le français.

En dehors d'un attachement certainement un peu nostalgique, le latin - que cela soit par ses racines ou ses sonorités - se révèle sans doute à ses yeux plus adapté au rituel de la messe, comme « langage magique » pour entrer en contact avec Dieu : les phrases ainsi prononcées prennent une autre dimension et leur écho retentit ainsi plus profondément chez les auditeurs. Une réflexion d'Adrien Pasquali étaye notre interprétation :

Chappaz a dit l'importance de son passage à Saint-Maurice pour son éveil poétique. Certains chanoines y enseignaient qu'écrire est une activité qui se fait en Dieu. Jusque dans sa manière de le tordre. « Sancta Gougra, sancta Réchy, ora pro nobis » (A rire et à mourir), l'attention de Chappaz au latin liturgique est constante. Si le poète a traduit la langue dite classique des Géorgiques (1954), il a maintes fois associés les éléments imaginaires et les qualités expressives du

latin et du patois, [...]. Les qualités synthétiques du latin et du patois sont privilégiées aux dépens d'un français analytique¹⁷⁹.

A partir de là, nous pensons pouvoir affirmer que les qualités propres au patois s'appliquent également au latin :

Chez Chappaz, l'utilisation lexicale et stylistique du patois est fondée autant sur sa valeur d'exactitude que sur sa valeur musicale, qui n'est pas décorative. Dépositaire de la force de l'origine et des traces d'une oralité édénique, le patois marque le refus d'une perte irrémédiable¹⁸⁰.

Nous pouvons penser que la disparition de l'ancien rite catholique, ainsi que celle du monde paysan traditionnel lui laisse un goût amer.

Finalement, nous constatons que la nuance entre rituel religieux ou magique est ténue et ne transparaît pas clairement du regard des Valaisans :

Du point de vue des anciens, ce qui serait délicat c'est de tirer un chamois pendant la grand-messe. On dérangerait la magie blanche de l'Eglise par une espèce d'acte de magie noire. Chut ! Les prêtres...[...]

Quand les prêtres n'ont pas l'air qui rassure des bons vivants, quand ils ne sont pas apiculteurs ou vignerons et n'offrent ni le miel ni l'Humagne à nous autres bons amis, il semble qu'ils peuvent être dangereux¹⁸¹.

Le prêtre devient le détenteur d'un réel pouvoir, effectivement magique, mais de nature positive : cet aspect de leur personne inspire d'ailleurs une certaine crainte aux fidèles. Néanmoins, l'exercice de ce pouvoir se limite à quelques moments particuliers, celui de la messe, par exemple, qui relève de « la magie blanche ». Chappaz, comme ses Valaisans, semble

¹⁷⁹ FRANCILLON, Roger, JAQUIER, Claire, PASQUALI, Adrien, *Filiations et filatures, littérature critique en Suisse romande*, Genève, Editions Zoé (coll. « Critique »), 1991, p. 183.

¹⁸⁰ *Ibid.*, p. 182.

¹⁸¹ *PV*, p. 33.

admettre cet état de fait, mais cela ne l'empêche pas de se moquer - non sans l'accepter - de la tendance à l'exagération de ses concitoyens :

J'ai entendu les cantonniers d'une route qui va de Sion dans les montagnes, me dire : « Attention aux prêtres ! » Puis : « ils ont trois dons. » - « Lesquels ? » demandai-je. - « Premièrement, le curé peut parler aux morts, suffit qu'il aille la nuit sur une tombe, dans ses ornements sacerdotaux. » - « Et deuxièmement ? » - « Deuxièmement, quand il distribue les hosties à la communion, à l'instant où il l'élève et il regarde le front du fidèle, il peut lire les pensées. » - « Tiens ! » - « Troisièmement, il peut jeter un sort à celui qui le frapperait ou l'injurierait, faire sécher un bras, bégayer. »

Nous pourrions envoyer cette annonce, ou coller cet avis au pont de Saint-Maurice : « Valais cherche Jésuite savant, cordon ombilical pas encore coupé avec les primitifs. »¹⁸²

Plus que l'humour, cette pointe finale exprime une revendication : Chappaz reste fortement attaché à la simplicité des Valaisans.

A côté des différents aspects que nous venons de souligner, une dernière phase, qui semble se greffer naturellement aux messes du *Portrait* ne doit pas être omise :

En taillant dans un petit morceau de lard, en léchant un verre après la messe, après le tir dominical, en fumant au coin des barrières une pointe de cigare, les Monthey ou ces bouts tordus comme des vis et d'un âcre ! dits les clous d'un cercueil, on discutait sur nos maîtres à prier¹⁸³.

Si la messe se définit comme un moment sacré, les réalités quotidiennes reprennent vite le dessus et les fidèles font la part des choses. La plus banale des discussions autour d'un verre de vin, à la sortie des offices, devient une phase de transition qui permet au fidèle de reprendre pied dans la réalité.

¹⁸² *Ibid.*, p. 33-34.

¹⁸³ *Ibid.*, p. 31.

Cela ne signifie pas que le sacré n'a pas de place dans la vie, au jour le jour, des Valaisans, bien au contraire ; mais il faut souligner la place particulière occupée par les offices religieux.

D'autre part, le partage d'un verre, même devant l'église, n'a absolument rien de déplacé, voire de sacrilège. Chez Chappaz, le vin, boisson à la fois conviviale et universelle, possède une valeur sacrée. D'ailleurs, à la fin du *Match*, il présente, en extension, ces personnages à part entière :

Tous les vins : Humagne, Arvine, Hermitage, Malvoisie, Muscat, Païen, Fendant, Johannis, Rèze, Riesling, la Dôle et le Rouge du Pays¹⁸⁴.

Pour lui, le contenu de son verre, il faut tâcher de le respecter.

Le départ-surprise s'amorçait vers les glaciers d'Anniviers, vers le Bas-Valais, vers les cures vigneronnes. Elles le sont toutes. Chaque curé reçoit le voisin avec la carafe et les verres, cela forme une petite cathédrale sur la nappe et Philomène apporte l'os de mouton et le fromage de la montagne. « Nous rentrions trébuchants et bienheureux dans notre gîte le soir, épanouis comme des roses », contait le parent. [...] Mais à cause de sa force le vieux n'arrivait pas à se noyer, se concentrer dans le vin. « Charrette, clamait-il, je perds l'euphorie ! » [...] ¹⁸⁵.

Nous retrouvons dans ce rapport au vin la même ambiguïté que dans celui avec les curés : un respect teinté de bonhomie et de trivialité. C'est comme si les Valaisans de Chappaz avaient réussi à intégrer, voire à fondre, dans leur quotidien tous leurs univers sacrés.

Abordons maintenant un deuxième point important dans les pratiques: il s'agit des sacrements. Nous nous arrêterons uniquement sur l'extrême-onction qui tient une large place dans le *Portrait*. L'extrait qui suit est emblématique :

¹⁸⁴ *MVJ*, index valaisan.

¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 131.

- Avez-vous des types qui osent ne pas aller à la messe là-haut ?
- Deux ou trois.
- Et qui refusent le prêtre à l'heure de la mort ?
- Dites, c'est dur de nous résister. On va les trouver et on leur parle sans manières, droit en bas.
- Oui ?
- Il convient de se dépêcher, frapper à leur porte au bon moment, enfoncer la porte. Eux, ils sont dans leurs petits souliers.

Ouais, ouais, dans leurs petits souliers au fond du lit ! On rit car notre tour n'est pas encore venu. L'extrême-onction nous graissera les bottes pour décamper de ce monde. Dans ces moments-là un bon prêtre est le meilleur ami que nous puissions souhaiter. [...] Il faut que le curé sache accoucher les âmes. Les véritables praticiens sont rugueux et tendres. Ils sont doux malgré les paroles éventuellement mordantes. Et ce sont les doux qui doivent tirer le vin et le boire¹⁸⁶.

Malgré un humour un peu noir, le propos de fond reste très sérieux. Le dernier sacrement devient ironiquement un geste vital pour le mourant. Chappaz - et ses personnages - plaisante avec la mort, mais pas du tout avec le salut des âmes. Cette dernière revêt une importance fondamentale. D'ailleurs, il se plaît à comparer l'extrême-onction à un accouchement, car tous deux conduisent à la vie. Nous touchons ici au cœur de la foi de l'auteur : la croyance confiante en l'existence d'une âme immortelle en chaque individu. Et face à cette assurance, même les plus irréductibles incrédules cèdent - au moins en partie - mais souvent par crainte :

La femme à François de Jean-Pierre va entrer en agonie. François de Jean-Pierre est non-pratiquant et la coterie des non-baptisés le soutient. Lui, il se gonfle facilement de cordialité avec ces Messieurs de la Cure. Le curé a su que sa femme l'appelait, il va. Le large sourire barbu du mari l'accueille : « Ah ! mais pas de ça chez moi ! » - il a vu que le curé enfilait son surplis blanc, passait son étole. François de Jean-Pierre se fâche, sa femme supplie : « On ne veut pas se disputer maintenant. Je vais bientôt passer bas. » François de Jean-Pierre veut mettre le curé dehors. C'est le curé qui l'empoigne et le flanque à la porte de la chambre. Dans la cuisine il casse toutes les tasses puis il va attendre le curé avec ses amis à l'angle de la maison. « Ils vont vous faire un mauvais parti », gémit la femme

¹⁸⁶ *PV*, p. 133.

avant de mourir. Non, seulement quelques hou-hou fusent de l'ombre : une extrême-onction valaisanne parmi d'autres¹⁸⁷.

Selon Chappaz, presque tous les Valaisans s'accordent et s'inclinent devant la mort, et, croyants, veulent entamer sereins leur « vie éternelle ». Le corps importe peu, seule l'âme compte.

L'éternité les préoccupe plus que la mort charnelle. Dans nos villages les bêtes étaient mieux traitées que nos corps. Les vieillards paysans doivent dissimuler leur impuissance au travail. La loi à la campagne est de rendre. Nos gérontologues actuels nous auraient scandalisés autant que des avorteurs. Faire échouer la vie, faire échouer la mort lorsque l'une ou l'autre sont naturelles semblait mesquin et monstrueux¹⁸⁸.

Fatalistes, ces Valaisans admettent un cycle naturel qu'il ne faut jamais entraver. Mais si rien ne doit être entrepris pour guérir le corps - lorsque le moment de retourner à la terre est venu, l'inverse vaut pour l'âme.

Finalement, une fois l'esprit en paix, c'est avec quiétude que les mourants font face à leur destin : « ils l'attendent tous avec un sérieux de granit et une imperturbable douceur »¹⁸⁹. Ces décès-là, Chappaz les conte, dans les moindres détails, avec une tendresse à la fois admirative et malicieuse :

Mon beau-père le Peintre m'a désigné ces vieillards qui habitaient loin et arrivaient l'un après l'autre à l'église de Fully. « Que voulez-vous ? » - « Les saintes huiles. » Il peignait la voûte et les regardait monter dans le chœur en se redressant et pénétrer dans la sacristie. Le curé mettait son linge. L'homme est là, le curé l'attouche à la tête, au corps et aux membres. [...] « Et alors quoi, vous ne faites plus les pieds ? » Il fallait faire les pieds pour le grand voyage. [...] Le vieux est au lit, les yeux bien ouverts, les mains jointes sur le drap. « Alors mon ami, c'est donc que ça va plus mal ? » - « Pour ça non, Monsieur, le Curé. » - « Alors, que faites-vous là couché ? » - « Je l'attends... »¹⁹⁰.

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 133-134.

¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 134.

¹⁸⁹ *Ibid.*, p. 137.

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. 137.

Dans le roman de Zermatten, l'expression des cérémonies et des sacrements se révèle radicalement différente ; n'oublions pas que ceux-ci sont présentés par un prêtre en pleine remise en question. Néanmoins, certains passages, antérieurs à la crise de conscience de Gérard, décrivent avec précision l'attitude de ce dernier durant les célébrations religieuses :

Toutes ces messes que tu as dites, Gérard, furent-elles sacrilèges ? Te souviens-tu du temps où, à chaque consécration, tu devais lutter pour contenir tes sanglots ? Quelles rosées fraîches descendaient sur ton âme dans la certitude de la transsubstantiation ! Il était là, chair et sang, dans leur essence invisible. Tu aurais donné ta vie pour en témoigner¹⁹¹.

Dans cet extrait, nous retrouvons la même intensité qui se dégageait de la célébration décrite par Chappaz à l'abbaye de Saint-Maurice. A travers son personnage, Zermatten retrace son propre vécu de la messe. Et lorsqu'il expose les doutes qui surgissent, l'auteur apparaît extrêmement sincère et impliqué. A nouveau la question de la frontière entre réalité personnelle et fiction romanesque se pose : nous constatons simplement l'engagement réel de Zermatten à vouloir restituer tous les méandres des interrogations qui torturent Gérard. Celui-ci s'en veut particulièrement de ne plus goûter avec passion à sa mission et donc de célébrer certains offices uniquement par habitude - ou par faiblesse :

Nous ne nous comprendrons jamais nous-mêmes. Où est la clef de notre vie ? Ne puis-je prétendre qu'un amour humain vaut mieux que le torrent boueux des habitudes, des routines, des complaisances ? Je ne juge pas mes confrères ; combien d'entre eux demeurent vigilants ? Ces naufrages me paraissent plus mortels que mes refus. – Tu poses mal la question. N'as-tu pas eu la révélation, jadis, d'un sacerdoce rayonnant ? Tu dormais sur des planches pour te mortifier. As-tu jamais été plus heureux ? Ne connais-tu pas de vieux curés capables encore de profondes ferveurs ?...¹⁹²

¹⁹¹ *SO*, p. 47.

¹⁹² *Ibid.*, p. 48.

Notons d'abord que nous retrouvons, dans la bouche de Gérard, les mots prononcés par l'auteur dans sa postface : « Je ne juge pas ». Mais cela n'empêche pas le curé de mettre au jour des pierres d'achoppement.

Ensuite, Gérard, même perturbé, reconnaît une valeur certaine dans le sacerdoce, ainsi que la sincérité des « vieux curés » dans l'exercice de leur ministère, de la messe entre autres. Mais ce temps semble révolu et à appartenir à un passé pas si lointain, pour lui et pour ces « vieux curés » : il s'agit sans aucun doute de la période qui a précédé les réformes de l'Eglise. Seuls ceux qui étaient déjà bien établis dans leur foi échappent, à ses yeux, aux remous provoqués par le Concile. Et, même sans renier son parcours et celui des autres prêtres, Gérard finit par critiquer l'essence de la messe, le cœur de sa foi :

- [...] J'ai lutté longtemps, Nathalie. La divinité du Christ, c'est la pierre d'angle de tout l'édifice. L'existence de Dieu ne me paraît pas inconcevable. Mais ce Fils qui meurt et ressuscite... J'ai pleuré plusieurs fois, jadis, à la lecture du *Mystère de Jésus*... Un matin, voici quelques mois, à la consécration, je me suis dit que la transsubstantiation n'était qu'une mauvaise figure de style... Mais je vois bien que je t'ennuie¹⁹³.

Dans tout le roman, il est frappant de constater à quel point tous les rites qui constituent le catholicisme sont mis à mal, violemment dénigrés ou remis en question par Gérard. Même si, à chaque fois, Nathalie joue l'avocat du diable, les charges restent extrêmement fortes. La ferveur, la piété, la force de la messe se déclinent toujours au passé.

La suite de cet extrait marque d'ailleurs un contraste saisissant avec Chappaz :

¹⁹³ *Ibid.*, p. 99.

- Tu ne m'ennuies pas, tu me déchires. Permets-moi de te le redire, car nous tournons en rond, mon cher : il y a plus d'orgueil que de sincérité, me semble-t-il, dans ton attitude.

- Il se peut. Seulement, l'humilité n'a pas à être bête. Où s'arrête l'honnêteté d'un esprit qui désire connaître la vérité, où commence l'orgueil qui refuse d'accepter ce qu'il ne peut comprendre ? L'ignorance n'est pas une vertu. La sottise ne doit pas sauver l'homme de son angoisse. Le paradis des charbonniers ne m'a jamais paru très attirant.

- Crois-tu que le néant glacé des arrogants le soit davantage ? Je ne suis pas théologien mais je suis persuadée que toutes les objections dont tu te glorifies, des hommes aussi intelligents que toi les ont réfutées.

- Toutes, en effet. Il suffit d'avoir la foi pour leur donner raison¹⁹⁴.

Alors que Chappaz nous avait dépeint des fidèles plutôt simples, acceptant la religion et ses pratiques comme allant de soi, Zermatten adopte le point de vue opposé. Il réactualise le problème de la place de la raison dans la foi mais ne prend pas clairement position. Néanmoins, son personnage insinue que l'homme a le droit de se poser des questions sur sa religion, d'exprimer ses doutes et surtout de ne pas accepter aveuglément tout ce qu'on lui inculque.

Pour Gérard, cette démarche légitime ne relève pas de l'arrogance et ne nuit pas forcément à Dieu. Par contre, il est conscient que la foi influence toutes les argumentations et, finalement - que l'on réfléchisse ou non - tout finit par se résumer dans cette opposition : avoir ou non la foi.

Les sacrements - baptême, mariage, ordre et extrême-onction - jouent un rôle important dans le récit et, eux aussi, subissent les diatribes de Gérard. Le problème du mariage et de la prêtrise relève directement de la crise de ce dernier et nous l'avons abordé - et l'aborderons encore - à travers les choix de vie du

¹⁹⁴ *Ibid.*, p. 99-100.

personnage. Par contre, les difficultés du curé avec les deux autres sacrements apparaissent plus comme des signes visibles de son trouble et font figure d'exemples emblématiques pour illustrer la nature profonde de son malaise face à l'Eglise.

Le roman s'ouvre sur un baptême que Gérard doit célébrer. Mais à chaque formule qu'il prononce, le doute s'insinue plus profondément en lui :

Je lui parlais en silence, en accueillant en moi tous les doutes. Qui peut prendre en charge une larve inconsciente et ratatinée ? « Vous aimerez le Seigneur, votre Dieu, de tout votre cœur... » et moi qui officie, moi, Gérard Vernal, curé de Combyre, appointé pour enseigner la parole du Sauveur, est-ce que je crois un seul mot des phrases que je prononce ? Hypocrite !...

J'écartais de mon mieux mes mauvaises pensées. Je suis plus faible qu'hypocrite, à la vérité. Je n'ai pas le courage de m'insurger. Je répète une leçon bien apprise. J'ai peur du scandale. Non, je n'ai pas la certitude d'avoir perdu la foi. Je lutte.¹⁹⁵

Durant la célébration, le prêtre remet en cause la nature même du baptême à plusieurs reprises. Quelle est la valeur de ce sacrement accordé à « une larve inconsciente et ratatinée » ? Seules la lassitude de se battre et l'habitude - qui devient rassurante - le poussent à poursuivre ce qui lui apparaît comme une mascarade. Conscient d'avoir opté pour la facilité en se voilant la face, en essayant de taire ses doutes, Gérard culpabilise et sait qu'il devra bientôt prendre une décision : la seule manière de cesser la « lutte » est d'opter rapidement pour un camp et de s'y vouer entièrement, sans hésitations. Mais Gérard se sent encore très partagé, en grande partie à cause de la peur d'assumer un statut de « défroqué ».

¹⁹⁵ SO, p. 13-14.

Mais plus le baptême avance, plus la situation devient intenable :

Le sel de la sagesse ! Depuis deux mille ans que notre Eglise le fait fondre sur la langue de ses adeptes, le jour même de leur entrée dans la maison, quels en sont les effets ? Sommes-nous meilleurs, plus charitables, que l'immense foule païenne, ou musulmane, ou confucéenne, ou bouddhiste ?... Une voix sourde montait des marécages que je ne pouvais pas ne pas entendre. Je sentais les veines de mon cou se tendre, mon cœur battre trop vite. – Dieu de nos pères, Dieu créateur... la voix criait presque : - Tu n'es plus le mien. Tu es Dieu de leurs superstitions. Moi, je te renie... - Tais-toi ! Arrière, Esprit de la corruption et du doute... Qui parlait ? Les Ecritures ou ma bonne volonté ? Tout à coup, j'ai failli me retirer en courant vers la sacristie : j'ai pu me reprendre [...]¹⁹⁶

Une extrême violence se dégage de ce passage. Tout commence avec un geste rituel qui devient l'objet d'une remise en question. Après avoir critiqué l'âge des candidats au baptême - qui peut encore apparaître comme une interrogation légitime, Gérard attaque la valeur du sacrement lui-même : « [...] quels en sont les effets ? Sommes-nous meilleurs [...] ? ». Par ces simples mots, le curé met en doute la valeur du baptême.

Ensuite, il tente la comparaison avec d'autres religions, avec les païens même. En niant - ou en ne voyant pas - des impacts positifs provoqués par le sacrement et, plus généralement, par la pratique du catholicisme, Gérard attaque les fondements de sa foi. D'où peut-être cette évocation des « marécages » qui font allusion à une putréfaction, une corruption de tout ce en quoi il croyait.

Mais, malgré son cri - « je te renie », sa décision n'est pas encore arrêtée car il parvient à se « reprendre ». Ce sursis, Gérard ne sait pas trop à qui il le doit : aux « Ecritures » ou à sa

¹⁹⁶ *Ibid.*, p. 15-16.

« bonne volonté » ? S'agit-il d'un réflexe, conditionné par sa formation ou d'une dernière résistance, peut-être plus craintive que réellement pensée ? Ces hésitations, nous les vivons également car Zermatten nous présente cette matière brute, sans offrir de solutions toutes faites.

Cette crise qui l'agite durant le baptême secoue brusquement Gérard, comme des convulsions. Il n'a plus rien à quoi se retenir - ou presque :

- Nathalia, quid petis ab Ecclesia Dei ?

Je fus surpris moi-même par la brusquerie de mon attaque. J'avais pris l'habitude de la nouvelle liturgie et voici que je revenais aux formules latines. Quelle nostalgie me gagnait d'un passé que j'avais allégrement abandonné ? Signe de connivence avec cette jeune femme qui ne pouvait avoir oublié ses études chez les sœurs¹⁹⁷ ?

Et, plus loin :

Je m'aperçus trop tard que je revenais, une fois encore, à l'ancienne liturgie tant j'éprouvais le besoin de vomir de moi-même les forces impures qui m'habitaient. Du moins, je puis ainsi le comprendre, maintenant¹⁹⁸.

Quel contraste encore une fois avec Chappaz ! Dans la bouche de Gérard, le recours au latin a quelque chose de pathétique : le curé se raccroche à cette langue comme à une bouée à la mer. Pourtant il souligne à plusieurs reprises qu'il avait facilement renoncé à l'ancien rite et lui-même comprend mal cet accès de nostalgie. Mais s'agit-il vraiment d'une forme de mélancolie ?

Contrairement à Chappaz, Zermatten ne s'attache pas à mettre en évidence des qualités intrinsèques au latin : aucune valeur symbolique ne se manifeste ainsi clairement. En revanche, ce langage appartient à un temps révolu, celui où tout

¹⁹⁷ *Ibid.*, p. 12.

¹⁹⁸ *SO*, p. 16.

était plus facile pour le curé : à travers le latin, Gérard cherche donc à renouer avec ces instants bénis. Dans ce sens, la langue devient magique : elle s'élève dans l'église, comme une incantation, pour demander de l'aide au Seigneur. Le curé cherche à se débarrasser des « forces impures » qui l'agitent. Mais le pouvoir que le latin acquiert ainsi se révèle très différent de celui décelé par Chappaz. En effet, la qualité occulte du langage est chargée négativement : il s'agit plus d'une supplique désespérée et déjà un peu sceptique - adressée à qui voudra bien l'entendre - que d'une véritable prière.

Par contre, une formule, disparue du rituel malgré les regrets de Gérard, le touche profondément :

- *Ephppheta* !...

Ce mot magique m'a toujours fasciné. Ouvre-toi ! [...] Une âme endormie au plus profond de son coquillage reçoit l'ordre de s'épanouir à la merveilleuse lumière de Dieu. La grâce l'appelle. [...] Un instant, je me crus sauvé. L'orage se dissipait. J'étais porté par la poésie de ces syllabes mystérieuses au-delà de mes doutes et de mes récriminations. Le ciel lui-même devait obéir à mes incantations grâce aux pouvoirs que l'évêque m'avait délégués le jour où il m'avait conféré, à jamais, le sacrement de l'Ordre. A jamais, Gérard !

Est-ce que des paroles peuvent lier une destinée à jamais ? Celles que j'allais prononcer sur la tête de cette petite Nathalie, comment auraient-elles pu décider de la vie éternelle d'un être ?... - Bon, j'étais la proie de mes propres contradictions¹⁹⁹.

Une dernière fois durant le baptême, nous suivons les attermoissements du curé. Mais cet extrait nous montre surtout que, malgré la puissance que l'on accorde aux mots, ceux-ci ne peuvent rien. Si Gérard se repose un instant sur la magie de l'hébreu, il finit par réaliser qu'aucune formule - dans aucune langue - n'entérine une destinée ; la sienne ou celle de l'enfant à baptiser.

¹⁹⁹ *Ibid.*, p. 18-19.

J'entends ces mots, les enregistre, mais ils me semblent venir d'au-delà de l'espace, d'au-delà le temps. Ils ne signifient rien, n'ont pas plus de sens que cet *ephpheta* des magies [...] ²⁰⁰.

Pour croire en Dieu, comme en la magie, la foi est nécessaire. Sans elle, les phrases se vident de leur substance.

Cette prise de conscience marquera un point final. En effet, après cela, Gérard ne parviendra pas à aller jusqu'au bout du baptême et, pour la première fois, il prend la décision de « défroquer » :

[...] enfin, je levai la main droite, penchai la burette. *Je te...* Et ce fut le silence. [...]

Je me revois un peu penché, concentré sur les parolès sacramentelles que j'allais prononcer, vidé tout à coup de toute autre préoccupation, de toute pensée subversive. Et ce fut un grand éclair blanc, ce vide, ce silence... [...]

Cette lumière rouge, à gauche du cœur, il pouvait maintenant l'éteindre. Un autre la rallumera, si tel est son bon plaisir. Moi, je viens de signer mon acte d'abdication... Tout Combyre saura dans la journée que je suis défaillant ²⁰¹.

La présence de Nathalie, son amour d'enfance, à ce baptême joue certainement un rôle d'accélérateur - et non pas de déclencheur, comme le croient certains - dans la réflexion de Gérard. Chaque étape de la cérémonie vient renforcer son trouble. De plus, la brusque mise en parallèle de ce sacrement et de sa propre ordination l'oblige à faire face à ses doutes, afin de faire preuve d'honnêteté envers l'enfant dans lequel il se retrouve.

Désormais, toutes ses anciennes convictions s'effondrent, notamment celles liées à la mort :

²⁰⁰ *Ibid.*, p. 20.

²⁰¹ *Ibid.*, p. 19, 21-22.

C'est fini ; je dénonce le contrat. Je ne crois plus à cette vie éternelle où les méchants seront voués à la peine du feu. Le paradis, c'est dès aujourd'hui que je le réclame²⁰².

Il n'arrive plus à assister les mourants et leur donner l'extrême-onction. En effet, peu après le baptême, il rend visite à son amie Martine qui agonise à l'hôpital et ne trouve aucun mot de réconfort pour l'apaiser. Il se révolte même :

Hier encore, il aurait eu la force de lui parler de Celui qui l'attendait pour la récompenser de ses souffrances. – Jésus, sur sa croix, a souffert pour tous ceux qui... Les mots se dérobaient. Une voix humble s'élevait dans le plus profond désert : - Vois-tu, ma pauvre Martine, je viens le cœur vide. Je suis plus pauvre que toi. Mais, tout à la fois, il entendait gronder des bêtes : - Un Dieu d'amour, ce Dieu qui martyrise ? Un Dieu-Père, cette brute qui torture ? S'il avait seulement un brin d'entrailles, pourrait-il tolérer...

Pourtant Martine attend que Gérard lui parle de l'au-delà, la rassure sur son avenir :

Non, il n'avait rien à partager avec elle sinon un immense désespoir. Une révolte peut-être ? Il n'ajouterait pas ce poison à la détresse d'une mourante. [...] Les mots ne passaient plus. Attendait-elle de lui qu'il parle, la console ? Elle entr'ouvrit les yeux. Oui, elle semblait bien mendier une assistance. [...] - Tant que la vie est en nous, il faut lutter... Il mesurait la vanité ridicule de ses paroles. De nouveau, elle le regardait de ses yeux qui venaient du fond de la nuit. - Est-ce que c'est tout ce que tu trouves à me dire ? Je n'avais plus d'espoir qu'en toi... Si toi tu me jures qu'il y a quelque chose... quelqu'un... - Ne parlons plus de la mort, veux-tu ? Il faut vouloir guérir... Comme tu es lâche, mon pauvre Gérard ! Aie au moins le courage de mentir si tu n'as pas celui d'avouer ! Dis-lui qu'elle va entrer dans une maison de roses et d'étoiles, qu'elle tourbillonnera parmi la hiérarchie des anges autour du visage de Dieu²⁰³...

Comme avec l'enfant, Gérard n'arrive pas à mentir et à prononcer des paroles auxquelles il ne croit plus. Face à son amie qui meurt, il n'éprouve pas de ressentiment - contre qui ? -

²⁰² *Ibid.*, p. 29.

²⁰³ *Ibid.*, p. 36-37.

mais découvre le désespoir car, après la mort, plus rien ne subsiste maintenant pour lui :

Lui dire que ce *Il* n'existe pas, qu'*Il* n'est ni bon ni mauvais, que c'est notre faiblesse qui dessine son visage sur le mur²⁰⁴...

Gérard ne croit plus mais il décide de célébrer encore un enterrement avant d'entériner sa décision, de partir :

L'heure vint de me rendre à l'église. - Dernier sacrilège ou tentative, encore, de me raccrocher à l'arbre qui m'a si longtemps nourri de ses sèves. Je ne pouvais éloigner de mon souvenir le visage de Nathalie. Ils entrèrent en portant le cercueil sur leurs épaules et je m'admonestais : - Tu ne vas pas leur mentir devant la mort ! [...] Rien n'est simple : je ne mentais pas sciemment. Je m'arrachais les formules sacramentelles avec l'espoir de leur donner l'efficacité que l'assistance en attendait²⁰⁵.

Mais, à nouveau, le prêtre réalise qu'il se livre à une mascarade : « je me voyais, non plus prêtre, mais masque de Carnaval dans mes ornements noirs... Quelle imposture ! ²⁰⁶ ». Il arrive néanmoins au bout de la messe mais, devant la tombe, au cimetière, sa révolte contenue éclate. Alors qu'il bénit le cercueil une dernière fois, Gérard ne parvient pas à prononcer toutes les paroles rituelles :

J'ai été pris à la gorge, littéralement. Un bonheur sans fin pour ce buveur, mort en état d'ivresse, après avoir rendu sa femme et ses enfants malheureux, les humiliant, les réduisant à la misère ? Qu'il dorme à jamais dans une nuit sans lueur ! Pourquoi aurait-il mérité mieux ? [...]

L'escroquerie m'apparut si nettement que j'ai failli crier. Je me revois dans une lumière d'orage, emporté dans la tempête... Je marchais à grands pas vers la sortie, écartant autour de moi une foule interloquée. Les mains vides car j'avais, dans un éclair de rage, jeté le goupillon à travers les tombes²⁰⁷.

Après cet éclat, Gérard regagne la sacristie, range ses ornements avec soin et calme : il a maintenant pris sa décision

²⁰⁴ *Ibid.*, p. 37.

²⁰⁵ *Ibid.*, p. 76.

²⁰⁶ *Ibid.*, p. 76.

²⁰⁷ *Ibid.*, p. 77-78.

et est prêt à l'assumer. Cet ensevelissement apparaît comme un coup de grâce aux ultimes espoirs du prêtre. La situation est un peu particulière car le défunt se révèle être un alcoolique brutal. Par ce choix symbolique, Zermatten montre que les curés se retrouvent souvent confrontés à des humains très imparfaits : leur foi doit leur permettre de faire face, avec amour et compassion, à n'importe quel cas de figure, même extrême. Que ce soit au moment de la dernière confession ou à l'heure de la mort, sans foi, les actes du prêtre perdent leur sens.

Le comportement de Gérard peut d'abord apparaître un peu égoïste : il refuse toute forme de réconfort aux vivants pour ne pas se mentir à lui-même. Mais, conscient de sa lâcheté - car il porte encore l'habit, il souffre et hésite à leur mentir. Son honnêteté l'empêche de feindre et le pousse à prendre la seule décision qui s'impose : quitter l'Eglise. Il sait que les fidèles pâtissent de ses hésitations mais, en parallèle, il dénigre leur obscurantisme et a tendance à les rabaisser : ce comportement le déchoit donc de son statut de pasteur.

Mais, en fin de compte, ce qui amène Gérard à prendre une décision définitive, c'est cet enterrement : il se rend compte que la mort n'amène pas la paix et la justice qu'il espérait jusqu'alors. Il comprend surtout qu'il ne pense pas les bénédictions qu'il marmonne car il ne croit plus en rien. En peu de temps, il a effectué le parcours d'une vie en célébrant un baptême puis un ensevelissement : l'un comme l'autre lui ont paru vains et dénués de sens. Face à cet enfant, face à cette tombe, il n'a plus le courage de mentir ; peut-être parce qu'il

peut se projeter dans ces moments-là ? Gérard découvre qu'il conçoit désormais la vie et la mort sans Dieu : à quoi bon s'acharner ?

Je me considère dans ma situation nouvelle, sans fièvre, sans regret. Je ne suis plus prêtre... Je renonce à ma profession. Je quitte l'Eglise, je l'ai quittée. [...]
Défroqué ! Le mot ne me choque pas, ne pénètre pas à l'intérieur de mon âme... *Mon âme*... Il faudrait aussi jeter à la poubelle les mots d'un vocabulaire périmé²⁰⁸.

Le regard qu'il pose maintenant sur l'Eglise nous fait songer à certaines définitions de Clavier ; nous percevons même une dose d'humour qui rapproche les deux auteurs. En effet, après cet enterrement avorté, Gérard conclut :

L'Eglise joue un rôle social non négligeable. Elle promet l'égalité dans le royaume éternel, remet les péchés, ce qui ne lui coûte guère, invite aux renoncements selon les meilleurs principes d'une sage hygiène. Enfin, consolatrice, elle tire des chèques en blanc sur le Ciel, aidant ainsi les chrétiens à vivre et à mourir. Pourquoi des hommes généreux ne consacraient-ils pas leur existence à ces tâches fort estimables²⁰⁹?

Pour lui, croire en Dieu devient une « hygiène » de vie, pas plus mauvaise qu'une autre si elle convient à l'individu - ce qui n'est plus son cas. La désillusion et une dose d'ironie - notamment dans le traitement du sacrement du pardon - imprègnent ces lignes. Il s'agit des paroles d'un homme fatigué qui a renoncé à sa mission, en grande partie par dépit. Désabusé - et désormais athée, il est habité par une sensation d'échec et aspire désormais au bonheur - comme tous les autres hommes. Il rêve de banalité :

Je parlais à la conquête des âmes. Mes filets sont vides. Je renonce. Je prends enfin l'exacte mesure de ma vocation : celle d'un homme qui a besoin d'une femme pour être heureux²¹⁰.

²⁰⁸ *Ibid.*, p. 79.

²⁰⁹ *Ibid.*, p. 81.

²¹⁰ *Ibid.*, p. 81.

Chez Clavien, certains sacrements - comme la confession, occupent une large place, contrairement à la messe qui ne figure pas dans son lexique. Si l'extrême-onction n'apparaît pas, la question de la mort chez les catholiques n'est pas évacuée. L'auteur s'attarde d'abord sur les particularités d'un «enterrement» :

- 1 Cérémonie pénible, au cours de laquelle tout le monde arbore un air de circonstance, y compris le représentant des pompes funèbres, qui prend un air encore plus chagriné que les autres.
- 2 [...]
- 3 Répétition pour notre propre sortie finale. Occasion de faire à pied et bien portant le chemin qu'on fera un jour dans le corbillard.
- 4 Reconnaissance des lieux où nous séjournons nous-mêmes un jour.
- 5 En dépit du chagrin dont ils font montre, une consolation ou une chance, en quelque sorte, pour ceux qui survivent. En effet, ce n'est pas eux qui sont dans la boîte ; une fois de plus, la mort les a épargnés. Mais à cela les participants ne songent guère, tant il est vrai que la mort nous paraît ne devoir concerner que les autres.
- 6 Cérémonie dont la tristesse et la solennité ne déplaisent pas à tout le monde. Les esprits chagrins, les pessimistes, ou certaines vieilles filles qui ont beaucoup pleuré solitaires y trouvent une occasion de se lamenter de compagnie. Et cela leur fait un sinistre sujet de conversation de plus.
- 7 Cérémonie à laquelle on est plus au moins tenu d'assister, qui fait perdre une bonne partie de la matinée ou de l'après-midi aux connaissances et aux amis du défunt, et juste le jour où ils avaient le plus à faire, se plaignent-ils.
- 8 Cérémonie dont les gourmets et les gastronomes ne discutent pas le mérite, mais dont la partie qui précède le repas de funérailles pourrait être abrégée selon eux²¹¹.

L'approche choisie semble, à première vue, plus sociologique que religieuse. Il décortique, avec l'ironie qu'on lui connaît, le comportement des différents types de personnes assistant à un ensevelissement. Il souligne, non sans justesse (définitions 1, 6, 7 et 8), l'hypocrisie qui anime parfois certains fidèles ou « gourmets » ! Clavien critique le fait de se sentir

²¹¹ AP, p. 100-101.

tenu d'être présent et de pleurer le défunt uniquement parce que les circonstances l'exigent : la cérémonie sert alors de prétexte à quelques-uns pour s'offrir en spectacle. Dans la septième définition en particulier, il dénonce avec mépris les artifices qui caractérisent les soi-disant proches du défunt.

D'autre part (définition 5), l'auteur met en évidence le malaise des vivants, des rescapés, face à la mort. L'enterrement rappelle à chacun sa propre condition, sa propre fin, mais, trop souvent, les individus s'empêchent même d'y songer. Pourtant, selon l'auteur, l'occasion de profiter de l'instant présent serait belle car « une fois de plus, la mort les a épargnés ». Mais finalement les participants réalisent qu'il ne s'agit que d'une sorte de sursis : leur enterrement n'est que repoussé par celui auquel ils assistent. Comme personne n'aime envisager sa fin, on occulte cette réalité, en espérant peut-être l'oublier ou la retarder un peu.

De plus, Clavien montre combien la mort est un sujet tabou, avec certains aspects presque magiques : l'évoquer, c'est courir le risque de l'amener sur soi. En la passant sous silence, on souhaite ainsi - inconsciemment - l'éviter : « la mort nous paraît ne devoir concerner que les autres ». Mais par cette phrase assassine, l'auteur nous rappelle aussi que, malgré nos faux-fuyants, nous n'y échapperons pas.

Avec humour, l'auteur présente aussi l'enterrement comme une « reconnaissance des lieux » (définition 4). Sous sa plume, cette cérémonie devient l'occasion d'une « répétition pour notre

propre sortie finale » (définition 3). Ces différentes formules soulignent le fait que, malgré toute notre bonne volonté, nous ne pourrons jamais être prêts au bon moment pour la mort. Les répétitions n'empêcheront pas cette dernière de nous surprendre. Enfin, Clavien note aussi que c'est le moment de profiter de la cérémonie, car nous ne pourrons pas le faire durant la nôtre !

Enfin, l'auteur présente aussi les funérailles comme une célébration triste et solennelle, pour certains des fidèles (définition 6). Il met ainsi en évidence une vérité et une importance de ce sacrement, même si cela ne concerne qu'une partie de l'assistance. Car, sans ce détail, l'enterrement apparaît, dans l'ensemble des définitions, comme un moment sans intensité religieuse. Il semble que, pour Clavien, chacun se préoccupe trop de soi pour s'inquiéter du sort des autres. Si certains mettent une vraie ferveur dans l'enterrement de leurs proches, l'auteur ne semble pas accorder une grande importance à ce sacrement. Ce sentiment se précise avec son approche de la mort :

- 1 Tour d'un goût plutôt macabre, joué par la vie, au cinquième acte, à toute la compagnie.
- 2 [...]
- 3 Poste de douane de la vie ou de la mort éternelle.
- 4 [...]
- 5 [...]
- 6 La seule chose que les pauvres n'aient pas à envier aux riches et que la vie, dans son souci d'équité légendaire, finisse par leur accorder.
- 7 [...]
- 8 Contrée mystérieuse et redoutée, que peu de gens s'empressent de visiter, mais dont personne ne revient. Il faut croire que ça n'est pas si mal et qu'on a peut-être tort de tant s'accrocher à la vie. Et si c'était mieux que par ici ?...

- 9 Visiteuse fatale, qui s'attarde volontiers dans les parages des cimetières, et dont il est heureux, somme toute, qu'on ne connaisse pas l'heure d'arrivée.
- 10 Celle qui est peut-être au fond de ton lit tandis que tu lis ces lignes, lecteur, et qui attend que tu aies achevé ta lecture pour te tirer par les pieds. N'aie pas peur ; tu n'es ni le premier ni le dernier, et où qu'elle t'emmène, s'il y a quelque chose, tu trouveras des gens de ta connaissance.
- 11 Un avatar de la vie, que les animaux, naturellement et sans le secours d'aucune croyance, d'aucune religion ou philosophie, paraissent accepter avec plus de calme et de sérénité que l'homme, comme s'ils en comprenaient la nécessité, eux.
- 12 [...]
- 13 Personne qui mène une vie indigne de son âge et qui mérite bien sa sinistre réputation. [...] Les vieillards, les malades et les infirmes avec lesquels elle fricote habituellement, ne suffisent pas à cette vieille débauchée ; il lui faut des hommes et des femmes dans la fleur de l'âge, et des adolescents à l'haleine fraîche ! [...] Tous ces agonisants qui l'appellent, [...], elle dit : bas les pattes ! pour courir après des enfants dont le regard émerveillé vient tout juste de s'ouvrir sur le monde²¹².

Un sentiment de rébellion se dégage de cette dernière proposition: curieusement, nous retrouvons la révolte qui animait Gérard, dans *Une soutane aux orties*. Clavien, comme Zermatten plus haut, conçoit la mort comme une farce (définition 1) mais, très vite, se soulève contre l'arbitraire et surtout l'inacceptable. Nous avons l'impression que les deux auteurs ressentent une rage impuissante - même si elle s'exprime de façon ironique, face à l'injustice de la mort. D'ailleurs, la sixième définition renforce encore cette idée. Pour expliquer cette position identique, un seul point commun entre Clavien et le personnage de Zermatten peut être mis en évidence : l'absence de croyance en une vie éternelle. Nous l'avons déjà montré avec Gérard plus tôt et, maintenant, la situation apparaît similaire. En effet, dans la troisième définition, l'auteur déclare sans ambages, au sujet de la mort : « Poste de douane de la vie ou de la mort éternelle ». Il laisse

²¹² *Ibid.*, p. 172-173.

ainsi le doute subsister. Clavien, en connaissance de cause, détourne l'expression « vie éternelle », afin de mieux la remettre en question.

Malgré les incertitudes, l'auteur ne renonce pas, pour autant, à espérer. En effet, lorsqu'il joue avec le lecteur (définition 10), il lui lance : « où qu'elle t'emmène, s'il y a quelque chose, tu trouveras des gens de ta connaissance ». Il nous semble que Clavien a fait un pari, celui de rien attendre après la mort, mais il ne demande qu'à être détrompé. Il ne risque ainsi aucune déception. Avec humour, il note ainsi que

[...] personne ne revient. Il faut croire que ça n'est pas si mal et qu'on a peut-être tort de tant s'accrocher à la vie. Et si c'était mieux que par ici ?... (définition 8).

Au sujet de l'acceptation de la mort, il va plus loin et ébauche une comparaison avec les animaux :

Un avatar de la vie, que les animaux, naturellement et sans le secours d'aucune croyance, d'aucune religion ou philosophie, paraissent accepter avec plus de calme et de sérénité que l'homme, comme s'ils en comprenaient la nécessité, eux (définition 11).

Ces lignes sont, à notre avis, un désaveu total de la valeur ou de la force de la religion. Clavien semble soutenir qu'elle n'apporte aucun réconfort à l'homme, surtout dans les circonstances particulières de la mort. A ses yeux, seule l'absence d'un endoctrinement quelconque - religion ou philosophie - permet d'accéder à la quiétude ; c'est-à-dire d'accepter le néant. Il paraît prôner une voie plus naturelle, exempte de systèmes d'idées préconçus. Il suffit d'admettre, comme chez les animaux, un cycle naturel, sans chercher derrière celui-ci un concept divin. Dans cette optique, effectivement, « il est heureux, somme toute, qu'on ne

connaisse pas l'heure d'arrivée » de la mort (définition 9). En fait, il s'agit simplement de prendre les choses comme elles viennent, mais, sans espérance, l'injustice devient beaucoup plus difficile à assimiler.

Enfin, avec Clavien, attardons-nous sur la confession. Celle-ci présente trois entrées différentes : nous trouvons d'abord le confesseur, puis le sacrement à proprement dit et enfin le confessionnal. Nous ne nous attarderons pas sur la première car elle reprend, une nouvelle fois, toute la série des reproches traditionnels - parfois virulents - émis à l'encontre du curé qui devient un « confident du diable » ou encore un « gros cochon vicieux et dépravé, mis à l'abri de tout soupçon par sa fonction ou son habit [...] »²¹³. La description du confessionnal relève aussi de l'anecdote. Il se présente, par exemple, sous la forme d'un « local réservé à la voirie de la conscience »²¹⁴. Par contre, voici, en intégralité, la définition de la confession, sous la forme d'une caricature assez mesquine :

- 1 Aveu obtenu sans violences corporelles
- 2 Bon moyen de renseignement sur la vie privée des gens.
- 3 Police personnelle exercée par le curé de la paroisse sur la conduite de ses ouailles.
- 4 Chuchotement à peine audible dans la pénombre d'un confessionnal, à l'oreille d'un prêtre, de plus au moins vilaines choses.
- 5 Religieux murmure, plein de repentance et de bonnes intentions, qui bute ici ou là sur des révélations assez monstrueuses.
- 6 Manière de strip-tease spirituel pour les jolies pécheresses habituées à dénuder leurs charmes dans les établissements de plaisir. Avec la confession, c'est leur âme qu'elles ont à mettre à nu, et en privé, pour un client unique²¹⁵.

²¹³ *AP*, p. 64.

²¹⁴ *Ibid.*, p. 65-66.

²¹⁵ *Ibid.*, p. 65.

Des trois premières propositions se dégage la même idée principale : la confession apparaît comme un moyen de culpabiliser le fidèle et de le tenir sous le joug du curé. Ces critiques ne sont pas inédites : il s'agit finalement d'une récapitulation de l'histoire de l'Eglise. Cette condamnation traverse d'ailleurs de manière plus au moins ténue l'ensemble des définitions. Mais, en plus, Clavien dénonce la commodité du rituel et la complaisance du confesseur : somme toute, que peut accomplir le curé suite à « des révélations assez monstrueuses » (définition 5) ? Il apparaît à l'auteur trop facile d'avoir des remords *a posteriori* pour révéler ses péchés d'un ton « plein de repentances et de bonnes intentions » (définition 5). Malgré tout, dans la dernière proposition, l'auteur reconnaît le principe de la confession ; la mise à nu de l'âme. Peut-être peut-on voir dans la démarche de Clavien la critique d'une méthode ? L'existence de l'âme et l'examen de conscience obtiendraient donc, indirectement, son approbation. Cette hypothèse, même fragile, nous apparaît néanmoins plausible.

Praz laisse beaucoup moins de place à l'ambiguïté. En effet, ses prises de position, tranchées, à l'égard de la messe et des sacrements ne nécessitent pas une longue analyse car, d'entrée, la couleur est affichée. Mais nous allons tout de même nous appuyer sur des extraits pour illustrer le propos. Dans le roman, aucun passage ne s'attaque franchement aux célébrations religieuses. Nous avons choisi un extrait qui traite, indirectement, de la résurrection - alors que Magda-Leyna n'est pas encore en crise avec l'Eglise :

Brinione, le dimanche de Pâques. [...] Les femmes tiennent leur missel à la main. Les hommes poursuivent leurs péroraisons jusque

sous le porche et là ils enlèvent leur couvre-chef d'un geste machinal et pénètrent dans l'église, la main gauche tenant le chapeau à hauteur de genou et la droite tendue vers le bénitier. [...]

- Que pensez-vous du sermon du Padre Severo ? me demanda Remo Mora [...].

Il paraissait fort impressionné, quant à lui, par l'argumentation du prédicateur sur l'authenticité de la Résurrection du Christ. Je lui fis observer que ce fait historique ne posait pas de problème particulier pour moi et je m'étonnais qu'il pût prêter à discussion.

- D'ailleurs, ajoutai-je, cela fait partie de notre Credo et on m'a enseigné l'acceptation sans condition de son contenu. [...] Pour moi, le fait est acquis et je fais confiance aux docteurs de l'Eglise qui étaient bien plus intelligents que moi. Leur caution me suffit²¹⁶.

A première vue, la critique ne semble pas virulente mais, malgré les apparences, elle reste extrêmement forte. Le début du texte présente un tableau paisible des fidèles se rendant à la messe de Pâques. Derrière cette description se cache une vive condamnation de la force des habitudes, du comportement « machinal » des participants à la célébration.

La suite va encore plus loin : l'auteur condamne l'endoctrinement et le manque de réflexion des fidèles, qu'il compare - nous l'avons déjà vu - à des moutons. Praz ne comprend pas que l'on puisse accepter « sans condition », sans question, un ensemble de principes religieux, ceux-là même qui décident du déroulement de la messe par exemple. Pour lui, toutes les célébrations sont vides de sens. S'il peut concevoir que tout le monde ne partage pas cette opinion, il ne peut pas concevoir et accepter que les fidèles ne remettent pas en question le rite auquel ils assistent. Son attaque vise autant les docteurs de l'Eglise qui mystifient les gens, que ces derniers qui ne songent même pas à essayer de se libérer de leur tutelle.

²¹⁶ ACD, p. 43-45.

La plupart des sacrements subissent également la réprobation de Praz. La position face à la mort étant symptomatique, nous proposons un extrait qui l'aborde à travers le regard du cardinal Lombardi - notons, au passage, la charge à l'encontre de la confession :

Et soudain tout changea pour moi : le cynisme devint consternation suicidaire le jour où je m'avisai de généraliser, ainsi que vous le fîtes vous-même récemment, mon constat de folie mystique appliqué aux croyants de tout acabit, du Juif [...], au musulman [...], sans omettre le chrétien grégaire dont je ne vous dirai rien, puisque vous en savez autant que moi, les confidences recueillies au confessionnal en moins. Ainsi donc, c'était cela, l'humanité dont j'étais partie prenante : un troupeau dont à peine une brebis sur cent millions avait le courage de sortir pour se déclarer, face à la mort, assez lucide et courageuse pour l'affronter sans Extrême-Onction ni viatique. Car là est la véritable identité de l'homme : devant la mort. Mille millions de milliards de chrétiens, de juifs, de musulmans se sont préparés à la mort comme s'ils avaient dû, au-delà, affronter le grand juge qu'ils se sont inventé, en bons masochistes qu'ils sont encore. Et, ça et là, un homme, une femme, oserait braver le tabou promptement récupéré par leurs semblables. Mécréants ? [...]

J'avais vue sur deux grands cimetières. [...] Moutons de classe touriste ou de première classe²¹⁷.

Comme à l'accoutumée l'auteur fustige le comportement imitatif de ses semblables. Dans cette perspective, le titre de son autobiographie - *Autovivisection d'un mouton retourné* - nous apparaît plus que jamais adapté. S'il considère être lui aussi un mouton, l'adjectif « retourné » lui convient bien car il n'aura rien fait comme les autres.

Pour Praz, l'identité de l'individu se révèle face à la mort : chacun doit oser faire le choix de sa différence, celle de son renoncement à la religion. Dieu, la vie éternelle sont présentés comme des créations humaines inventées pour se rassurer au moment de mourir. A ce sujet, nous soupçonnons l'auteur

²¹⁷ ACD, p. 295.

d'avoir sciemment joué avec le double sens du mot « viatique » qui devient, en plus du sacrement de l'eucharistie administrée à un fidèle en danger de mort, un soutien pour atteindre un but quelconque ; ici, une aide pour supporter les derniers instants.

Le tabou devient, non pas la mort elle-même, mais l'absence de religion du défunt. Comme la plupart des individus se sont préparés à subir une sanction dans l'au-delà, ils ne peuvent accepter que certains optent pour une voie qui leur apparaît plus commode. Pourtant, peu osent se distinguer de la masse pour emprunter cette dernière... Encore une fois, Praz s'en prend donc à la frilosité de ses congénères qui craignent le néant.

Nous ne nous arrêtons pas sur d'autres sacrements car il y aurait répétition. Athée, l'auteur ne leur accorde pas plus d'importance qu'à la messe. Toutes ces pratiques dénuées de sens deviennent pour lui les manifestations tangibles d'une hystérie collective des fidèles de tout bord. Malgré leurs différences, ils partagent néanmoins la volonté commune de toujours chercher à se fondre au sein d'une masse d'individus.

4.3.2. Les croyances et les dévotions populaires

Ce titre nous permet de rassembler tous les phénomènes religieux qui ne sont pas forcément aussi ritualisés ou institutionnalisés que la messe. Il regroupe également un bon nombre de pratiques qui relèvent de la dévotion soit populaire soit individuelle ; le chemin de croix ou la prière par exemple.

Nous traiterons cette question de manière différenciée en fonction de la place que lui accorde chaque auteur.

Chez Chappaz, tout ce qui constitue les croyances fait partie intégrante de la religion. Toutes les pratiques individuelles, tant qu'elles sont exercées avec foi, obtiennent une crédibilité religieuse. Pour bien saisir cette perception de la religion, un texte nous semble emblématique :

Je m'adresse à vous, poètes de Rencontre, quasi tous licenciés en lettres. Le catholicisme ici tient la place des dieux dans la tragédie grecque. Dire religion c'est dire une présence réelle et non pas des symboles, une philologie ou une morale. Les prêtres consacrent comme un dieu vivant le seigle des champs, le vin des vignes. Le Christ, vrai Dieu et vrai homme, la Vierge emportée au ciel par les anges, ces purs esprits et les saints, ces héros de la terre et du ciel existent. Leur vie de toujours s'entremêle à notre réalité fugitive comme une merveilleuse broderie. Elle est nous-mêmes. De la vérité divine jaillissent toutes les vertus humaines qui éclaireront notre passage et empêcheront notre aliénation totale aux puissances mauvaises. Cette texture surnaturelle s'imprime sur chaque acte, chaque moment, chaque journée de la vie, la liturgie se prêtant par ailleurs à traduire tous les rythmes, tous les changements terrestres, la germination des grains de blé, la naissance des enfants, les morts et les résurrections de la nature entière²¹⁸.

Cet extrait magnifique résume parfaitement le point de vue de l'auteur. Finalement, il ne faut pas chercher à analyser en détail les croyances car tout est religion pour lui. L'ensemble des gestes du quotidien, qu'ils relèvent du travail ou de la prière, les saints, les bénédictions font partie intégrante de la religion ; parce qu'elle est la vie. Le catholicisme, même dans ce qu'il a de plus surnaturel, ne soulève aucune question chez les fidèles car ils le respirent et le vivent de la même façon que l'air qui les entoure.

²¹⁸ CHAPPAZ, Maurice, *La Religion de la terre*, Lausanne, Editions de l'Aire (coll. « L'Orchidée »), 1989, p. 5-6.

Comme « la liturgie se prêt[e] par ailleurs à traduire tous les rythmes », chaque célébration particulière a sa place et son importance au fil des jours qui s'écoulent. De la même manière, les processions, les chemins de croix ou encore les pèlerinages constituent les éléments d'un tout et constituent des formes d'expression différente de la foi au quotidien. Toutes ces pratiques demeurent extrêmement vivantes et s'intègrent parfaitement à la vie des fidèles. A l'image de cette bénédiction un peu décalée dans *Le Match* :

En queue les Capucins, les Chanoines et les Grands Prêtres bénissent les monuments, les maisons, les passants. Ils crachent des jets de Dôle contre les murs. Les passants ouvrent la bouche. Cette Dôle est le nectar des nectars. C'est un ultime miracle de complaisance. Les gens ont des extases immédiates. Ils savourent une goutte de Paradis. [...] C'est une simple Dôle du Valais fermentée dans la bouche des élus, naturelle et surnaturelle²¹⁹.

Si, comme dans l'ensemble du *Match*, la réalité est quelque peu distordue, le fond reste perceptible. Chappaz parodie une bénédiction : l'aspersion d'eau avec un goupillon se transforme en crachats de vin rouge. Si le fait de consacrer des bâtiments reste courant, la manière de procéder ici l'est moins. Pourtant cette Dôle qui réalise des miracles après être entrée en contact avec la bouche « des élus » concrétise cette acceptation sans condition, ce besoin même, de l'occulte dans le quotidien des Valaisans. Elle symbolise cette alliance qui se perpétue entre la vie « naturelle et surnaturelle ».

Zermatten aborde les croyances avec moins de poésie et ne semble pas avoir beaucoup de considérations pour elles. Seules la prière et la bénédiction trouvent une place dans son roman. A

²¹⁹ MVJ, p. 187.

un moment, un peu à contrecœur, Gérard va jusqu'à réciter un chapelet :

Il ferma les yeux. Le mécanisme des gestes et des paroles était déclenché : pourquoi l'interrompre ? Il bénit le cadavre d'un geste large puis, s'agenouillant au milieu du cercle qui s'était formé autour de lui, entama le *Notre Père*.

Quand il eut fini :

« Ô, Dieu Créateur et Rédempteur de tous les fidèles, accordez la rémission de tous leurs péchés aux âmes de vos serviteurs afin qu'elles obtiennent, par nos pieuses supplications, le pardon qu'elles ont toujours désiré... » Encore un signe de croix... Il était dehors²²⁰.

Les mots choisis sont extrêmement précis : la prière devient, dans cet extrait, un mécanisme bien huilé, car répété à maintes reprises. Il n'y a aucune intensité, sincérité ou profondeur dans les formules que Gérard débite et il en va de même pour les gestes qu'il exécute. L'auteur a sans doute volontairement évité de s'attarder sur d'autres pratiques car, de toute façon, le comportement de son héros ne varie pas : en pleine crise, Gérard ne met plus aucune conviction dans ses prières - par exemple - parce qu'il n'a plus la foi.

La difficulté pour nous est à nouveau de distinguer l'écrivain du personnage romanesque. Comment, à partir des hésitations du curé, deviner les sentiments de Zermatten ? Ce dernier se garde bien de nous livrer un regard neutre sur les croyances ou les dévotions : elles transitent uniquement par le biais de la voix - chancelante - de Gérard. Comme pour les autres questions déjà soulevées, nous reviendrons sur cet hiatus dans notre conclusion lorsque nous tenterons de synthétiser la position de Zermatten.

²²⁰ SO, p. 54.

Le traitement des croyances et dévotions chez Praz se révèle une nouvelle fois limpide. Il s'attaque sans distinction aux processions, à la prière, aux gestes symboliques ou encore, dans cet exemple, au chemin de croix :

Les statues étaient à taille humaine, sculptées dans les pierres du ravin [...]. Je descendis de cheval et parcourus le Chemin de Croix à l'envers, le Golgotha se trouvant au sommet du ravin. Surprise parmi les surprises, le visage de la Vierge Marie, le douloureux, était mon visage, tandis que le visage de Marie-Madeleine la pécheresse était celui de Sylvana Fornieri, la violée du torrent. Quant au Christ, Remo Mora n'avait pas hésité à se représenter lui-même [...]. Quand le Padre verra ton Chemin de Croix, ce sera un nouveau drame pour toi : comment as-tu osé profaner ainsi l'art sacré traditionnel ?

[...] le Padre, d'un pas décidé, s'en retourne vers le moulin, en revient armé d'une masse de tailleur, [...], et se met à fracasser des crânes tout au long de son chemin. Une à une, les têtes éclatent sous le marteau. [...]

Il redescendit le chemin jonché de cadavres, abandonnant sur place, au sommet du Golgotha, la hache et la masse de la Purification²²¹.

La première partie de cet extrait nous apparaît comme une grosse plaisanterie de l'auteur. Praz s'est certainement beaucoup amusé à détourner ce chemin de croix pour le tourner en dérision : d'ailleurs, il choisit de pousser son héroïne à le parcourir à l'envers. Non sans une certaine ironie, il s'investit - en se moquant - à travers son propre texte : « comment as-tu osé profaner ainsi l'art sacré traditionnel ? ».

La suite fonctionne sur un ton nettement moins humoristique. Praz utilise les mots, mais aussi son Padre, pour saccager et démolir avec violence toutes les stations du chemin de croix. Le curé détruit les statues parce qu'il les trouve païennes et l'auteur semble goûter ce moment. Ce dernier se moque éperdument de reconnaître des visages connus dans les traits des personnages de la Passion. Il n'y voit rien de choquant : c'est le chemin de

²²¹ ACD, p. 70-71.

croix lui-même qui le dérange. En le réduisant à néant, il espère montrer la voie aux fidèles. Il renie toutes les pratiques, toutes les croyances et attend que ceux-ci l'imitent.

De son côté, Clavien ne propose aucune définition relative aux croyances ou dévotions. Il égratigne bien au passage l'Inquisition - « édifiant exemple de religion ! »²²² - qui pourrait entrer dans ce cadre mais le phénomène apparaît ici secondaire. Par contre, son « Paradis » nous laisse entrevoir son opinion sur les prières :

- 1 Endroit tellement merveilleux et idyllique que même ceux qui sont payés pour y croire : les prêtres des différentes religions, ne sont pas pressés d'y aller y voir et s'accrochent à la vie, tout comme les autres. Douterait-ils de son existence eux aussi ?
- 2 Notre patrie originelle perdue dans le bleu [...]. Et une autre question tourmente l'homme, qui ne trouve pas davantage de réponse : que va-t-on faire dans ce paradis pendant toute l'éternité ? Réciter des Notre-Père et des Je-vous-salue-Marie, agenouillé sur les dalles du ciel en compagnie des saints et des anges, comme le croient les catholiques, ou jouer avec des femmes de rêve dans une sorte de divin sérail, ainsi que l'espèrent certains disciples de Mahomet. [...] Et s'il était une pure et simple invention de l'homme pour se consoler d'avoir à quitter la terre ? Personne n'en est revenu pour dire ce qu'il y avait. Qui mourra verra, comme on ne dit pas, ou ne verra rien du tout²²³.

Il nous semble évident que sa manière de présenter le fait de prier relève plus de l'enfer que du paradis. Il utilise d'ailleurs le verbe « réciter » pour s'en prendre, comme Zermatten, à la connotation machinale qui peut caractériser les prières. Même si celles-ci jouent ici un rôle secondaire, la charge à leur rencontre reste vive. Clavien profite aussi de l'occasion pour tourner anges et saints en dérision.

²²² *AP*, p. 136.

²²³ *Ibid.*, p. 190-191.

En annihilant le paradis - « douteraient-ils de son existence *eux aussi* ? », il confirme notre hypothèse précédente, au sujet de sa perception de la mort : son absence de foi - ou plutôt de certitudes - en une vie éternelle. En même temps, il raille d'autres croyances traditionnelles, pas forcément spécifiques au catholicisme. Finalement, peut-être pouvons-nous lui trouver des points communs avec Praz, méprisant de manière unanime les « moutons » de n'importe quelle confession?

CHAPTITRE 5

POSITIONS ET OPPOSITIONS

Bien d'autres aspects particuliers de la religion traditionnelle auraient pu encore être abordés. Nous avons néanmoins recueilli suffisamment d'informations pour établir des points de comparaison : nous pouvons maintenant décrire la position de chaque auteur avec plus de précision. Il est évident que certains points de vue apparaissent rapidement et très clairement : ils ne laissent pas de place à l'ambiguïté, ni ne permettent de véritables contestations. Mais d'autres tendances plus complexes se dessinent également...

Les écrits de Chappaz entrent dans ce dernier cas de figure. De prime abord, les deux ouvrages choisis présentaient de nombreuses contradictions : cette donnée nous a obligée à élargir notre champ de perspective. Nous avons très vite compris que le *Portrait* représentait une part marginale de l'œuvre de Chappaz : il ne s'agit pas vraiment d'un roman mais plutôt d'un recueil de souvenirs réels et imaginaires. Dans sa préface, l'auteur le souligne d'ailleurs lui-même - avec un brin d'exagération : « je n'ai rien inventé ».

Le traitement du contenu diffère ainsi totalement de celui du *Match*, où la matière et le style, comme dans la plupart des autres œuvres de Chappaz, sont triturés pour former une construction, une combinaison originale. Dans le *Portrait*, nous

entrons directement en contact avec la signification du récit qui ne comporte pas vraiment de double sens. Nous saisissons instantanément le propos de l'auteur ; ce qui n'est pas vraiment le cas dans le *Match* avec sa composition baroque. Pourtant nous avons bientôt compris que, malgré ces différences de structure, le fond variait peu.

En effet, la conception de la religion chez Chappaz nous semble des plus traditionnelles - au sens premier du terme, même si parfois - comme dans le *Match*, il la traite d'une manière très peu conventionnelle. D'après Jérôme Meizoz²²⁴, « [sa] fidélité au catholicisme transparaît tout au long de [son] œuvre », mais, durant les années soixante, « celle-ci semblait plus ludique et chaleureuse, voire allégrement irrespectueuse ». Si ces qualificatifs s'appliquent bien au *Match*, le *Portrait* relève d'une autre sensibilité : le jeu s'efface devant l'évocation émue et attachante des anecdotes de l'auteur. Malgré tout, ces œuvres recèlent des similitudes et partagent ce lyrisme particulier à Chappaz, amplifié et d'autant plus émouvant lorsqu'il évoque ses compatriotes ou sa terre natale. Toutes deux manifestent également une légèreté, voire une insouciance, dans le traitement de la religion qui va aller en s'amenuisant au fil des années.

Nous avons relevé à plusieurs reprises la nostalgie de Chappaz pour l'ancien rite, notamment en ce qui concerne la pratique du latin. Mais ce simple regret, en germe dans nos

²²⁴ *HLSr*, III, p. 138.

extraits, s'accroît progressivement : il va susciter d'autres questions, qui se développeront pour devenir un vrai problème.

La méditation sur sa vie, l'approche du grand âge et de la mort ont aussi suscité un retour en force de la question de Dieu dans la démarche littéraire de l'écrivain. [...]

Une perpétuelle réflexion sur Judas, considéré comme le double ambigu du poète, la relecture de saint Augustin, le regret de la liturgie latine, des prises de position publiques aux consonances conservatrices, tout suggère une reconsidération angoissée - sur un mode quasi traditionaliste - des thèmes chrétiens de la culpabilité et du pardon²²⁵.

Les deux romans traités n'atteignent pas encore ce degré de remise en question. Comme le note Meizoz, dès le début des années nonante, Chappaz appuie publiquement, lors de crises d'autorité du Vatican, les directives du pape. Parallèlement, il « soutient des positions parfois tangentes à celles des intégristes établis à la Fraternité Saint-Pie X d'Ecône »²²⁶. Durant la période qui nous intéresse, l'auteur se situe encore à un stade préliminaire : il met le doigt sur des points qui le troublent mais n'approfondit pas vraiment son raisonnement. *L'Evangile selon Judas*²²⁷, paru en 2001, se trouve par contre au cœur de cette réflexion.

A mi-chemin entre le roman policier et la *diputatio* théologique, ce texte à connotation autobiographique creuse la question de la faute²²⁸.

Nous avons hésité à insérer ce récit troublant dans notre étude. Finalement, par souci de synthèse, nous y avons renoncé : *l'Evangile* concrétise une perception en pleine évolution, mais pas encore véritablement assise, de la vision de la religion chez Chappaz. Les deux ouvrages que nous avons sélectionnés proposent déjà suffisamment de points de repères pour

²²⁵ *Ibid.*, p. 138.

²²⁶ *Ibid.*, p. 138.

²²⁷ CHAPPAZ, Maurice, *Evangile selon Judas*, Paris, Gallimard, 2001.

²²⁸ *HISr*, III, p. 138.

comprendre, d'une manière globale, son point de vue et son vécu du catholicisme. De plus, ils permettent, autant au niveau du contenu qu'au niveau de la concordance générationnelle²²⁹, une meilleure comparaison avec les trois autres auteurs.

Pour Chappaz, la religion constitue, à ne point douter, le ferment et le ciment de la vie des Valaisans.

Or j'en viens maintenant à ceci : la civilisation de ces paysans des hauts villages, la paix dans l'état de guerre, dans la lutte âpre, périlleuse de tous les jours, leur façon de dominer la fortune et de se dominer eux-mêmes, tout cela se résume en un mot : la religion catholique²³⁰.

Ici comme dans les deux romans, l'auteur décrit son univers avec un peu d'angélisme : ses compatriotes deviennent des héros pieux mais légèrement idéalisés, en butte avec un monde souvent hostile. Chappaz s'attache pourtant à bien les observer pour les peindre avec la plus grande justesse. Il parvient d'ailleurs à révéler les comportements les plus secrets et cachés afin que nous puissions les comprendre :

Des gens d'ici, le trait le plus profond je le distingue dans le genre d'orgueil : d'abord un orgueil très simple et sain, celui de « faire même », de se tirer d'affaire, peut-être sans le secours d'autrui, en tout cas sans « les étrangers », mais parfois tout le monde est étranger même la parenté [...]. Les deuils, les maladies, les coups du sort tordent ensemble des sentiments de résignation et de défi et une seule politique s'impose : ne rien faire voir, cacher comme on cache dans la politique. Il convient de ne souffrir qu'en dedans et que l'extérieur soit dur. Ils développent une capacité de solitude et d'effort, deviennent montagnards à l'extrême. Vous tournent le dos sans un mot.[...]

Ces orgueilleux sont souvent des humbles et des tendres qui ne supportent pas un grain de mépris. Ils ont un point d'honneur affectif très vif²³¹.

²²⁹ Malgré un écart d'une vingtaine d'années entre le premier et le dernier des romans étudiés, le début de la deuxième moitié du vingtième siècle constitue une entité. Nous avons noté dans notre introduction historique que la fin des années huitante marquait une fracture.

²³⁰ CHAPPAZ, Maurice, *La Religion de la terre*, op. cit., p. 5.

²³¹ *PV*, p. 40.

S'il fait preuve de beaucoup de perspicacité dans cet extrait, nous avons l'impression que Chappaz se laisse parfois emporter par l'euphorie. Lorsqu'il parle de son pays, la passion - des gens et des lieux - le gagne et imprègne son écriture. C'est pourquoi il devient quelquefois difficile de démêler le vrai du faux dans son portrait des Valaisans et de leur foi. Néanmoins, un bon nombre d'éléments incontestables peuvent être énoncés.

Chappaz croit en Dieu et ne craint pas de le dire :

« Au revoir, les amis ! » J'aime et je crois à ce cri. Il suppose tant de présence au monde et de foi. Jusqu'à la dernière minute et dans la dernière minute il y a cette attestation d'un lien charnel et forcément d'une promesse. C'est signé : le pays existe et Dieu existe²³².

D'une certaine façon, il essaie de nous convaincre du bien-fondé de sa foi. Celle-ci apparaît comme le lien qui unit le canton à ses habitants : elle engendre un équilibre naturel entre les gens et leur environnement. Chappaz oppose ce cadre pur et originel aux artifices de la civilisation moderne. En présentant ce modèle idéal tout en dévalorisant les modes de vie urbains, l'auteur cherche incontestablement à rallier à sa cause le plus grand nombre de lecteurs.

Chacun participe à une vie autre que la vie strictement personnelle, à un amour autre que celui de la propriété privée, ils sont ceci ou cela mais il y a une joie plus grande que celle de posséder et même [...] il y a une communion avec la réalité de ces gens silencieux de ma patrie plus satisfaisante que toute invention géniale. [...] Mais que la réalité de cette église sale les jours fades ! Il y a dans cette église des villages quelque chose de plus doux encore pour l'homme que tout progrès²³³.

L'idée de religion est donc intimement liée à la nature ou du moins à la ruralité, celle que vivaient les Valaisans au début du

²³² PV, p. 36.

²³³ CHAPPAZ, Maurice, *La Religion de la terre*, op. cit., p. 6-7.

siècle. Dans le *Portrait*, Chappaz rêve encore que les villes puissent redevenir ce qu'étaient les villages :

Ce cri est tellement le contraire de l'horreur et de l'absurde, l'épreuve nécessaire des villes pour devenir humaines²³⁴.

Mais il finira par déchanter :

Le progrès en soi n'est pas en cause [...] mais les aberrantes tentatives de destruction de ce qui appartient à la Foi au nom du règne de la Science. [...]

Le catholicisme dans ces villages du Valais dont je vous parle a signifié avec une beauté absolue le sentiment de l'univers. [...]

Maintenant pousserais-je un cri de désolation ? Car il faudrait ne pas céler l'hémorragie de la foi et peu de gens s'en doutent²³⁵.

Dans les lignes qui suivent, l'auteur regrette d'ailleurs la disparition rapide du « Valais paysan » et la mutation des villages :

Le divin se dégrade. Nous passons du monde sacré au monde profane, d'un règne paysan au règne actuel encore de la petite bourgeoisie, la pire ennemie de toute grandeur sacrée. Le Hasard remplace la Destinée, le roman policier de notre existence fait suite au drame antique²³⁶.

L'attaque contre la bourgeoisie est ici plutôt violente. Nous retrouvons la tendance à l'exagération de l'auteur qui voit dans les paysans valaisans des modèles parfaits de pratique religieuse. Pour Chappaz, la foi se révèle essentielle ; vivre et croire deviennent indissociables.

Nous sommes hardis et excessifs. Commettre un meurtre n'est rien, croire est plus important. Deux garçons assommèrent leur rival qui avait soumissionné la place à la laiterie et l'avait obtenue. Ils se sont mis à genoux près du corps et ont prié, les bras étendus, les cinq plaies du Christ, cinq Pater pour le repos de l'âme de leur victime²³⁷.

²³⁴ *PV*, p. 36.

²³⁵ CHAPPAZ, Maurice, *La Religion de la terre*, *op.cit.*, p. 7.

²³⁶ *Ibid.*, p. 9.

²³⁷ *PV*, p. 32.

Dans son exagération - délibérée, cette anecdote dit bien l'importance vitale que revêt la foi pour l'auteur. Mais elle ne permet pas néanmoins de tout justifier. En dépit du propos de cet exemple, un code de conduite respectueux de certaines normes est prôné. Nous l'avons vu plus tôt, Chappaz accepte sans restriction tous les usages liés à la pratique courante de la religion catholique.

De plus, à ses yeux et même si parfois il se moque gentiment, le prêtre et le sacré méritent toute notre considération. Cet égard envers le divin se teinte d'un peu d'appréhension :

Nous croyions trop fragilement et fortement pour discipliner sans autre notre imagination. Nous envisagions notre vie comme une partie de cartes avec Adam et Eve. Et puis derrière les esprits perçait l'idée de la mort et la mort c'était le Christ lui-même, craint et révé²³⁸.

Chappaz avoue avec humour mais sans retenue sa peur de Dieu, de la mort, de l'Enfer surtout :

Aujourd'hui nos confesseurs nous drillent [...] : « Vous savez quand vous mourrez, mes amis ? Je vais vous le dire : bientôt. Et vous savez ce que vous boirez de l'autre côté [...] : deux décis de Rouge d'Enfer. » Nous récoltons ce cru à Salquenen et, paraît-il, nous le récolterons en abondance dans l'au-delà.

Ce Rouge d'Enfer nous attriste, nous excite, nous brûle. Il sert de drogue contre le confort. « Dieu a toute l'éternité pour se venger. Dieu n'est pas pressé ! » clamait un évêque²³⁹.

Le paradis se mérite : les notions de souffrance et d'offrande occupent donc un rôle important, qui va s'amplifier dans les ouvrages suivants. Il s'agit d'accepter avec confiance tous les coups du sort :

Le quatrième printemps fut traversé d'agonies. [...] Il souffrit longuement de la soif. [...]

²³⁸ *Ibid.*, p. 83.

²³⁹ *Ibid.*, p. 32.

Les crises passées, nous souriions. Jamais il ne se départit du bonheur. J'ai connu un pays qui avait horreur de la tristesse. Face aux misères il disait en haussant les épaules : « Pour ce qu'on mérite ! »²⁴⁰

Somme toute, Chappaz apparaît comme le héraut d'un catholicisme plutôt conservateur. Derrière la verve et les farces truculentes de l'auteur se cache une acceptation sans réserve de la religion traditionnelle, voire même une revendication. Curieusement, ses ouvrages ont parfois été mal interprétés par les Valaisans : ils sont alors devenus l'objet de condamnations virulentes. Chessex le rappelle dans la Préface du *Match* :

On l'a bien vu quand des curés ont brûlé ton *portrait des Valaisans*. Ils avaient respiré le soufre. « Chappaz salit son nid ! » C'est l'antienne de Tartuffe et de Caton. « Salit-son-nid ! Sera puni ! » Ah qu'est-ce qu'ils vont brailler, les malheureux, quand ils auront lu le *Match* ! Je les vois s'étrangler, se ressaisir, se téléphoner et s'égosiller alentour. « Salit son nid ! Qu'on se le dise, de Vernamiège à Martigny ! »²⁴¹.

Que Chappaz cherche à susciter des réactions, cela ne fait aucun doute ; mais qu'il veuille protester ou désavouer un état de fait nous paraît guère probable. Derrière l'ironie, Chessex a parfaitement compris son ami et évite, contrairement au grand public, le piège du décalage entre l'écriture et la pensée de l'auteur : sa prose complexe ne reflète pas, à notre avis, une pensée religieuse torturée et troublée ; au contraire. Nous pensions au début de notre travail - comme un bon nombre de Valaisans - que les deux romans étudiés recèleraient une dose, même minime, de rébellion à l'encontre du catholicisme : rien ne s'en éloigne plus ! Chappaz représente, selon nous, un modèle saisissant d'adhésion indéfectible et inconditionnelle aux motifs de la religion traditionnelle. Cette dernière, comme

²⁴⁰ *PV*, p. 83.

²⁴¹ *MVJ*, préface, XI.

le Valais, constituent des valeurs fondamentales pour l'auteur qui va les peindre avec une poésie, un lyrisme particulièrement éloquents et touchants. Il parvient ainsi à nous faire ressentir son attachement sincère à ses racines et également sa tendresse pour ses compatriotes.

La démarche que nous avons suivie pour Zermatten emprunte presque le chemin inverse que celui tracé pour Chappaz. En effet, les indications biographiques ainsi que certaines lectures nous avaient donné l'impression de découvrir un auteur extrêmement traditionaliste. C'est pourquoi, très rapidement, le contenu d'*Une soutane aux orties* nous a déstabilisée et amenée à réviser quelque peu notre jugement.

La première difficulté que soulève ce roman est la question de la distinction entre l'auteur et le narrateur. Il semble évident de souligner que toutes les paroles prononcées par Gérard ne sortent pas directement de la bouche de l'écrivain. Néanmoins, la réalité et la vérité du personnage apparaissent tellement fortes que nous pouvons nous poser des questions quant au degré d'identification de l'auteur à son héros. Dans quelle mesure les cris de révolte du curé reflètent la pensée de Zermatten ? Cette interrogation cruciale a traversé toute notre analyse et nous devons maintenant tenter d'y répondre.

Malgré l'étonnement provoqué par la lecture d'*Une soutane*, Zermatten ne peut être présenté comme un auteur rebelle, libertaire ou contestataire. Néanmoins, il ne se révèle pas tout à fait conforme à nos attentes. Dans cet ouvrage, l'auteur nous

présente le portrait très réaliste, humain, d'un prêtre qui, progressivement, perd la foi et fait acte d'apostasie :

La foi, je l'ai compris trop tard, est un tout, un corps, une unité. J'ai peu à peu élagué ce grand arbre dont certaines branches me gênaient. Le Christ cessa de m'habiter [...]. Quand le Christ vivant se change en l'idée de ce que nous pourrions être, le tabernacle se vide et l'Eglise n'est plus que l'Epouse du néant²⁴².

Le sujet plutôt explosif, surtout dans le contexte de l'époque, est ainsi conduit jusqu'à sa pleine réalisation et Gérard insiste sur l'impossibilité de tout retour en arrière :

Pour rien au monde, entends-moi bien, je ne voudrais revenir sur mes pas... Libre... Je ne me comprends pas mieux que tu ne me comprendras. Je souffre de la souffrance que j'impose à ceux qui m'aiment : je ne trouverais pas la force de retarder d'un jour ma libération. L'expérience que je fais est passionnante jusque dans ses contradictions les plus absolues²⁴³.

Le premier extrait reproche indirectement les tentatives de tri de Gérard : on ne peut avoir *un peu* la foi. Dès le moment où l'on choisit de croire, il faut tout prendre, tout accepter de sa religion. Zermatten critique le « morcellement » du catholicisme où chacun ne suit que les préceptes qui lui conviennent. Il prône une religion unique et indivisible. Mais, parallèlement, l'auteur présente avec autant d'intransigeance la situation opposée : il nous montre un athée, conscient des conséquences de ses actes et qui recherche l'épanouissement dans sa nouvelle vie.

Bien sûr, avant de parvenir à cette extrémité, Zermatten a longuement développé toutes les errances de Gérard et exprimé la difficulté de ce choix ; car même une fois sa décision arrêtée son passé le poursuit. Le curé s'adresse ici à son ami Paul :

²⁴² *SO*, p. 123-124.

²⁴³ *Ibid.*, p. 125.

Et pourtant, je ne puis me défendre de la certitude de ma culpabilité. La raison nie ; le cœur ne cesse d'adhérer à la poésie d'une religion à la fois consolante et redoutable. L'idée de la damnation me poursuit : je la rejette ; elle m'affole. Tous les visages aimés accourent et m'accusent. Je n'ose pas aller sur la tombe de maman. Toi-même, je ne peux plus t'imaginer que sous les traits d'un juge impitoyable. Je marche sur des braises. J'avais espéré trouver ici un peu de repos : je m'y consume²⁴⁴.

Au fil des pages, l'auteur peint avec une justesse impitoyable les incertitudes, les crises, les remords, le désarroi de son héros. Pourtant, malgré le calvaire que représente cette décision, le curé décide d'assumer son choix. Zermatten nous propose une fiction romanesque « tragique » qui ne laisse aucune place à l'insouciance. Le réalisme de ce parcours nous incline à penser que l'écrivain a vécu, au moins en partie, les doutes qu'il décrit si précisément. D'ailleurs, il ne désapprouve pas la remise en question ; au contraire, l'interrogation indique la recherche d'une vérité dans l'implication religieuse individuelle. Par contre, il blâme le manque d'honnêteté. Libre à chacun de croire, ou non, mais ce choix doit être assumé et vécu de la manière la plus juste possible. Dans le cas de Gérard, la demi-mesure - et donc le mensonge - apparaissent méprisables. Pour avancer, le questionnement semble vraiment indispensable aux yeux de l'auteur. D'ailleurs, c'est sur ce thème qu'il conclut sa postface :

« Ce n'est pas la réponse qui éclaire, c'est la question. »
La réflexion est de Ionesco.

Nous sommes obligés de constater une largesse d'esprit chez Zermatten. Il a traité un cas des plus complexes sans jamais simplifier la situation. Il laisse son défroqué s'exprimer librement, sans rien censurer. Mais, par rapport au catholicisme,

²⁴⁴ *Ibid.*, p. 125.

l'auteur montre un curé qui ne se défait pas tout à fait de son passé et qui subit le poids de la culpabilité. Il souffre d'abord en imaginant la déception qu'il inflige aux proches qui avaient placé leur confiance en lui. Toutefois il se tourmente surtout avec l'idée de la damnation. Même lorsqu'il la repousse, cette pensée le poursuit. Chappaz et Zermatten partagent d'ailleurs cette vision terrifiante de la mort qui amplifie le rôle des concepts de culpabilité et de jugement. Ce point commun s'explique peut-être par le fait que les deux écrivains, nés durant la même décennie, ont reçu une éducation religieuse similaire ; celle qui produisait l'image d'un Dieu inquiétant et très intimidant.

L'omniprésence de ce sentiment de culpabilité chez Gérard nous incite à penser que ce dernier ne pourra jamais, malgré tous ses efforts, être parfaitement heureux dans son nouveau rôle. Une phrase tirée d'une de ses lettres adressée à son ami - également prêtre - semble confirmer cette conjecture :

Je suis à l'autre bout de ta foi, Paul, à ce point zéro où toute certitude se dilue dans la **grisaille**²⁴⁵.

Ce terme se rapporte autant aux conditions météorologiques qu'à l'état d'esprit de Gérard. Dans son sens courant, la grisaille caractérise une atmosphère triste et morne, « un manque d'éclat ou d'intérêt »²⁴⁶. En mêlant cette idée de monotonie à un brouillard diffus, Zermatten confère une connotation péjorative à l'athéisme et le rapproche de la notion

²⁴⁵ *SO*, p. 125.

²⁴⁶ *Le Petit Robert, Dictionnaire alphabétique et analogique*, Le Robert, 1991.

d'égarement. De plus, le roman s'achève de manière très ambiguë sur une reprise réactualisée de cette métaphore:

Ne t'impatiente pas, Nathalie. Celui qui revient vers toi ne s'éloignera plus. Je lutte seulement encore contre cet épais brouillard²⁴⁷...

Gérard va enfin rejoindre sa femme, rassuré : il craignait que leur fille ne puisse être baptisée et ne soit donc damnée. Malgré son amour pour Nathalie et leur enfant, il n'apparaît pas totalement serein : la perspective de sa mort et de son jugement le tourmente toujours. C'est pourquoi, même si son choix est arrêté - il se révèle également conscient de ses responsabilités envers sa famille, « le brouillard » l'entoure car toutes ses inquiétudes persistent et le hantent sans relâche ; mais Gérard n'abandonne pas et lutte encore contre ses démons. Et Zermatten ne nous donne aucune indication quant à l'issue de ce combat...

Si l'auteur semble finalement un peu sceptique quant à la possibilité de se réaliser sans la foi, force est de constater qu'il évite le piège du prosélytisme car son opinion demeure toujours en retrait, voire totalement effacée. Ayant mis en évidence la résistance de l'imprégnation religieuse, il doute de la capacité des anciens prêtres à faire table rase et donc de la possibilité pour eux de s'épanouir dans le mariage. En dehors de cette réserve, il ne condamne jamais les choix de Gérard et semble parfois même éprouver de la compassion. En mettant en évidence à la fois la difficulté pour un homme de vivre sans une femme et l'impossibilité pour un défroqué de se défaire complètement de sa foi, il apporte une intensité et une

²⁴⁷ *SO*, p. 311.

profondeur réelle à la question posée dans sa postface : « Alors, pour ou contre le célibat des prêtres ? ».

Zermatten se profile comme un auteur certes très catholique, mais ouvert au dialogue. Il n'hésite pas à pointer et à détailler - avec la plus grande neutralité possible - les problèmes qui fâchent pour empêcher que l'on ne les taise. Il désavoue d'abord la manière dont le Concile a été mené et s'interroge ensuite sur le célibat des prêtres. Il ne propose pas de solution toute faite mais attend de son public qu'il mène sa propre réflexion, en tenant compte de tous les aspects de la donnée. De plus, il n'hésite pas à critiquer certains travers des fidèles, comme le manque de miséricorde ou d'indulgence. La vérité revêt également une importance fondamentale : l'ensemble de nos actions - les rites en particulier - ne prennent de la valeur que par la sincérité qui les guide. Qu'il s'agisse de la religion ou de l'athéisme, l'honnêteté prime. L'auteur semble accorder une importance secondaire à l'ensemble des pratiques pour affirmer la primauté de l'intention, de la foi.

Peut-être est-ce cette vision qui lui permet, par l'entremise de ses questions, de mettre en cause le célibat des prêtres, point de la doctrine qui lui apparaît, sans doute, un peu trop rigide ?

Les dispositions de Clavien envers la religion se révèlent, au premier abord, plus faciles à cerner que celles des deux premiers auteurs. Le choix des termes à définir ainsi que la forme volontairement polémique de son ouvrage indiquent déjà un détournement des conceptions traditionnelles. Au départ, une part de doute subsistait encore car, comme nous l'avons

montré avec les définitions du curé, l'auteur reprend l'ensemble des reproches qui les visent traditionnellement, sans vraiment leur adresser des griefs personnels. Clavien recherche avec soin les formules les plus pertinentes et ses aphorismes attestent une grande application. A ce moment-là, nous pouvions croire à de simples railleries ou à des pointes de l'auteur, sans une véritable implication personnelle.

Mais la suite a levé certaines ambiguïtés et résolu plusieurs interrogations. Différentes définitions en lien avec la mort nous ont démontré que Clavien reniait les notions de paradis et d'enfer, mais surtout de vie éternelle. Tous ces concepts lui apparaissent comme des créations de l'homme pour apaiser ses angoisses. Il illustre son opinion dans sa vision de l'enfer notamment :

Lieu de souffrance et de supplice **imaginé** par l'homme pour faire pendant au paradis et **satisfaire son aspiration à la justice**, dans lequel les croyants qui se jugent bons envoient ceux qu'ils jugent mauvais, c'est-à-dire à peu près tout le monde²⁴⁸.

De plus, il présente les croyants d'un point de vue extérieur : il s'agit apparemment d'un groupe auquel il ne s'identifie pas. L'auteur critique vivement le comportement un peu suffisant de ces fidèles et cherche à s'en distancer.

Il semble évident que la plupart des piques présentes dans l'ensemble de l'ouvrage relèvent du trait d'esprit mais celui-ci ne peut se résumer à un exercice de style. Clavien s'attache à se positionner face à un certain nombre de sujets dont la religion constitue une catégorie spécifique. Néanmoins, il serait trop

²⁴⁸ AP, p. 98.

facile de l'assimiler trop rapidement à la tribu des athées. En effet, plusieurs de ses définitions de Dieu nous obligent à nuancer notre propos :

- 1 Etre qui fait beaucoup parler de lui dans le monde, bien qu'il se soit refusé jusqu'ici à toute interview [...]. Hormis quelques prophètes depuis longtemps disparus dont le témoignage peut être mis en doute, et André Frossard du *Figaro* qui l'aurait rencontré, personne ne l'a jamais vu.
- 2 Un personnage qui n'aurait jamais existé qu'en imagination, un mythe façonné par les poètes, une invention du clergé pour se faire entretenir par les hommes, **selon les athées**. Il y a peut-être bien quelque chose à retenir dans l'affirmation de ces derniers, en ce qui concerne le clergé à tout le moins. Mais elle ne saurait être acceptée comme un nouvel évangile, ainsi que paraissent le souhaiter ceux qui la soutiennent. Il y a trop longtemps qu'on prononce ce mot sur tous les tons et dans toutes les langues pour qu'il n'y ait rien. Comme le dit la sagesse populaire : « il n'y a pas de fumée sans feu ».
- 3 Quelqu'un que personne n'a jamais vu, jamais entendu, dont on ne peut démontrer l'existence d'une manière irréfutable, et auquel **la plupart des hommes** croient, comme s'ils l'avaient vu, entendu et que son existence ne faisait aucun doute²⁴⁹.

Clavien empêche toute simplification. Si la première proposition s'apparente exclusivement à une plaisanterie bien tournée, les deux suivantes semblent plus sérieuses et surtout entrer en contradiction. En effet, l'auteur présente d'abord le point de vue des athées dont il se détourne très rapidement pour laisser entendre que Dieu existe. Mais, dans les lignes qui suivent, il se distingue à nouveau des fidèles, du moins de ceux qui croient de manière indéfectible.

Un peu plus loin, l'écrivain présente le mot « religion » comme un

ensemble de croyances et de préceptes destiné en principe à élever l'homme et à le rendre meilleur, mais qui lui sert surtout en pratique à juger les autres²⁵⁰.

²⁴⁹ *Ibid.*, p. 85-86.

²⁵⁰ *Ibid.*, p. 226.

Toutes ces données réunies nous permettent d'établir certains faits. D'abord, Clavien refuse qu'on l'amalgame aux athées, tout comme à une partie des croyants, ceux qui acceptent le catholicisme sans aucune réserve. Ensuite, il apparaît que la plupart des préceptes de cette religion ne lui conviennent pas du tout et que, par conséquent, il les rejette. Enfin, il est évident qu'il ne tente de convaincre personne de quoi que ce soit : il désapprouve d'ailleurs toute forme de prosélytisme. Mais, par contre, tout en savourant l'exercice de style, il cherche visiblement à amuser certains et à provoquer d'autres.

La position de Clavien est difficile à synthétiser en s'appuyant uniquement sur cet ouvrage particulier. Néanmoins, nous pensons que l'on pourrait le caractériser de sceptique. S'il refuse tous les aspects dogmatiques imposés de la religion, il semble par contre prêt à accepter l'existence de Dieu, tout en émettant parfois quelques réserves. Il demeure dubitatif mais attend volontiers qu'on le convainque. Parallèlement, il rêve d'une religion qui élèverait l'homme. Nous percevons Clavien comme un catholique critique et peut-être désabusé, mais, un peu comme l'apôtre Thomas, il semble espérer qu'on lui présente une preuve irréfutable de l'existence de Dieu.

Praz, le champion du sarcasme, se révèle, sans aucun doute, l'auteur le plus facile à situer dans notre perspective. Sa biographie offre déjà des informations précises sur son évolution religieuse et son roman ne présente ensuite aucune ambiguïté. Le personnage se déclare ouvertement anarchiste et

athée. De plus, il s'attache à affirmer la validité de sa position, qu'il considère comme la seule valable et logique. Tout au long de son roman, il vilipende, dès que l'occasion se présente, tous les aspects de la religion catholique : le clergé, les fidèles, les rites ou les dogmes subissent des attaques parfois très virulentes.

Incontestablement, Praz se révèle excentrique et son originalité détonne dans le paysage des écrivains valaisans. Il apparaît aussi excessif : il ne laisse aucune place à la demi-mesure. S'il sait manier l'humour, il en devient quelquefois la victime. En effet, par moments, l'auteur force tellement le trait que celui-ci se retourne alors contre lui. Le propos du roman - la dissolution de l'Eglise catholique ordonnée par un pape élu grâce à une conspiration athée au sein du conclave - dépasse parfois les limites du vraisemblable et les péripéties rocambolesques défient souvent la cohérence de l'intrigue. En définitive, nous sommes obligés de constater que le travail sur la forme s'avère un peu superficiel. Praz insiste surtout sur le fond : il vise l'annihilation du catholicisme en particulier, de toutes les religions en général.

Il y a tant d'acharnement et d'acrimonie dans sa démarche que nous avons parfois l'impression d'assister à une vendetta. Les causes de ce ressentiment se trouvent certainement dans le passé de l'auteur. En effet, très jeune, notre auteur a été envoyé au séminaire et, nous l'avons vu, en plus de s'être mal terminée, l'expérience a laissé des séquelles. Dans sa biographie, Praz ne détaille pas toujours précisément les souffrances endurées

durant ces moments difficiles. Néanmoins, il laisse deviner des situations d'abus. Dans quelle mesure ces épreuves l'ont influencé dans la constitution d'une nouvelle idéologie ? il apparaît extrêmement ardu de trancher avec assurance. Mais, quoi qu'il en soit, Praz a gardé de cette période un goût amer qui peut expliquer, en partie, sa hargne aux accents souvent aigres.

L'écriture subversive de l'auteur n'a que peu de portée en Valais, région où il demeure le plus connu. En effet, la majorité du public a tendance à le considérer d'un œil amusé et ne s'étonne guère des excentricités du personnage définitivement classé comme un original marginal. De plus, nous venons de voir que même Clavien, qui se classe, selon certains aspects, dans la catégorie des auteurs plutôt indépendants, condamne sans appel le système de pensée des athées, dont Praz fait partie :

Il y a peut-être bien quelque chose à retenir dans l'affirmation de ces derniers [les athées], en ce qui concerne le clergé à tout le moins. Mais **elle ne saurait être acceptée comme un nouvel évangile**, ainsi que paraissent le souhaiter ceux qui la soutiennent²⁵¹.

Clavien, qui rejette toute forme de prosélytisme, ne comprend pas leur acharnement à dévaloriser les idéologies installées pour en imposer une autre ; surtout si leur seule justification consiste à affirmer qu'ils sont les uniques détenteurs de la vérité. L'auteur d'*A-Propos*...exècre ces raisonnements simplificateurs - qu'ils sortent de la bouche des athées ou de celle des croyants. Cette critique peut s'appliquer à Praz. En effet, ce dernier ne développe guère ses arguments à l'encontre du catholicisme et

²⁵¹ *Ibid.*, p. 86.

il semble espérer que le lecteur le croira sur parole. Il s'appuie certes sur la psychiatrie pour justifier son point de vue mais sans ne jamais vraiment approfondir le sujet :

Puisse ce récit donner une idée plus précise des luttes que durent soutenir, comme tant d'autres grands précurseurs, ces hommes et ces femmes qui, les premiers, prirent conscience de l'aliénation mentale dans laquelle avait été tenue l'humanité, des siècles durant, et eurent le courage de faire entrer la religiosité dans la catégorie des idées délirantes étudiées alors dans une psychiatrie qui n'en était pourtant qu'à ses premiers tâtonnements²⁵².

D'un côté, il conçoit pleinement la difficulté d'imposer ses idées et de convaincre l'opinion de la valeur de sa cause ; à plusieurs reprises, il se compare d'ailleurs à Don Quichotte. Mais, d'autre part, il croit sincèrement - quelle ironie ! - que tous ses desseins aboutiront. Praz personnifie un exemple unique et finalement attachant d'un utopiste anarchiste et... valaisan !

[...] on n'appréciera que plus fortement la lucidité de nos précurseurs qui eurent la bonne inspiration de débusquer Dieu dans son seul et unique refuge : le cerveau humain dévoyé. Grâce à eux les utopies d'hier sont devenues les réalités d'aujourd'hui²⁵³.

²⁵² ACD, p. 352.

²⁵³ *Ibid.*, p. 353.

CONCLUSION

Notre travail a cherché à montrer que le Valais recelait, au niveau littéraire, des sensibilités religieuses contrastées : nos quatre auteurs expriment parfaitement, nous semble-t-il, cette diversité. L'inventaire proposé, bien sûr, n'est pas exhaustif mais il rectifie l'image un peu restrictive souvent posée sur cet aspect particulier : l'opinion générale a tendance à ignorer, ou à nier, l'existence d'écritures critiques de la religiosité par la main d'auteurs valaisans. La [re]connaissance trop souvent confidentielle de la plupart de ces derniers explique peut-être cette tendance à la simplification et à la caricature.

Les péripéties de l'histoire et de l'expérience personnelle ont influencé, d'une manière plus au moins équivalente, la perception du catholicisme de nos écrivains. En effet, Zermatten et Chappaz ont, par exemple, subi beaucoup plus durement que leurs confrères, plus jeunes, les modifications apportées par le Concile Vatican II : ce dernier occupe une place considérable dans l'histoire religieuse du Valais et il ne faut donc pas négliger son impact sur l'évolution des mentalités. De la même manière, le vécu individuel joue un rôle et, notamment, le parcours extraordinaire de Praz a, sans aucun doute, conditionné son idéologie.

Enfin, il nous semble important de souligner que notre problématique mériterait d'être encore approfondie et analysée. Si de nombreux auteurs valaisans abordent, à un moment ou un autre, la question religieuse, ils suscitent peu de commentaires

vraiment développés : en effet, les ouvrages critiques, littéraires et historiques, ne se sont pas suffisamment intéressés à ce sujet. Dans ce domaine, des lacunes existent donc et les études spécifiques font réellement défaut.

Nous n'avons examiné qu'une partie des écritures critiques de la religion traditionnelle et spécifiquement en Valais. La perspective pourrait également être élargie au niveau romand, voire international²⁵⁴, car de nombreux auteurs s'expriment encore sur cette question. Nous tenons à signaler, par exemple, les publications²⁵⁵ de Jacques Neirynck qui mènent une réflexion très actuelle sur les fondements, les structures et l'avenir de l'Eglise romaine, prouvant encore, si besoin était, que le sujet demeure toujours d'actualité.

Malgré tout ce qui a déjà été écrit à son propos, il apparaît tout de même fascinant que la religion catholique suscite, encore aujourd'hui, la rédaction de romans originaux pouvant provoquer de vives polémiques. Celles-ci permettent d'ailleurs, en permanence, le renouvellement ainsi que la réactualisation des interrogations concernant la place de la foi et des pratiques dans la vie des hommes. Nous voyons dans cette perpétuelle actualité des questions religieuses une confirmation de notre aspiration naturelle au sacré, tempérée par le doute qui assaille

²⁵⁴ Nous citons par exemple : SARAMAGO, José, *L'Evangile selon Jésus-Christ*, Paris, Seuil (coll. « Points »), 1993 et SCHMITT, Eric-Emmanuel, *L'Evangile selon Pilate*, Paris, Albin Michel (coll. « Le Livre de Poche »), 2000.

²⁵⁵ NEIRYNCK, Jacques, *Le Manuscrit du Saint-Sépulcre*, Paris, Cerf, 1994 ; *L'Ange dans le placard*, Paris, Desclée de Brouwer, 1999 ; *La prophétie du Vatican*, Paris, Presses de la Renaissance, 2003 : il s'agit d'une trilogie.

tout ce que notre raison n'appréhende pas parfaitement.
Pourtant, cette part d'indicible qui nous fascine tellement
constitue le cœur de la religion...

Une religion sans surnaturel ! Cela me fait songer à une
annonce que j'ai lue, ces années-ci, dans les grands
journaux : vin sans raisin.

Edmond et Jules Goncourt

BIBLIOGRAPHIE

(par ordre chronologique)

1) Les sources : les œuvres étudiées

CHAPPAZ, Maurice,

- *Portrait des Valaisans, en légende et en vérité*, Lausanne, Cahiers de la Renaissance vaudoise, 1965.

- *Le Match Valais-Judée*, Cossonay, Editions Empreinte, coéd. Plaisir de lire, rééd.1994 (1968).

ZERMATTEN, Maurice, *Une soutane aux orties, L'offrande d'un amour*, Yens, Cabédita (coll. « Archives vivantes »), rééd.1996 (1971).

CLAVIEN, Germain, *A-propos...*, Pont-de-la-Morge, La Douraine, 1979.

PRAZ, Narcisse, *Les Assassins du Clair de Dieu*, Sion, Editions Au Bouquin Hardi, 1988.

2) Les ouvrages sur la religion

En Valais

CHAPPAZ, Maurice, *La Religion de la Terre*, Lausanne, Editions de l'Aire (coll. « L'Orchidée »), 1989.

RABOUD, Isabelle, *Temps nouveaux, vents contraires, Ecône et le Valais*, Sierre, Monographic SA, 1992.

Romans sur la condition religieuse

ESTAUNIE, Edouard, *L'Empreinte*, Paris, Librairie académique Perrin et Cie, 1896.

VAUTEL, Clément, *Mon Curé chez les riches*, Paris, Albin Michel, 1923.

BERNANOS, Georges,

- *Sous le soleil de Satan*, Paris, Librairie Plon, 1926.

- *Journal d'un Curé de campagne*, Paris, Librairie Plon, 1936.

GUARESCHI, Giovanni, *Le Petit Monde de Don Camillo*, Paris, Seuil, 1951.

3) Les ouvrages généraux

La littérature en Suisse romande

BRIDEL, Yves, PASQUALI, Adrien, *Théâtres d'écritures, Comment travaillent les écrivains?*, Berne, Peter Lang SA, 1993.

NICOLLIER, Alain, DAHLEM, Henri-Charles, *Dictionnaire des Ecrivains suisses d'expression française*, Genève, Editions GVA SA, 1994.

Histoire de la littérature en Suisse romande, III, De la Seconde Guerre aux années 1970, sous la direction de Roger Francillon, Lausanne, Editions Payot (coll. « Territoires »), 1998.

Bibliographie sélective des auteurs

ZERMATTEN, Maurice,

- *La Colère de Dieu*, Fribourg, LUF, 1941.
- *Les Saisons valaisannes*, Neuchâtel, Attinger, 1947.
- *Les Sèves d'enfance*, Bienne, Panorama, 1968.
- *A l'Est du Grand-Couloir*, Paris, Denoël, 1983.

CHAPPAZ, Maurice,

- *Chant de la Grande-Dixence*, Lausanne, Payot, 1965.
- *Les Maquereaux des cimes blanches*, Vevey, Galland, , 1976.
- *Le Livre de C*, Lausanne, Empreintes, 1986.
- *Octobre 79*, Lausanne, Empreintes, 1986.
- *Evangile selon Judas*, Paris, Gallimard, 2001.

CLAVIEN, Germain,

- *Un hiver en Arvèche, Lettre à l'Imaginaire I*, Lausanne, L'Age d'homme (coll. « Vent d'Est, vent d'Ouest »), 1970.
- *La Saison des mirages, Lettre à l'Imaginaire II*, Lausanne, L'Age d'homme (coll. « Vent d'Est, vent d'Ouest »), 1971.
- *L'Air et la flûte, Lettre à l'Imaginaire III*, Lausanne, L'Age d'homme (coll. « Vent d'Est, vent d'Ouest »), 1972.

- *Les Filles, Lettre à l'Imaginaire IV*, Pont-de-la-Morge, Editions La Douraine, 1973.

PRAZ, Narcisse,

- *Autovivisection d'un mouton retourné I, La Croix et la bannière*, Lausanne, Editions d'en bas, 1983.

- *Autovivisection d'un mouton retourné II, Le Rocher de Sisyphe*, Lausanne, Editions d'en bas, 1983.

- *Autovivisection d'un mouton retourné III, Poète, prends ton luth et tire*, Lausanne, Editions d'en bas, 1984.

- *Meure Dieu pour que vive l'amour*, Sion, Au Bouquin Hardi, 1988.

- *Dieu frappé du SIDA*, Sion, Au Bouquin Hardi, 1988.

- *Un si charmant village...*, Vulliens, Editions Mon Village, 2002.

4) Ouvrages divers

Ouvrages critiques sur les auteurs

PACCOLAT, Jean-Paul, *Maurice Chappaz*, Fribourg, Editions Universitaires (coll. « Cristal »), 1982.

GRIN, Micha, *Terre et violence ou l'itinéraire de Maurice Zermatten*, Lausanne, Favre (coll. « Voies et Chemins »), 1983.

DARBELLAY, Jacques, *Maurice Chappaz à la trace*, Genève, Editions Zoé, 1986.

Articles concernant les auteurs

VAUDAN, Gérald, « Germain Clavien », *La Liberté*, 5 janvier 1974, p. 23.

GAILLARD, Roger, « Narcisse aux champs », *L'Hebdo*, 19, 1983, p. 32-33.

DELATTRE, Roland, « Germain Clavien ; le souffle de l'indépendance », *Résonances*, février 1990, p. 33-34.

FRAGNIERE, Vincent, « Chappaz raconte Corinna », *Le Nouvelliste*, 23 octobre 2004, p. 33.

Histoire du Valais

CURDY, Philippe, WIBLE, François, LUGON, Antoine, DUBUIS, François-Olivier, *Histoire du Valais, tome 1*, Sierre, Société d'histoire du Valais romand, 2002.

DUBUIS, Pierre, FAYARD DUCHENE, Janine, *Histoire du Valais, tome 2*, Sierre, Société d'histoire du Valais romand, 2002.

PAPILLOUD, Jean-Henry, ARLETTAZ Gérard et Sylvia, CLAVIEN Alain, *Histoire du Valais, tome 3*, Sierre, Société d'histoire du Valais romand, 2002.

EVEQUOZ-DAYEN, Myriam, REICHENBACH, Pierre, *Histoire du Valais, tome 4*, Sierre, Société d'histoire du Valais romand, 2002.

[Cet ouvrage constitue les numéros 2000 et 2001 des *Annales valaisannes*, édition et coordination par Jean-Henry Papilloud].

Histoire générale

LE DINH, Diana, *Le Heimatschutz, une ligue pour la beauté*, Lausanne, Histoire et Société contemporaines, 1992.

Dictionnaire

Le Petit Robert, Dictionnaire alphabétique et analogique, Le Robert, 1991.

Romans

Ouvrages contemporains proposant des lectures critiques de certains fondements ou des structures de l'Eglise catholiques :

SARAMAGO, José, *L'Evangile selon Jésus-Christ*, Paris, Seuil (coll. « Points »), 1993.

NEIRYNCK, Jacques,

- *Le Manuscrit du Saint-Sépulcre*, Paris, Cerf, 1994.
- *L'Ange dans le placard*, Paris, Desclée de Brouwer, 1999.
- *La prophétie du Vatican*, Paris, Presses de la Renaissance, 2003.

SCHMITT, Eric-Emmanuel, *L'Evangile selon Pilate*, Paris, Albin Michel (coll. « Le Livre de Poche »), 2000.

TABLE DES MATIERES

| | |
|---------------------|--------|
| <i>INTRODUCTION</i> | page 1 |
|---------------------|--------|

CHAPITRE I : Contexte historique

| | |
|---|----|
| 1.1. Introduction | 4 |
| 1.2. Avant le XX ^e siècle | 5 |
| 1.3. Au début du XX ^e siècle | 9 |
| 1.4. Années 1945 à 1965 | 15 |
| 1.5. Années 1965 à 1985 | 17 |
| 1.5.1. Economie | |
| 1.5.2. Religion et Société | |
| 1.5.2.1. Evolution du facteur religieux jusqu'en 1985 | |
| 1.6. Conclusion | 23 |

CHAPITRE II : Définitions

| | |
|---|----|
| 2.1. Définition de la religion traditionnelle en Valais | 26 |
| 2.2. Ecritures critiques | 27 |

CHAPITRE III : Auteurs et œuvres

| | |
|-----------------------------|----|
| 3.1. Biographie des auteurs | 29 |
| 3.1.1. Maurice Zermatten | |

| | |
|--|-----|
| 3.1.2. Maurice Chappaz | |
| 3.1.3. Narcisse Praz | |
| 3.1.4. Germain Clavien | |
| 3.2. Résumé et présentation des œuvres | 43 |
| 3.2.1. <i>Une soutane aux orties</i> , Maurice Zermatten | |
| 3.2.2. <i>Le Match Valais-Judée</i> , Maurice Chappaz | |
| <i>Portraits des Valaisans en légende et en vérité</i> | |
| 3.2.3. <i>Les Assassins du clair de Dieu</i> , Narcisse Praz | |
| 3.2.4. <i>A-Propos...</i> , Germain Clavien | |
| CHAPITRE IV : Analyse | |
| 4.1. L'ecclésiastique/le religieux | 56 |
| 4.1.1. Le curé | |
| 4.1.2. Le pape et les autres religieux | |
| 4.2. Le fidèle | 85 |
| 4.3. Les pratiques et les croyances | 102 |
| 4.3.1. Les pratiques : messe et sacrements | |
| 4.3.2. Les croyances et les dévotions populaires | |
| CHAPITRE V : Positions et oppositions | 139 |
| <i>CONCLUSION</i> | 159 |
| <i>Bibliographie</i> | 162 |

CURRICULUM VITAE

| | |
|-------------------|--------------------------------------|
| Nom | Ançay |
| Prénom | Juliane |
| Date de naissance | 4 août 1979 |
| Origine | Fully (Valais) |
| Domicile | Rue de l'Hôpital 21 1700 Fribourg |

| | | |
|-----------|-----------|----------------------------------|
| Formation | 1991-1993 | C.O. de Ste-Marie, Martigny |
| | 1993-1998 | Ecole Normale, Sion |
| | 1998-2005 | Université de Fribourg, Fribourg |

| | |
|-------------------|---|
| Branches d'études | Branche principale : Littérature française Mr le professeur Yves Giraud Première branche secondaire : Linguistique française Mr le professeur Alain Berrendonner Seconde branche secondaire : Histoire contemporaine, générale et suisse Mr le professeur Francis Python |
|-------------------|---|

| | |
|-------------------|--|
| Examen de licence | Branche secondaire : examen écrit en histoire contemporaine avec Mr le professeur Francis Python |
|-------------------|--|

**Je déclare sur mon honneur que j'ai accompli mon mémoire
de licence seule et sans aide extérieure non autorisée.**

Juliane Ançay